00100857

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016

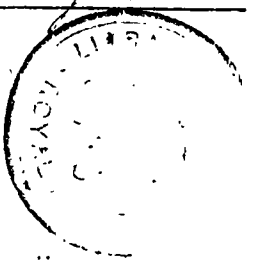
Mé
Médicis
par
Alexandre, Dumas
Paris, 1860.
100857

God
Fo 843.8
Dum/Hed
100857

100857

LES MÉDICIS

by Dumas



1

BRANCHE AINÉE

Tout ce qui fut grand dans le monde essaya de se grandir encore par des commencements fabuleux. Athènes se vantait d'avoir été fondée par Minerve; Jules César prétendait descendre en droite ligne de Vénus.

Il en fut ainsi des Médicis. Un de leurs aïeux,

disait-on, nommé Avérard de Médicis, se trouvait, vers la fin du VIIIe siècle, en Italie, à la suite de Charlemagne. Cette campagne du roi franc avait, comme on le sait, pour but de combattre les barbares qui, à cette époque, infestaient l'Italie. Avérard, défié par un géant longobard nommé Mugello, accepta le combat, fut vainqueur, et, selon la coutume du temps, hérita non-seulement des armes, mais encore des biens du vaincu. De là les châteaux, les villes et les terres que les Médicis possédèrent, dès l'antiquité la plus reculée, dans cette partie du territoire florentin qui portait et qui porte encore aujourd'hui le nom du géant. De plus, un coup de sa massue ayant imprimé, sur le bouclier d'or d'Avérard, la marque de ses six nœuds de fer, Avérard en fit ses armes. La tradition ne dit pas comment ces trous concaves se changèrent en boules convexes. Voilà pour la fable.

Maintenant voici pour l'histoire. La race des Mé-

dicis, au plus loin qu'on la découvre, apparaît toujours grande et populaire. Pendant tous les troubles qui rougirent le lis blanc de la République, jamais elle ne changea ni son nom de famille ni ses armes, ce qui prouve qu'elle ne fut jamais gibeline. Lorsque Totila s'empara de Florence, les Médicis quittèrent la ville et se réfugièrent dans le Mugello; de là l'origine de leurs châteaux et de leurs maisons de campagne. Mais, lorsque Charlemagne eut rebâti Florence et lui eut rendu par sa protection une certaine importance, les fugitifs revinrent habiter la ville. D'abord, ils demeurèrent dans le Forum du roi, qui fut appelé depuis le Vieux-Marché, et qui était à cette époque le quartier de toute la noblesse. Leurs premières maisons et leurs premières tours furent élevées sur la place de Suchiellinai, déjà appelée place des Médicis, et furent enfermées dans l'enceinte du Ghetto.

Quant à leurs armes, qui, ainsi que nous l'avons

dît, demeurèrent toujours les mêmes. leurs ennemis prétendaient que c'étaient tout bonnement les pilules d'un de leurs aïeux, qui était médecin, et qui, ayant joui d'une certaine célébrité, avait pris son nom et son blason de la profession qu'il exerçait.

Quoi qu'il en soit, il n'existe peut-être pas une seule famille, non-seulement en Italie, mais encore dans aucun autre pays du monde, qui occupe une aussi large et une aussi haute place dans l'histoire de son pays, que celle qu'occupent les Médicis dans l'histoire de Florence. En effet, la suprême magistrature des prieurs ayant été créée en 1282, et le gonfalonniérat dix années après, un Médicis Ardingo, de Buonaventa, était déjà prieur en 1291, et gonfalonier en 1295; par la suite, la même famille compta parmi ses membres soixante et un prieurs et trente-cinq gonfaloniers.

Veut-on savoir où en était la famille des Médicis vers la fin du XIV^e^ siècle? Écoutons ce que dît d'elle-

même, dans un livre de souvenirs écrits de sa main, un de ses plus illustres fils, Fuligno di Conte, qui s'adresse à ses descendants. Le manuscrit porte la date de l'année 1370.

« Et je vous prie encore, dit-il, de conserver non-seulement la riche fortune, mais encore la haute position que vous ont acquise nos ancêtres, lesquelles sont grandes, et avaient coutume d'être plus grandes encore, mais commencent à baisser par la pénurie de vaillants hommes où nous nous trouvons à cette heure; nous dont c'était la coutume de ne pas les compter, tant nous en avions; si bien que notre puissance était si haute, qu'on disait à tout homme qui était grand : « Tu es grand comme un Médicis; » si bien que notre justice était si connue, que, toutes les fois qu'on racontait un acte de violence, on criait : « Si un Médicis avait fait cela, » que dirait-on? » Et cependant, comme, toute déchue qu'elle est, notre famille est toujours la pre-

mière pour la position, les clients et la richesse, plaise au Seigneur de la conserver ainsi; car, au jour où j'écris ces paroles, Dieu en soit loué, nous sommes encore environ de notre race, cinquante hommes de cœur. »

Il est vrai que Fuligno di Conte de Médicis écrivait ces lignes à la grande époque de la République, c'est-à dire entre Farinata-des Uberti, qui en fut le Coriolan, et Pietro Capponi, qui en fut le Scipion.

A Fuligno di Conte, connu par ses Mémoires, succéda Sylvestre de Médicis, connu par ses actions. Il était né comme Dante venait de mourir; il avait joué enfant au pied du campanile de Giotto, qui sortait majestueusement de terre; il avait connu Pétrarque et Boccace, qui, à une année de distance l'un de l'autre, étaient allés rejoindre Dante; il était contemporain de ce Colluccio Salutati, duquel Visconti disait qu'il redoutait plus une seule de ses lettres que mille cavaliers florentins; il avait assisté

à cette étrange conjuration de Ciompi qui avait tout changé dans la République, en élevant ce qui était bas, en abaissant ce qui était haut; il avait vu tomber sans jugement les têtes de Pietro Albizzi, de Jacopo Sachetti, de Donato Barbadori, de Cipriano Mangione, de Giovanni Anselmi et de Filippo Strozzi, l'aïeul de cet autre Strozzi qui, deux siècles plus tard, devait mourir aussi pour la République; il avait vu exiler Michel de Lando, qui lui avait arraché des mains le gonfalon; il avait entendu raconter comment Jeanne de Naples, sa vieille ennemie, avait été étouffée, au château de Muro, entre un matelas et un lit de plumes; il avait constamment habité Florence, ce centre de la politique italienne : et cependant il avait trouvé moyen de passer au milieu de tout cela sans perdre de sa popularité envers les arts, sans perdre de sa dignité parmi la noblesse. Les préceptes de Fuligno di Conte, sans doute écrits pour lui, furent donc suivis par lui; et Jean de Mé-

dicis, en arrivant au gonfaloniérat, trouva qu'au milieu des troubles civils sa maison avait plutôt grandi qu'elle n'avait déchu.

Jean de Médicis était bien l'homme qu'il fallait pour continuer cette grandeur. Veut-on connaître non-seulement ce qu'en pensait, mais encore ce qu'en écrivait Machiavel, qui, comme on le sait, n'était pas prodigue de louanges? Qu'on ouvre, au livre IV, son *Histoire florentine*, et on y lira ce qui suit :

« Jean de Médicis fut miséricordieux en toutes choses : non-seulement il donnait l'aumône à qui la lui demandait, mais encore il allait au-devant des besoins de ceux qui ne la lui demandaient pas; il aimait d'un amour égal tous ses concitoyens, louant les bons, plaignant les méchants. Jamais il ne demanda aucun honneur et il les eut tous; jamais il n'alla au palais sans y être appelé, mais pour toute chose importante on l'y appelait. Il se souvenait des hommes dans leur malheur, et les aidait à porter

leur prospérité. Jamais, au milieu des rapines générales, il ne prit sa part du bien de l'État, et ne porta jamais la main sur le trésor public que pour l'augmenter. Affable envers tous les magistrats, le ciel lui avait donné en sagesse ce qu'il lui avait refusé en éloquence; quoique au premier abord il parût mélancolique, on s'apercevait aux premiers mots qu'il était d'un caractère facile et gai. »

Il naquit l'an 1360, fut élu deux fois prieur, une fois gonfalonier, et une fois des Dix de la guerre. Ambassadeur près de Ladislas, roi de Hongrie, près du pape Alexandre V, et près de la république de Gênes, non-seulement il mena toujours à bien les missions dont il était chargé, mais encore il acquit dans le maniement de ces hautes affaires une telle prudence, qu'à chaque fois sa puissance s'en augmenta près des grands, et sa popularité près des citoyens. Ce fut surtout dans la guerre contre Philippe Visconti que sa sagesse éclata doublement:

car il s'était d'abord opposé à cette guerre, en prédisant l'issue fatale qu'elle devait avoir; et quand les événements eurent justifié sa prédiction, et qu'aux impôts déjà existants il fallut ajouter un nouvel impôt, contre son intérêt et contre celui des grands, il l'établit de manière qu'il frappait non-seulement sur les biens territoriaux, mais encore sur les meubles : si bien que celui qui possédait cent florins devait déposer un demi-florin dans le trésor de la patrie. Ce fut le premier exemple d'un impôt reporté sur tous avec une égale proportion. Arrivé à ce point de sa vie, sa popularité était si grande, qu'il eût, certes, pu, aux applaudissements de tous, s'emparer de l'autorité publique; et beaucoup le lui conseillaient. Mais il répondit sans cesse à ces mauvais conseillers qu'ils ne voulait pas d'autre autorité dans la République que celle que la loi accordait aux autres citoyens comme à lui.

Jean de Médicis était en tout béni du Seigneur :

il trouva dans Piccarda Bucri une femme digne de lui, et il en eut deux fils : Laurent l'Ancien, et Côme, surnommé le Père de la patrie.

Il mourut vers la fin de février 1428, et fut enseveli dans la sacristie de la basilique de Saint-Laurent, qui datait du IVe siècle, et qui avait été incendiée pendant l'année 1417. Les paroissiens avaient alors décidé de la faire rebâtir; mais Jean, le plus riche et le plus magnifique de tous, mécontent du plan mesquin qui lui avait été présenté, avait fait venir messire Filippo Brunelleschi, lequel devait, trente ans plus tard, s'immortaliser par la coupole du dôme, et lui avait commandé à ses frais un monument plus noble et plus grand. Brunelleschi s'était mis à l'œuvre; mais si rapidement qu'eût marché l'ouvrage, il n'était point encore fini lorsque Jean de Médicis vint y réclamer sa place. Ses funérailles coûtèrent à ses trois fils trois mille florins d'or; et ils l'accompagnèrent à la sépulture avec vingt-huit

de leurs parents et tous les ambassadeurs des différentes puissances qui se trouvaient alors à Florence.

Ici s'opère, dans l'arbre généalogique des Médicis, cette grande division qui prépare des protecteurs aux arts et des souvenirs à la Toscane. La tige glorieuse dans la République continuera de monter avec Côme, l'aîné des fils de Jean de Médicis, et donnera le duc Alexandre. La branche s'écartera avec Laurent, son frère cadet; et, glorieuse dans le principat, elle donnera Côme Ier.

L'ère brillante de la république florentine était venue. Les arts naissaient de tous côtés : Brunelleschi bâtissait ses églises; Donatello taillait ses statues; Orcagna découpait ses portiques; Masaccio peignait ses chapelles; enfin la prospérité publique, marchant d'un pas égal avec les progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays

non-seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie. Côme arrivait donc dans des circonstances favorables.

En héritant des richesses privées de son père, Côme avait hérité aussi de son influence dans les affaires publiques. Le parti que ses ancêtres avaient constamment suivi, et qu'il avait lui-même l'intention de suivre, était le parti formé par les Alberti, parti qui avait pour but de limiter l'autorité de l'oligarchie, en relevant celle du peuple. Aussi prudent que son père, mais d'un caractère plus ferme que lui, les actes de Côme avaient plus de vigueur, sa parole plus de liberté, son intimité plus d'épanchement. En dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi il ne le flattait pas. Faisait-il bien, il était sûr de sa louange; faisait-il mal, il était certain de son blâme. Et cette louange et ce blâme étaient d'une importance suprême, car sa gravité, ses richesses et ses clients donnaient à

Côme l'influence d'un homme public : il n'était point encore le chef du gouvernement, mais déjà plus que cela peut-être, il en était le censeur.

L'homme qui dirigeait alors les affaires de Florence était Renaud des Albizzi. Son caractère, tout au contraire de celui de Côme, était impatient et orgueilleux ; de sorte que, comme à travers le masque d'impartialité dont se couvrait son adversaire, il pénétrait ses espérances, tout de sa part lui devenait insupportable, blâme et louange. En outre, les jeunes gens qui étaient avec lui aux affaires étaient aussi impatients que lui de ce froid contrôle, et n'attendaient qu'une occasion pour en venir à une rupture ouverte et armée, et pour chasser Côme de la ville; mais ils étaient retenus par la froide main d'un homme qui avait vieilli au milieu des divers mouvements de la République, et dont les cheveux avaient blanchi au milieu des émeutes populaires. En effet, Nicolas d'Uzzano, chef de la République à

cette époque, avait vu les Florentins, épouvantés du gouvernement sanguinaire de Ciompi, las de voir tomber des têtes, se rallier à ceux qui leur promettaient un gouvernement plus tranquille; mais ceux-là avaient à leur tour dépassé leur mandat, et ils sentaient peu à peu les citoyens s'éloigner d'eux, repoussés qu'ils étaient par leur hauteur et par leur orgueil, et se rapprocher de celui qui leur promettait par ses antécédents un gouvernement plus populaire. Quant à Côme, il voyait s'amonceler contre lui la colère contenue, mais cela sans même tourner la tête du côté où menaçait l'orage, et tout en faisant achever la chapelle Saint-Laurent, bâtir l'église du couvent des Dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de Saint-Frediano, et jeter les fondements du beau palais Riccardi. Puis, lorsque ses ennemis menaçaient trop ouvertement, il quittait Florence, et s'en allait dans le Mugello, berceau de sa race, bâtir le couvent du Bosco et de Saint-

François, rentrait pour donner un coup d'œil à ses chapelles du noviciat des pères de Sainte-Croix, du couvent des Anges, des Camaldules; puis il sortait de nouveau pour presser ses villas magnifiques de Careggi, de Cafaggiolo, de Fiesole et de Trebbio; fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins, puis s'en revenait voir où en était son beau palais de Via-Larga.

Et toutes ces bâtisses immenses poussaient à la fois, occupant un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes : cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire cinq à six millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût appauvri par cette éternelle et royale dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque : son père Jean lui avait laissé quatre à cinq millions; et lui, par le change, il avait décuplé son patrimoine; il avait dans les différentes places de l'Europe, tant sous son

nom que sous celui de ses clients, seize maisons de banque : à Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde; et cette générosité était tellement, aux yeux de quelques-uns, l'effet d'un calcul, qu'on disait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre pour forcer les citoyens ruinés à recourir à lui. Ainsi avait-il fait lors de la guerre de Lucques; si bien que Varchi dit de lui, qu'avec ses vertus visibles et patentes, et avec ses vices secrets et cachés, il se fit chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre.

On doit comprendre quelle était l'influence d'un pareil homme, qui, malgré tout cela, ne trouvant point encore assez d'argent à dépenser dans sa patrie, fondait à Venise la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Georges et prêtait trois cent mille écus à Henri IV, roi d'Angleterre, lequel reconnaissait que c'était à ces trois cent mille écus

qu'il devait le recouvrement de son royaume.

Plus cette puissance s'étendait, enveloppant Florence comme un filet doré, plus la haine de Renaud des Albizzi croissait contre Côme, et plus le vieux Nicolas d'Uzzano recommandait de ne rien faire ouvertement contre un homme qui avait entre les mains de pareils moyens de résistance. Mais Nicolas d'Uzzano mourut, et Renaud des Albizzi, demeuré à la tête du parti, n'attendit plus pour éclater qu'une chose : c'est que le hasard donnât à la République une seigneurie où ses partisans fussent en majorité : or, comme le tirage au sort des magistrats avait lieu tous les trois mois, il y avait chance qu'une fois sur quatre la fortune favorisât ses calculs ; ce n'était donc que six mois ou tout au plus une année à attendre.

Les prévisions de Renaud des Albizzi ne l'avaient point trompé. Au bout de deux ou trois renouvellements, le sort lui donna pour gonfalonier, pour les

mois de septembre et d'octobre 1433, Bernard Guadagni; et huit autres nobles ennemis de Côme, entrés en même temps à la seigneurie, assurèrent à Renaud une majorité. Guadagni était, au reste, entièrement à la dévotion de Renaud, auquel il devait non-seulement le payement de ses dettes, mais encore l'acquit de ses contributions; et, ne possédant rien, il n'avait rien à perdre et tout à gagner dans une commotion civile.

L'impatience de la haine empêcha Renaud d'attendre plus longtemps. Sûr de sa majorité, il fit sommer, le 7 septembre, Côme de Médicis de comparaître au palais. Les amis de Côme s'effrayèrent, et lui conseillèrent de fuir ou d'appeler aux armes ses partisans; mais aucun de ces deux conseils n'était dans son caractère : il prit de l'or, qu'il cacha sur lui, et alla se présenter devant la seigneurie.

C'était un tribunal qui l'attendait : une accusation de péculat était portée contre lui à propos de

la guerre de Lucques; et cette accusation entraînait la peine de mort. On le fit arrêter et enfermer dans la tour du palais.

Ce fut dans cette tour, qui existe encore aujourd'hui, que Côme passa certes les quatre jours les plus agités de sa vie; car pendant quatre jours il n'osa manger, de peur que la nourriture qu'on lui apportait ne fût empoisonnée; enfin, son geôlier, s'étant aperçu de cette crainte, le rassura en goûtant lui-même le premier les mets qu'il venait de lui servir. Côme, voyant qu'il avait dans cet homme un ami, fit remettre par lui mille florins à Bernard Guadagni, afin que celui-ci demandât son exil au lieu de demander sa tête.

Renaud des Albizzi convoqua une bâlie pour juger les criminels qui avaient conspiré contre le salut de l'État.

La bâlie était un tribunal que le peuple nommait dans les grandes occasions, pour venir en aide à la

seigneurie. Au premier abord, on pourrait croire que cette nomination, qui semble le vœu de tous, promettait un tribunal impartial ; il n'en était point ainsi : quand la seigneurie convoquait le peuple, le peuple savait d'avance dans quel but il était convoqué ; alors tous les citoyens dont les opinions se trouvaient en harmonie avec le but que se proposait la seigneurie accouraient sur la place publique, tandis qu'au contraire les opposants, ou n'y venaient pas par crainte, ou en étaient écartés par violence. Il en fut pour Côme ainsi que cela avait l'habitude d'être, de sorte que les deux cents citoyens élus par le peuple se trouvaient être des partisans de Renaud des Albizzi.

Renaud des Albizzi se croyait donc sûr d'obtenir enfin sa vengeance. Côme fut amené devant la bâlie, et Guadagni, rapporteur, l'accusa d'avoir fait échouer les entreprises des Florentins sur Lucques, en révélant les projets de la République à François

Sforza, son ami. La bâlie tout entière avait accueilli l'accusation en tribunal décidé d'avance à croire tout ce qu'on lui dira et à punir en conséquence, lorsque, au grand étonnement de Renaud des Albizzi, Guadagni, au lieu de conclure à la mort, conclut à l'exil. Les mille florins de Côme avaient été semés en bonne terre, et cette fois l'intérêt qu'ils rapportaient était la vie de celui qui les avait placés.

Côme fut pour dix ans exilé à Savone; le reste de sa famille et ses amis les plus intimes partagèrent sa proscription : ils quittèrent Florence dans la nuit du 3 octobre, et, en mettant le pied sur le territoire de Venise, ils furent reçus par une députation qu'envoyait au-devant d'eux la reine de l'Adriatique.

Cependant cette proscription de ses plus illustres citoyens avait été accueillie par Florence avec ce silence désapprobateur qui poursuit toujours les actions impopulaires des gouvernants. Côme absent,

il sembla à la capitale de la Toscane qu'on venait de lui enlever le cœur : l'argent, ce sang commercial des peuples, semblait s'être tari à son départ; tous ces immenses travaux commencés par lui étaient restés interrompus; maisons de campagne, palais, églises, à peine sortis de terre, à moitié bâtis ou non encore achevés, semblaient autant de ruines indiquant qu'un malheur avait passé par la ville. Devant les bâtisses interrompues, les ouvriers s'assemblaient demandant l'ouvrage et le pain qu'on leur avait ôtés, et chaque jour les groupes devenaient plus nombreux, plus affamés et plus menaçants. Jamais Côme n'avait été plus influent à Florence que depuis qu'il n'y était plus.

Lui, pendant ce temps, fidèle à son système de politique pécuniaire, faisait réclamer à ses nombreux débiteurs, mais doucement, sans menaces, comme un ami dans le besoin et non comme un créancier qui poursuit, les sommes qu'il leur avait

prêtées, disant que l'exil seul le forçait à une pareille demande, qu'il n'eût, certes, pas faite de sitôt, s'il eût continué de demeurer à Florence et d'y gérer par lui-même ses immenses affaires : si bien que, pris au dépourvu, la plupart de ceux auprès desquels il poursuivait ses recouvrements, ou ne purent le rembourser, ou se gênèrent en le remboursant, ce qui fit monter le mécontentement des ouvriers aux citoyens.

Nul n'avait rien dit encore, et cependant, quoiqu'un an à peine se fût écoulé depuis l'exil de Côme, l'impopularité du nouveau gouvernement était à son comble. Alors, comme il arrive presque toujours dans cette existence providentielle des États, le sort, qui s'était déclaré un an auparavant pour Renaud des Albizzi, se déclara tout à coup pour Côme de Médicis. Nicolas de Corso Donati fut appelé au gonfaloniérat pour les mois de septembre et octobre 1434, et avec lui furent élus huit seigneurs publi-

quement connus pour être partisans des Médicis : Florence salua leur élection par un cri de joie.

Renaud des Albizzi comprit ce que lui promettait cette démonstration populaire. Trois jours, selon l'usage, devaient s'écouler entre la nomination des nouveaux élus et leur entrée en exercice; pour trois jours encore Renaud des Albizzi était le maître : il voulut en profiter pour créer une bâlie, et pour faire annuler par elle l'élection qui venait d'avoir lieu. Mais les plus chauds partisans de Renaud avaient compris quel terrain dévorant était cette lutte sur la place publique, teinte depuis un siècle du plus noble sang de Florence. Aussi Renaud des Albizzi ne trouva-t-il en eux qu'une insurmontable froideur; et il lui fallut attendre les événements au-devant desquels il voulait marcher.

Ces événements arrivèrent prompts et irrésistibles comme la foudre. A peine entré en fonctions, Corso Donati lança sur son prédécesseur la même accu-

sation de péculat dont celui-ci avait poursuivi Côme, et le cita à comparaître au palais de la même façon que Côme avait été cité il y avait un an : mais, au lieu de suivre l'exemple de son prédécesseur, et de reconnaître la compétence du tribunal qui le forçait à comparaître, Renaud des Albizzi, accompagné de Nicolas Barbadori et de Ridolfo Peruzzi, se rendit en armes sur la place de San-Palinari avec tout ce qu'il put trouver de gens disposés à soutenir sa cause. Corso Donati n'avait pas cru à cette prompte levée de boucliers; et n'ayant pas dans la ville des forces suffisantes pour combattre les rebelles, il entra en pourparlers avec eux. Ceux-ci firent la faute de négocier au lieu de marcher sur le palais. Pendant la négociation, le gonfalonier et la confrérie firent rentrer à Florence les soldats épars dans les environs ; puis, lorsqu'ils se sentirent sous la main une puissance suffisante, ils convoquèrent le peuple pour élire une bâlie. Cette fois, les amis des Médicis

firent à leur tour ce qu'avaient fait les amis des Albizzi ; ils se rendirent en foule au palais, et l'élection donna deux cents juges, dont on aurait pu d'avance faire signifier la sentence : cette sentence fut la proscription de Renaud des Albizzi et le rappel de Côme.

Renaud des Albizzi reconnut aux cris de joie de la ville tout entière qu'il était perdu, lui et les siens, s'il essayait même de lutter contre l'opinion publique. Il se retira donc silencieux et sombre, mais sans résistance et sans murmure, et avec lui tomba le gouvernement oligarchique qui avait tiré Florence des mains viles et sanglantes de Ciompi, pour la porter sinon au plus haut degré de sa prospérité, du moins au plus haut degré de sa gloire. Trois membres de cette famille, Maso des Albizzi, Nicolas d'Uzzano et Renaud des Albizzi, s'étaient, pendant l'espace de cinquante-trois ans, succédé au pouvoir, sans que ni les uns ni les autres eussent jamais

cessé d'être simples citoyens. Contre leur sagesse calme et froide, contre leur intégrité héréditaire, contre leur patriotisme inébranlable, étaient venus se briser les projets de Jean Galéas de Milan, les agressions de Ladislas, roi de Naples, et les tentatives de Philippe-Marie Visconti. Comme autrefois Pompée et Caton, ils s'en allaient, chassés par le flot populaire; mais, à Florence comme à Rome, le flot apportait avec lui les tyrans futurs de la patrie : le retour de Côme, était, il est vrai, la victoire de la démocratie sur l'aristocratie; mais le triomphateur était, par sa fortune et par ses richesses, trop au-dessus de ceux qui l'élevaient encore, pour qu'il les considérât longtemps, je ne dirai pas comme des égaux, mais comme des citoyens. En effet, à partir de ce moment, Florence, qui s'était constamment appartenue à elle-même, allait devenir la propriété d'une famille, qui, trois fois chassée, devait trois fois revenir, et lui rapporter d'abord des chaînes

d'or, ensuite des chaînes d'argent, et enfin des chaînes de fer.

Côme rentra au milieu des fêtes et des illuminations publiques, et il se remit à son commerce, à ses bâtisses et à ses agiotages, laissant à ses partisans le soin de poursuivre sa vengeance. Elle fut cruelle. Antoine, fils de ce Renaud Guadagni qui l'avait sauvé pour mille florins, fut décapité avec quatre autres jeunes gens de ses amis; Côme Barbadori et Zanobi Belfratelli furent arrêtés à Venise, livrés par le gouvernement vénitien, et reparurent à Florence pour monter sur un même échafaud. Chaque jour de nouvelles sentences d'exil allaient frapper les citoyens dans leur famille; et ces sentences étaient plus ou moins sévères, selon que la fortune ou la position de ceux qu'elles frappaient en pouvaient faire pour Côme des ennemis plus ou moins dangereux. Enfin les proscriptions furent si nombreuses, qu'un des plus grands partisans de

Côme crut devoir aller lui dire qu'il finirait par dépeupler la ville. Côme leva la tête d'un calcul de change qu'il faisait, posa la main sur l'épaule de son ami, et, le regardant fixement avec un imperceptible sourire :

— J'aime mieux, lui dit-il, la dépeupler que la perdre.

Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Côme mourut dans sa villa de Careggi, le 1er août 1464, à l'âge de soixante et quinze ans, sans avoir vu baisser un seul instant son immense popularité. Sous lui, les arts et les sciences avaient fait un pas immense : Donatello, Brunelleschi, Masaccio, avaient travaillé sous ses yeux et d'après ses ordres; Constantinople tomba tout exprès pour lui donner l'occasion de recueillir au palais Riccardi les savants grecs qui fuyaient devant Mahomet II, emportant avec eux l'héritage d'Homère, d'Euripide, de Platon; enfin son propre pays, le couron-

nant de cette auréole qui trompa la postérité, le salua sur son lit de mort du titre de Père de la patrie.

Des deux fils qu'il avait eus de la comtesse Bardi, sa femme, un seul lui survécut. Mais Pierre n'avait hérité que de l'esprit commercial de sa famille : il se contenta donc d'augmenter ses richesses; et, placé entre Côme, le Père de la patrie, et Laurent le Magnifique, il obtint pour tout surnom celui de Pierre le Goutteux.

Il laissait de sa femme, Lucrezia Tornabuoni, deux fils, lesquels, malgré les recommandations expresses faites par le défunt de le porter sans pompe à l'église Saint-Laurent, lui élevèrent, ainsi qu'à leur oncle Jean, un tombeau magnifique : ces deux fils n'étaient alors que deux enfants, dont l'un s'appelait Laurent et l'autre Julien.

La mauvaise santé, l'impéritie et l'avarice de Pierre avaient été fatales à la République : pendant ces quinze années, selon les uns, ou les six années,

selon les autres, que, succédant à son père, il se trouva de fait, sinon de droit, chef de la République, Florence, engourdie dans le repos qui suit les grandes catastrophes, cessa de diriger, comme elle l'avait fait jusqu'alors, les affaires de l'Italie, et du premier rang descendit au second. La seule marque de distinction que Pierre reçut peut-être des autres États de l'Europe fut une lettre de Louis XI, qui l'autorisait à charger des trois fleurs de lis de France une des boules qui formaient ses armes.

Durant cette période, que l'on peut fixer de l'année 1464 à l'année 1470, les citoyens qui gouvernèrent Florence furent André des Pazzi, Thomas Soderini, Matteo Palmieri et Louis Guicciardini. Quant à Pierre, retenu par ses souffrances et ses calculs d'agiotage dans l'une ou l'autre de ses villas, il ne venait à Florence que dans les grandes occasions, et pour ne pas se laisser tout à fait oublier du peuple; alors on l'apportait dans sa litière,

à travers les ouvertures de laquelle il saluait comme un roi.

A sa mort, ceux qui avaient gouverné pendant sa vie ne désespérèrent point de conserver le même pouvoir. Laurent, l'aîné des deux fils de Pierre, était né le 1er janvier 1448, et avait à peine vingt et un ans; il ne pouvait donc de sitôt avoir la prétention de prendre de l'influence sur de vieux magistrats qui avaient blanchi dans le maniement des affaires publiques : aussi, loin d'inspirer de la crainte à Thomas Soderini, que les autres gouvernants semblaient avoir tacitement reconnu pour leur chef, celui-ci renvoya-t-il aussitôt aux deux Médicis les ambassadeurs et les citoyens qui, à la nouvelle de la mort de Pierre, étaient venus droit à lui. Mais les deux jeunes gens les reçurent avec une telle modestie, que nul, en les voyant si humbles, ne prit l'avenir en défiance.

En effet, six ou sept ans se passèrent dans une

tranquillité profonde, et sans que Laurent ni son frère, occupés d'achever leurs études et de réunir des statues antiques, des pierres gravées et des tableaux de l'école florentine naissante, donnassent aucune inquiétude, même à ce qui restait de vieux républicains : ils étaient tout-puissants, il est vrai, mais ils semblaient tellement eux-mêmes ignorer leur puissance, qu'on la leur pardonnait, en voyant le peu d'abus qu'ils en faisaient. De temps en temps, d'ailleurs, les Médicis donnaient au peuple de si belles fêtes, et cela d'une façon qui paraissait si désintéressée, qu'on eût été mal venu à essayer de combattre leur popularité.

A peine maîtres de l'immense fortune que leur avait laissée leur père, une occasion se présenta de faire preuve de leur magnificence : au printemps de 1471, on annonça que le duc Galéas, pour accomplir un vœu, s'apprêtait à faire à Florence un pèlerinage avec sa femme, Bonne de Savoie.

On apprit, en effet, qu'il s'était mis en route avec une pompe et un faste inconnus jusqu'alors : douze chars couverts de drap d'or étaient portés à dos de mulet à travers les Apennins, où nulle route frayée ne permettait encore de passer en voiture ; ils étaient précédés de cinquante haquenées pour la duchesse et ses femmes, et de cinquante chevaux pour le duc et ses gardes, et étaient suivis de cinq cents fantassins, de cent hommes d'armes, et de cinquante estafiers habillés de drap de soie et d'argent ; cinq cents valets tenaient en laisse cinq cents couples de chiens pour la chasse, et vingt-cinq autres portaient sur leur poing vingt-cinq faucons, dont le duc avait l'habitude de dire qu'il ne donnerait pas le moindre pour deux cents florins d'or. Enfin une somme d'environ huit millions de notre monnaie actuelle formait le trésor destiné à étaler la puissance de celui qui, cinq ans plus tard, devait être misérablement assassiné dans l'église de Saint-Ambroise de Milan.

La République ne voulut pas être en reste de magnificence avec son allié : elle décida que toute la suite du duc serait logée et nourrie aux frais de l'État. Laurent réclama pour lui le droit de recevoir Galéas, et celui-ci vint habiter le palais Riccardi.

Là, le faux luxe du duc milanais s'éclipsa devant la magnificence du bourgeois florentin. Laurent n'avait pas, comme son hôte illustre, des habits couverts d'or et de diamants; mais ses cabinets renfermaient toutes les merveilles de l'art antique et tous les essais de l'art moderne; il n'avait pas, comme Galéas, un monde de courtisans et de valets, mais il était entouré d'un cercle d'hommes illustres, de savants et d'artistes, comme aucun roi de l'époque n'en aurait pu avoir un. C'étaient les Politien, les Ermolao, les Chalcondyle, les Lascaris, les André Mantègne, les Pérugin, les Bramante et les Léonard de Vinci. Le duc de Milan fut étonné de pa-

reilles richesses et reconnut que l'on pouvait être plus grand que lui.

Aussi son séjour à Florence fut-il de courte durée; mais si peu qu'il resta dans la cité dont jusqu'alors on avait vanté l'économie commerçante, ce fut assez pour l'éblouir par l'aspect de sa magnificence, de son oisiveté et de sa galanterie. Laurent sentit la ville tout entière frissonner de désirs; il comprit que Florence était à vendre comme une courtisane, et qu'elle serait à lui s'il était assez riche pour l'acheter.

Aussi, à partir de ce moment, redoubla-t-il de magnificence: chaque jour c'était quelque nouvelle fête qui avait pour but d'occuper le peuple et de substituer une vie de mollesse et de plaisir à la vie active qu'il était habitué à mener. Il est vrai qu'à mesure que les Florentins, fatigués des affaires, abandonnaient à des mains qui les amusaient le gouvernement de la République, celle-ci devenait

de plus en plus étrangère à la politique générale de l'Italie. Aussi, tout tombait-il dans une torpeur universelle et inaccoutumée. Florence, la ville des délibérations bruyantes et des émeutes populaires, n'avait plus ni cris ni menaces, mais seulement des louanges et des encouragements. Laurent lui donne des fêtes, Laurent lui chante des vers, Laurent fait représenter des spectacles dans ses églises : que faut-il de plus à Florence ? et qu'a-t-elle besoin de se fatiguer à des journées laborieuses, quand les Médicis veillent et travaillent pour elle ?

Cependant il restait quelques hommes qui, il faut le dire encore, plutôt par intérêt privé que par amour du bien public, suivant des yeux ces envahissements successifs de Laurent et de son frère, attendaient le moment de rendre malgré lui la liberté à ce peuple qui en était las. Ces hommes étaient les Pazzi.

Jetons un regard en arrière, et faisons connaître à nos lecteurs la cause de cette haine, afin qu'ils

puissent démêler clairement ce qu'il y avait d'égoïsme ou de générosité dans la conspiration que nous allons leur raconter.

En 1291, le peuple, lassé des dissensions obstinées de la noblesse, de son éternel refus de se soumettre aux tribunaux démocratiques, et des violences journalières par lesquelles elle entravait le gouvernement, avait rendu, sous le nom d'*ordinamenti della giustizia*, une ordonnance qui excluait à perpétuité du priorat trente-sept familles des plus nobles et des plus considérables de Florence, sans qu'il leur fût permis de reconquérir jamais les droits de cité, soit en se faisant enregistrer dans un corps de métier, soit même en exerçant réellement une profession ; de plus, la seigneurie fut autorisée à ajouter de nouveaux noms à ces trente-sept noms, chaque fois qu'elle croirait s'apercevoir que quelque nouvelle famille, disait l'ordonnance, en marchant sur les traces de la noblesse, méritait d'être punie

comme elle. Les membres des trente-sept familles proscrites furent désignés sous le nom de magnats, titre honorable qui devint dès lors un titre infamant.

Cette proscription durait depuis cent quarante-trois ans, lorsque, en 1434, Côme de Médicis, ayant chassé de Florence Renaud des Albizzi et la noblesse populaire qui gouvernait avec lui, résolut de renforcer son parti de quelques-unes des familles exclues du gouvernement, en permettant à plusieurs d'entre elles de rentrer dans le droit commun, et de prendre, comme l'avaient autrefois fait leurs aïeux, une part active aux affaires publiques. Plusieurs familles acceptèrent ce rappel politique, et la famille Pazzi fut du nombre. Elle fit plus : oubliant qu'elle était de noblesse d'épée, elle adopta franchement sa position nouvelle, et ouvrit une maison de banque qui devint bientôt l'une des plus considérables et des plus considérées de l'Italie; si bien que les Pazzi,

supérieurs aux Médicis comme gentilshommes, devenaient encore leurs rivaux comme marchands. Cinq ans plus tard, André des Pazzi, chef de la maison, siégeait dans la seigneurie, dont ses ancêtres avaient été exclus pendant un siècle et demi.

André des Pazzi eut trois fils : un d'eux épousa la petite-fille de Côme, et devint le beau-frère de Laurent et de Julien. Tant qu'avait vécu l'ambitieux vieillard, il avait maintenu l'égalité entre ses enfants, en traitant son gendre comme s'il eût été son propre fils ; car, en voyant promptement combien cette famille des Pazzi était devenue riche et puissante, il avait voulu non-seulement s'en faire une alliée, mais encore une amie. En effet, la famille s'était accrue en hommes aussi bien qu'en richesses; car les deux frères, qui s'étaient mariés, avaient eu, l'un cinq fils et l'autre trois. Elle grandissait donc de toutes façons, lorsque, contrairement à la politique de son père, Laurent de Médicis pensa qu'il était de son in-

térêt de s'opposer à un plus grand accroissement de richesse et de puissance. Or, une occasion de suivre cette nouvelle politique se présenta bientôt : Jean des Pazzi ayant épousé une des plus riches héritières de Florence, fille de Jean Borromei, Laurent, à la mort de celui-ci, fit rendre une loi par laquelle les neveux mâles étaient préférés même aux filles; et cette loi, contre toutes les habitudes, ayant été appliquée à la femme de Jean des Pazzi, celle-ci perdit l'héritage de son père, et cet héritage passa ainsi à des cousins éloignés.

Ce ne fut pas la seule exclusion dont les Pazzi furent victimes : leur famille se composait de neuf hommes ayant l'âge et les qualités requises pour exercer la magistrature, et cependant tous avaient été écartés de la seigneurie, à l'exception de Jacob, celui des fils d'André qui ne s'était jamais marié, et qui avait été gonfalonier en 1469, c'est-à-dire du temps de Pierre le Goutteux et de Jean, mari de sa

sœur, et qui une fois avait siégé parmi les prieurs de la seigneurie. Un tel abus de pouvoir blessa tellement François Pazzi, qu'il s'expatria volontairement, et s'en alla prendre à Rome la direction d'un de ses principaux comptoirs. Là, il devint banquier du pape Sixte IV et de Jérôme Riario, son fils, les deux plus grands ennemis que les Médicis eussent alors dans toute l'Italie. Le résultat de ces trois haines réunies fut une conjuration dans le genre de celle qui, deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1476, avait privé de la vie Galéas Sforza dans la cathédrale de Milan.

Une fois décidés à tout trancher par le fer, François Pazzi et Jérôme Riario se mirent à la recherche des complices qu'ils pourraient recruter. Un des premiers fut François Salviati, archevêque de Pise, auquel, par inimitié pour sa famille, les Médicis n'avaient pas voulu laisser prendre possession de son archevêché. Vinrent ensuite Charles de Mon-

tone, fils du fameux condottiere Braccio, qui était sur le point de s'emparer de Sienne lorsque les Médicis l'arrêtèrent; Jean-Baptiste de Montesecco, chef des sbires au service du pape; le vieux Jacob des Pazzi, qui autrefois avait été gonfalonier; deux autres Salviati, l'un cousin et l'autre frère de l'archevêque; Napoléon Francezi, Bernard Bandini, amis et compagnons de plaisir des jeunes Pazzi; enfin Étienne Bagnoni, prêtre et maître de langue latine, professeur d'une fille naturelle de Jacob Pazzi, et Antoine Maffei, prêtre de Volterra et scribe apostolique. Un seul Pazzi, René, neveu de Jacob et fils de Pierre, refusa obstinément d'entrer dans le complot, et se retira à la campagne pour qu'on ne pût l'accuser de complicité.

Tout était donc d'accord, et la seule difficulté qui s'opposât désormais à la réussite de la conjuration était de pouvoir réunir Laurent et Julien dans un endroit public, et loin de leurs amis. Le pape espéra

faire naître cette occasion en élevant à la dignité de cardinal le neveu du comte Jérôme, Raphaël Riario, qui, à peine âgé de dix-huit ans, terminait alors ses études à Pise.

En effet, un pareil événement devait être l'occasion de fêtes extraordinaires; car, bien qu'au fond du cœur les Médicis fussent ennemis du pape, ils gardaient ostensiblement toutes les apparences d'une bonne et respectueuse amitié entre la République et le saint-siége. Jacob des Pazzi invita donc le nouveau cardinal à venir dîner chez lui à Florence, et il porta sur la liste de ses convives Laurent et Julien. L'assassinat devait avoir lieu à la fin du dîner; mais Laurent vint seul; retenu par une intrigue d'amour, Julien avait chargé son frère de l'excuser : il fallut remettre à un autre jour l'exécution du complot. Ce jour, on le crut bientôt arrivé; car Laurent, ne voulant pas être en reste de magnificence avec les Pazzi, avait à son tour invité

le cardinal à Fiesole, et avec lui tous ceux qui avaient assisté au repas donné par Jacob. Mais, cette fois encore, Julien manqua; il souffrait d'un mal de jambe : force fut donc de remettre encore l'exécution du complot à une nouvelle occasion.

Tout fut enfin fixé pour le 26 avril 1478, selon Machiavel. Pendant la matinée de ce jour, qui était jour de fête, le cardinal Riario devait entendre la messe dans la cathédrale: et comme il avait fait prévenir de son intention Laurent et Julien, il était probable que ceux-ci ne pourraient pas se dispenser d'assister à la cérémonie. On prévint tous les conjurés de cette nouvelle disposition, et l'on distribua à chacun le rôle qu'il devait jouer dans cette sanglante tragédie.

François Pazzi et Bernard Bandini étaient les plus acharnés contre les Médicis; et comme en même temps ils étaient les plus forts et les plus adroits, ils réclamèrent pour eux Julien, car le bruit

courait que, timide de cœur et faible de corps, Julien portait habituellement une cuirasse sous ses vêtements, ce qui rendait l'assassinat plus difficile et plus dangereux. Le chef des sbires pontificaux, Jean-Baptiste Montesecco, qui avait déjà reçu et accepté la mission de tuer Laurent dans les deux repas auxquels il avait assisté, et où l'absence de son frère l'avait sauvé; et l'on ne doutait pas que cette fois il ne fût d'aussi bonne volonté que les autres : mais, au grand étonnement de tous, lorsqu'il eut appris que l'assassinat devait s'accomplir dans une église, il refusa, en disant qu'il était prêt à un meurtre, mais non à un sacrilége, et que pour rien au monde il ne le commettrait, si on ne lui montrait un bref d'absolution du pape. Malheureusement on avait négligé de se munir de cette pièce importante, de sorte que, malgré les plus grandes instances, Montesecco continua de refuser. On s'en remit donc, pour frapper Laurent, à Antoine de Vol-

terra et à Étienne Bagnoni, qui, en leur qualité de prêtres, dit naïvement Antoine Galli, avaient un respect moins grand pour les lieux sacrés : le moment choisi pour agir était celui où l'officiant élèverait l'hostie.

Mais tout n'était pas accompli avec la mort des deux frères : il fallait encore s'emparer de la seigneurie, et forcer les magistrats à sanctionner le meurtre aussitôt que le meurtre serait exécuté. Ce soin fut confié à l'archevêque Salviati, qui se rendit au palais avec Jacques Bracciolini et une trentaine de conjurés : à l'entrée principale il en laissa vingt, lesquels, mêlés au peuple qui allait et venait, devaient rester là inaperçus jusqu'au moment où, à un signal donné, ils s'empareraient de la porte. Puis, habitué aux détours du palais, il en conduisit dix autres à la chancellerie, en leur recommandant de tirer la porte derrière eux, et de ne sortir que lorsqu'ils entendraient du bruit; après quoi, il revint

trouver la première troupe, se réservant d'arrêter lui-même le gonfalonier César Pétrucci.

Cependant l'office divin avait commencé, et cette fois encore la vengeance paraissait sur le point d'échapper aux conjurés; car Laurent seul était venu. François Pazzi et Bernard Bandini se décidèrent à aller chercher Julien.

En conséquence, ils se rendirent chez lui, et le trouvèrent avec sa maîtresse. En vain prétexta-t-il la douleur que lui causait sa jambe; les deux envoyés lui dirent qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à la messe, et lui assurèrent que son absence offenserait le cardinal. Julien, malgré les regards suppliants de la femme qui était chez lui, se décida donc à suivre les deux jeunes gens, et ceignit un couteau de chasse qu'il portait constamment; mais au bout de quelques pas, comme l'extrémité du couteau battait sur sa jambe malade, il le remit à un de ses domestiques, qui le porta à la maison.

Alors François des Pazzi lui passa en riant le bras autour du corps, comme on fait parfois entre amis, et s'assura que Julien, contre son habitude, n'avait pas sa cuirasse : ainsi le pauvre jeune homme se livrait à ses assassins sans armes offensives ni défensives.

Les trois jeunes gens rentrèrent dans l'église au moment de l'évangile : Julien alla s'agenouiller auprès de son frère. Les deux prêtres étaient déjà à leur poste; François et Bernard se mirent au leur : un seul coup d'œil échangé entre les assassins leur indiqua qu'ils étaient prêts.

La messe continua; la foule qui remplissait l'église donnait aux assassins un prétexte pour serrer de près les deux frères : d'ailleurs, ceux-ci étaient sans défiance, et se croyaient aussi en sûreté au pied de l'autel que dans leur villa de Careggi.

Le prêtre éleva l'hostie : en même temps on entendit un cri terrible. Julien, frappé par Bernard

Bandini d'un coup de poignard à la poitrine, se relevait tout sanglant, et allait tomber à quelques pas au milieu de la foule épouvantée, poursuivi par ses deux assassins, dont l'un, François Pazzi, se jeta sur lui avec tant de fureur et le frappa de coups si redoublés, qu'il se blessa lui-même et s'enfonça son propre poignard dans la cuisse. Mais cet accident ne fit que redoubler sa colère; et il frappait encore, que déjà depuis longtemps Julien n'était plus qu'un cadavre.

Laurent avait été plus heureux que son frère : lorsqu'au moment de l'élévation il avait senti une main s'appuyer sur son épaule, il s'était retourné, et avait vu briller la lame d'un poignard dans la main d'Antoine de Volterra. Par un mouvement instinctif, il s'était alors jeté de côté, de sorte que le fer qui devait lui traverser la gorge ne fit que lui effleurer le cou; il se leva aussitôt, et, d'un seul mouvement, tirant son épée de la main droite et

enveloppant son bras gauche de son manteau, il se mit en défense, en appelant à son aide ses deux écuyers. A la voix de leur maître, André et Laurent Cavalcanti s'élancèrent l'épée à la main, et les deux prêtres, voyant le danger auquel ils étaient exposés, jetèrent leurs armes et se mirent à fuir.

Au bruit que faisait Laurent en se défendant, Bernard Bandini, qui était occupé avec Julien, leva la tête et vit que la principale victime allait lui échapper : il quitta donc le mort pour le vivant, et s'élança vers l'autel; mais il rencontra sur sa route François Novi, qui lui barrait le chemin. Une courte lutte s'engagea : François Novi tomba blessé à mort; mais si courte qu'eût été cette lutte, elle avait suffi à Laurent pour se débarrasser de ses deux ennemis. Bernard se trouva donc seul contre trois ; François voulut accourir à son secours, mais alors seulement il s'aperçut à sa faiblesse qu'il était blessé, et se sentit près de tomber en arrivant au

chœur. Politien, qui accompagnait Laurent, profita de ce moment pour le faire entrer dans la sacristie avec les quelques amis qui s'étaient réunis autour de lui, et, malgré les efforts de Bernard et de deux ou trois autres conjurés, il en repoussa les portes de bronze et les ferma en dedans. En même temps, Antoine Ridolfi, un des jeunes gens les plus attachés à Laurent, suçait la blessure qu'il avait reçue au cou, craignant qu'elle ne fût empoisonnée, et y mettait le premier appareil, tandis que Bernard Bandini, voyant que tout était perdu, prenait par le bras François Pazzi, et l'emmenait aussi rapidement que le blessé pouvait le suivre.

Il y avait eu dans l'église un moment de tumulte facile à comprendre. L'officiant s'était enfui en voilant de son étole le Dieu que l'on rendait témoin et presque complice de pareils crimes : tous les assistants s'étaient précipités sur la place par les différentes issues de l'église, à l'exception de huit ou

dix partisans des Médicis, qui s'étaient réunis dans un coin, et qui, l'épée à la main, accourant bientôt à la porte de la sacristie, appelèrent à grands cris Laurent, lui disant qu'ils répondaient de tout, et que, s'il voulait se confier à eux, ils le reconduiraient sain et sauf à son palais.

Mais Laurent n'avait point hâte de se rendre à cette invitation ; il craignait que ce ne fût une ruse de ses ennemis pour le faire retomber dans le piége auquel il venait d'échapper. Alors Sismondi della Stufa monta, par l'escalier de l'orgue, jusqu'à une fenêtre de laquelle l'œil plongeait dans l'église, et il la vit entièrement déserte; à l'exception de la troupe d'amis qui attendait Laurent à la porte de la sacristie, et du corps de Julien, sur lequel était étendue une femme si pâle et tellement immobile, que, sans les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine, on eût pu la prendre pour un second cadavre.

Sismondi della Stufa descendit, et informa Lau-

rent de ce qu'il avait vu : alors celui-ci reprit courage ; il se hasarda à sortir, et ses amis, comme ils s'y étaient engagés, le reconduisirent sain et sauf à son palais de Via-Larga.

Cependant, au moment de l'élévation, les cloches avaient sonné comme d'habitude ; c'était le signal attendu par ceux qui s'étaient chargés du palais. En conséquence, au premier tintement du bronze, l'archevêque Salviati entra dans la salle où était le gonfalonier, alléguant pour prétexte de sa visite qu'il avait quelque chose de secret à lui communiquer de la part du pape.

Ce gonfalonier était, comme nous l'avons dit, César Petrucci, le même qui, huit ans auparavant, étant podestat de Prato, avait été surpris dans une semblable conjuration par André Nardi. Cette première catastrophe, dont il avait failli être victime, avait laissé dans sa mémoire des traces si profondes, que depuis ce temps il était constamment sur

ses gardes : aussi, quoique rien n'eût encore transpiré des événements qui se préparaient, à peine eut-il remarqué l'émotion peinte sur le visage de l'archevêque qui venait à lui, qu'au lieu de l'attendre, il s'élança vers la porte, derrière laquelle il trouva Jacques Bracciolini qui voulait lui barrer le passage ; mais Petrucci, qui réunissait à la présence d'esprit le courage et la force, le saisit aux cheveux, le renversa, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il appela ses gardes, qui accoururent ; les conjurés qui accompagnaient Bracciolini voulurent le secourir, mais les gardes les repoussèrent, en tuèrent trois, et en jetèrent deux par les fenêtres : un seul se sauva en appelant du secours.

Alors ceux qui étaient dans la chancellerie comprirent que le moment était arrivé, et voulurent courir à l'aide de leur camarade; mais la porte qu'ils avaient fermée sur eux avait un secret qui l'empêchait de se rouvrir. Ils se trouvèrent donc

prisonniers, et par conséquent dans l'impossibilité de soutenir l'archevêque. Pendant ce temps, César Petrucci avait couru à la salle où les prieurs tenaient leur audience, et, sans savoir précisément encore de quoi il s'agissait, il avait donné l'alarme : les prieurs s'étaient aussitôt réunis à lui, chacun armé de ce qu'il put trouver. César Petrucci, en traversant la cuisine, y prit une broche, et, ayant fait entrer toute la seigneurie dans la tour, il se plaça devant la porte qu'il défendit si bien, que personne n'y pénétra.

Cependant, grâce à son costume sacré, l'archevêque avait traversé la salle où, près des cadavres de ses camarades, Bracciolini était prisonnier, et, d'un geste, il avait fait comprendre au captif qu'il allait venir à son secours. En effet, à peine eut-il paru à la porte du palais, que le reste des conjurés se joignit à lui; mais, au moment où ils se préparaient à remonter, ils virent déboucher par la rue qui con-

duit au dôme une troupe de partisans des Médicis qui s'approchaient en poussant le cri ordinaire de la maison, lequel était : *Palle! Palle!* Salviati comprit qu'il s'agissait non plus d'aller secourir Bracciolini, mais de se défendre lui-même.

En effet, la fortune avait changé de face, et le danger s'était retourné contre ceux qui l'avaient éveillé. Les deux prêtres avaient été poursuivis, rejoints et mis en pièces par les amis des Médicis ; Bernard Bandini, après avoir vu Politien refermer entre lui et Laurent la porte de bronze de la sacristie, avait, comme nous l'avons dit, emmené François Pazzi hors de l'église ; mais, arrivé devant sa demeure, ce dernier s'était senti si faible, qu'il n'avait pu aller plus loin, et, tandis que Bernard fuyait, il s'était jeté sur son lit et attendait les événements. Alors, malgré son grand âge, Jacob avait tenté de remplacer son neveu ; il était monté à cheval, et, à la tête d'une centaine d'hommes qu'il avait réunis

dans sa maison, il se mit à parcourir la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Mais déjà Florence était sourde à ce cri : ceux des citoyens qui ignoraient encore ce qui s'était passé le regardaient avec étonnement ; ceux qui connaissaient le crime, grondaient sourdement en le menaçant du geste et en cherchant une arme pour joindre l'effet à la menace. Jacob vit ce que les conjurés voient toujours trop tard, c'est que les maîtres ne viennent que lorsque les peuples veulent être esclaves. Il comprit alors qu'il n'avait pas une minute à perdre pour songer à sa sûreté : il fit volte-face avec sa troupe, gagna l'une des portes de la ville, et prit la route de la Romagne.

Laurent se retira chez lui et laissa faire le peuple.

Laurent avait raison : il était dépopularisé pour tout le reste de sa vie s'il s'était vengé comme on le vengeait.

Le jeune cardinal Riario, qui, instruit du com-

plot, ignorait la manière dont il devait s'accomplir, s'était mis à l'instant même sous la protection des prêtres de l'église, et avait été conduit par eux dans une sacristie voisine de celle où s'était réfugié Laurent. L'archevêque Salviati, ainsi que son frère, son cousin et Jacques Bracciolini, arrêtés par César Petrucci dans le palais même de la seigneurie, furent pendus, les uns à la *ringhiera*, les autres aux balcons des fenêtres. François Pazzi, trouvé sur son lit, et tout épuisé de sang, fut traîné au vieux palais, au milieu des malédictions et des coups de la populace, qu'il regardait en haussant les épaules et le sourire du mépris sur les lèvres, et pendu à côté de Salviati, sans que les menaces, les coups, ni les tortures lui arrachassent une seule plainte. Jean-Baptiste de Montesecco, qui avait refusé de frapper Laurent dans une église, et qui l'avait probablement sauvé en l'abandonnant au poignard des deux prêtres, n'en eut pas moins la tête tranchée. René

des Pazzi, le seul de la famille qui eût refusé d'entrer dans la conjuration, et qui s'était retiré à la campagne, ne put, par cette précaution, éviter son sort : il fut arrêté et pendu à une fenêtre du palais. Enfin Jacob Pazzi, saisi avec sa troupe par des montagnards des Apennins, avait été ramené par eux vivant à Florence, malgré l'offre qu'il leur fit d'une somme assez forte pour qu'ils le tuassent, et fut pendu à côté de René.

Pendant quinze jours, les exécutions durèrent, d'abord sur les vivants, et ensuite sur les morts : soixante et dix personnes furent mises en pièces par la populace, et par elle traînées dans les rues. Le corps de Jacob des Pazzi, qui avait été déposé dans le tombeau de ses ancêtres, en fut tiré comme blasphémateur, sur l'accusation d'un de ses bourreaux, qui prétendit l'avoir entendu maudire le nom de Dieu au moment de sa mort, puis enterré en terre profane le long des murs ; mais cette seconde

sépulture ne devait pas mieux le protéger que la première : des enfants le tirèrent de la fosse déjà à moitié défiguré, et, après l'avoir traîné longtemps par les rues et dans les ruisseaux de Florence, ils finirent par jeter le cadavre dans l'Arno.

C'est que la populace est la même partout, qu'elle venge la liberté, ou qu'elle venge les rois, qu'elle jette Paul Farnèse par la fenêtre, ou qu'elle mange le cœur du maréchal d'Ancre.

Cependant, revenu un peu à lui, Laurent se rappela cette femme qu'il avait un moment aperçue agenouillée près du corps de son frère. Il ordonna qu'on la fît rechercher; mais les démarches furent longtemps infructueuses, tant elle s'était enfermée avec sa douleur : on la retrouva enfin ; et Laurent déclara qu'il voulait se charger du fils dont elle venait d'accoucher. Cet enfant fut depuis Clément VII.

Enfin, deux ans à peine s'étaient écoulés depuis

cette catastrophe, lorsqu'un matin le peuple aperçut un cadavre pendu à l'une des fenêtres du Bargello. Ce cadavre était celui de Bernard Bandini, qui s'était réfugié à Constantinople, et que le sultan Mahomet II avait livré à Laurent, en signe de son désir de conserver la paix avec la République.

Ce fut le seul danger personnel que Laurent courut pendant toute sa vie, et ce danger le rendit plus cher au peuple : la paix, qu'il signa le 5 mars 1480 avec Ferdinand de Naples, mit le comble à sa puissance; de sorte que, tranquille au dedans, tranquille au dehors, il put se livrer à son goût pour les arts et à la magnificence avec laquelle il les récompensait. Il est vrai, que, moins scrupuleux que son aïeul, quand l'argent manquait à sa caisse particulière, il puisait sans scrupule dans celle de l'État ; et ce fut surtout à son retour de Naples qu'il fut obligé de recourir à cette extrémité. En effet, son voyage avait été celui d'un roi et non celui d'un

simple particulier; au point qu'en outre de la dépense qu'il avait faite pour ses équipages et pour la suite qui l'accompagnait, et des cadeaux qu'il avait distribués aux artistes et aux savants, il avait encore doté de mille florins cent jeunes filles de la Pouille et de la Calabre qui se marieraient pendant son séjour à Naples.

Peu d'événements importants vinrent agiter le reste de la vie de Laurent. A la mort de Sixte IV, son ennemi mortel, le nouveau pape Innocent VIII s'empressa de se déclarer l'ami des Médicis en faisant épouser à son propre fils, Franceschetto Cibo, Madeleine, fille de Laurent, et, en faisant à celui-ci force promesses que, selon son habitude, il ne tint pas. Laurent put donc tout entier se livrer à son goût pour les sciences et pour les arts, et réunir autour de lui Politien, Pic de la Mirandole, Marcello Pulci, Landino Scalificino, André Montègne, le Pérugin, Léonard de Vinci, Sangallo, Bramante, Ghir-

landaio et le jeune Michel-Ange. Ajoutons à cela qu'il vit naître, pendant les vingt années qu'il gouverna Florence, le Giorgione, le Gufaloro, fra Bartolomeo, Raphaël, Sébastien del Piombo, André del Sarto, le Primatice et Jules Romain, gloires et lumières à la fois du siècle qui s'en allait et du siècle qui allait venir.

Ce fut au milieu de ce monde de savants, de poëtes et d'artistes, que, retiré à sa villa de Careggi, Laurent sentit venir la mort, malgré les soins inouïs de Pierre Leoni de Spolette, son médecin, lequel, proportionnant les remèdes non point au tempérament, mais à la richesse du malade, lui faisait avaler des décompositions de perles et de pierres précieuses : il vit donc, au moment de quitter ce monde, qu'il était temps de penser à l'autre, et fit appeler, pour lui aplanir le chemin du ciel, le dominicain Jérôme Savonarola.

Le choix était étrange : au milieu de la corruption

du clergé, Jérôme Savonarola était resté pur et austère ; au milieu de l'asservissement de la patrie, Jérôme Savonarola se souvenait de la liberté.

Laurent était dans son lit de mort lorsque, pareil à un de ces hommes de marbre qui viennent frapper à la porte des voluptueux au milieu de leurs fêtes et de leurs orgies, Jérôme Savonarola s'approcha lentement de son chevet. Laurent allait mourir ; et cependant le moine, dévoré par les veilles et par l'extase, était plus pâle que lui. C'est que Savonarola était prophète : il avait prédit l'arrivée des Français en Italie, et devait prédire à Charles VIII qu'il repasserait les monts ; enfin, semblable à cet homme qui, tournant autour de la ville sainte, avait crié pendant huit jours : « Malheur à Jérusalem ! » et cria le neuvième jour : « Malheur à moi-même ! » Savonarola devait prédire lui-même sa mort ; et plus d'une fois déjà il s'était réveillé, ébloui d'avance par les flammes de son bûcher.

Le moine demanda une seule chose à Laurent en échange de l'absolution de ses péchés, la liberté de sa patrie. Laurent refusa, et le moine sortit, la douleur peinte sur le visage.

Un instant après, on entra dans la chambre du moribond, et on le trouva expiré, serrant entre ses bras un christ magnifique qu'il venait d'arracher à la muraille, et au pied duquel il avait collé ses lèvres, comme s'il en appelait au Seigneur des arrêts de son inflexible ministre.

Ainsi mourut, léguant à Florence une lutte de trente-huit ans contre sa famille, celui que ses contemporains appelaient le magnifique Laurent, et que la postérité devait appeler Laurent le Magnifique.

Et, comme sa mort devait entraîner beaucoup de calamités, le ciel en voulut donner des présages : la foudre tomba sur le dôme de l'église de Sainte-Reparata, métropole de Florence, et Roderic Borgia fut élu pape.

Pierre succéda à son père : c'était un bien faible héritier pour le patronat qu'au risque de son âme lui avait légué Laurent. Né en 1471, et par conséquent à peine âgé de vingt et un ans, Pierre était un beau jeune homme qui, outrant toutes les qualités de son père, fut faible au lieu d'être bon, courtois au lieu d'être flatteur, prodigue au lieu d'être magnifique.

Au point où en était l'Europe, il eût fallu, pour marcher en avant, ou la politique profonde de Côme, Père de la patrie, ou la volonté puissante de Côme Ier. Pierre n'avait ni l'une ni l'autre; aussi se perdit-il lui-même, et en se perdant manqua-t-il de perdre l'Italie.

Jamais, dit l'historien Guicciardini, depuis l'époque fortunée où l'empereur Auguste faisait le bonheur de cent vingt millions d'hommes, l'Italie n'avait été aussi heureuse, aussi riche et aussi tranquille qu'elle l'était vers l'an 1492. Une paix pres-

que générale régnait sur tous les points du paradis du monde : soit que le voyageur, descendant des Alpes piémontaises, s'acheminât vers Venise à travers la Lombardie, soit que de Venise il se rendît à Rome en longeant l'Adriatique, soit que de Rome enfin il suivît les monts Apennins jusqu'à l'extrémité de la Calabre, partout il voyait des plaines verdoyantes ou des coteaux couverts de vignes, au milieu ou au penchant desquels il rencontrait des villes riches, bien peuplées, et, sinon libres, du moins heureuses. En effet, la négligence et la jalousie de la république florentine n'avaient pas encore fait un marais des places de Pise; le marquis de Marignan, n'avait pas encore rasé cent vingt villages sur le seul territoire de Sienne; enfin les guerres des Orsini et des Colonna n'avaient pas encore changé les fertiles campagnes de Rome en ce désert aride et poétique qui enveloppe aujourd'hui la ville éternelle; et Favio Blondo, qui décrivait en 1450 la ville d'Os-

tie, à peine aujourd'hui peuplée de trois cents habitants, se contentait de dire qu'elle était moins florissante que du temps d'Auguste, époque à laquelle elle renfermait cinquante mille citoyens.

Quant aux paysans italiens, ils étaient bien certainement à cette époque les paysans les plus heureux de la terre : tandis que les serfs d'Allemagne ou les manants de France vivaient disséminés dans de pauvres cabanes ou parqués comme des animaux dans de misérables villages, ils habitaient des bourgades fermées de murs, qui défendaient leurs récoltes, leur bétail et leurs instruments aratoires. Ce qui reste de leurs maisons prouve qu'ils étaient mieux logés et avec plus d'art que ne le sont aujourd'hui les bourgeois de nos villes : de plus, ils avaient des armes, un trésor commun, des magistrats élus; et lorsqu'ils combattaient, c'était pour défendre des foyers et une patrie.

Les bourgeois n'étaient pas moins heureux : c'é-

tait entre leurs mains que le commerce secondaire était remis, et l'Italie d'un bout à l'autre était un vaste bazar : la Toscane surtout était couverte de fabriques, où se travaillaient la laine, la soie, le chanvre, les pelleteries, l'alun, le soufre et le bitume. Les produits étrangers étaient amenés, de la mer Noire, de l'Égypte, de l'Espagne et de la France, dans les ports de Gênes, de Pise, d'Ostie, de Naples, d'Amalfi et de Venise, et étaient échangés contre des produits indigènes, ou repartaient pour les pays d'où ils étaient venus quand le travail et la main d'œuvre en avaient triplé ou quadruplé la valeur. Ni les bras ni le travail ne manquaient : le riche apportait ses marchandises, le pauvre son industrie; et les nobles et les seigneurs échangeaient contre de l'argent comptant le produit de cette association.

Les souverains de l'Italie, en jetant les yeux sur ces grasses moissons, sur ces riches villages, sur

ces florissantes fabriques, et en les reportant ensuite au delà des monts ou des mers, sur ces peuples pauvres, barbares et grossiers qui les entouraient, avaient compris que le jour n'était pas éloigné où ils apparaîtraient comme une proie aux autres nations: aussi, dès l'année 1480, Florence, Milan, Naples et Ferrare avaient-elles signé entre elles une ligue offensive et défensive pour faire face au danger, qu'il naquît au dedans, ou qu'il vînt du dehors.

Les choses en étaient donc là, lorsque, comme nous l'avons dit, Roderic Borgia fut nommé pape, et monta sur le saint-siége en s'imposant le nom d'Alexandre VI.

A chaque exaltation nouvelle, la coutume était alors que tous les États chrétiens envoyassent à Rome une ambassade solennelle, pour renouveler individuellement leur serment d'obéissance au saint-père. Chaque ville nomma donc ses ambassadeurs; et Florence fit choix, pour la représenter, de

Pierre de Médicis, et de Gentile, évêque d'Arezzo.

Chacun des deux messagers avait reçu cette mission avec une joie extrême : Pierre de Médicis y avait vu l'occasion de montrer son luxe, et Gentile son éloquence; de sorte que Gentile avait préparé son discours, et Pierre de Médicis avait mis en réquisition tous les tailleurs de Florence, et s'était fait préparer des habits splendides tout brodés de pierres précieuses : le trésor de sa famille, le plus riche de toute l'Italie en perles, en rubis et en diamants, était éparpillé sur les habits de ses pages; et l'un d'eux, son favori, devait porter autour du cou un collier de cent mille ducats, c'est-à-dire un million à peu près de notre monnaie actuelle. Tous deux attendaient donc avec impatience le moment de produire chacun son effet, lorsqu'ils apprirent que Louis Sforza, qui, de son côté, avait vu dans l'élection du nouveau pape une occasion non-seulement de resserrer la ligue de 1480, mais encore de

la faire apparaître dans toute son unité, avait eu l'idée de réunir les ambassadeurs des quatre puissances afin qu'ils fissent leur entrée le même jour, et avait imaginé de charger un seul des envoyés, celui de Naples, de porter la parole au nom de tous. Les choses, au reste, étaient déjà plus qu'un projet, car Louis Sforza avait la promesse de Ferdinand de se conformer au plan qu'il avait proposé.

Or, ce plan renversait celui de Pierre et de Gentile : si les quatre ambassadeurs entraient le même jour et en même temps dans les rues de Rome, l'élégance et la richesse de Pierre de Médicis se confondaient avec celles de ses compagnons; si l'envoyé de Naples portait la parole, le discours de Gentile était perdu.

Ces deux graves intérêts changèrent la face de la Péninsule; ils amenèrent cinquante ans de guerre en Italie et la chute de la liberté florentine. Voici comment :

Pierre et Gentile, ne voulant pas renoncer à l'effet que devaient produire, l'un l'éclat de ses diamants, l'autre les fleurs de son éloquence, obtinrent de Ferdinand qu'il retirât la parole donnée à Louis Sforza. Celui-ci, qui connaissait la politique tibérienne du vieux roi de Naples, chercha à son manque de parole une tout autre cause que celle qu'il avait réellement, crut y voir une ligue formée contre lui, et, voulant opposer une force égale à celle qui le menaçait, se retira de l'ancienne association, et forma une alliance nouvelle avec le pape Alexandre VI, le duc Hercule III de Ferrare, et la république de Venise : cette alliance devait, pour le maintien de la paix publique, tenir sur pied une armée de vingt mille chevaux et de dix mille fantassins.

A son tour Ferdinand s'effraya de cette ligue, et ne vit qu'un seul moyen d'en neutraliser les effets; c'était de dépouiller Louis Sforza de la régence qu'il

tenait au nom de son neveu, régence qui, contre toutes les habitudes, s'était prolongée déjà jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. En conséquence, il invita positivement, en sa qualité de tuteur naturel du jeune prince, le duc de Milan à résigner le pouvoir souverain entre les mains de son neveu. Sforza, qui était homme de ressource et de résolution, d'une main présenta un breuvage empoisonné à son neveu, et de l'autre signa un traité d'alliance avec Charles VIII.

Le traité portait :

Que le roi de France tenterait la conquête du royaume de Naples, sur lequel il réclamait les droits de la maison d'Anjou, usurpés par celle d'Aragon ;

Que le duc de Milan donnerait au roi de France le passage par ses États, et l'accompagnerait avec cinq cents lances;

Que le duc de Milan permettrait au roi de France

d'armer à Gênes autant de vaisseaux qu'il voudrait;

Qu'enfin le duc de Milan prêterait au roi de France deux cent mille ducats, payables au moment de son départ.

De son côté, Charles VIII promit :

De défendre l'autorité personnelle de Louis Sforza sur le duché de Milan contre quiconque tenterait de l'en dépouiller;

De laisser dans Asti, ville appartenant au duc d'Orléans par l'héritage de Valentine Visconti, son aïeule, deux cents lances françaises, toujours prêtes à secourir la maison Sforza;

Enfin d'abandonner à son allié la principauté de Tarente, aussitôt que le royaume de Naples serait conquis.

Le 20 octobre 1494, Jean Galéas était mort, et Louis Sforza proclamé duc de Milan.

Le 1er novembre Charles VIII était devant Sarzane,

demandant le passage et le logement à travers la ville de Florence et les États de Toscane.

Pierre se rappela que, dans des circonstances à peu près semblables, Laurent son père avait été trouver le roi Ferdinand, et, malgré le désavantage de sa position, avait signé avec lui une paix merveilleusement favorable à la République : il résolut d'imiter cet exemple, fit nommer une ambassade, se plaça à la tête des ambassadeurs, et alla trouver le roi Charles VIII.

Mais Laurent était un homme de génie consommé en politique et en diplomatie ; Pierre n'était qu'un écolier, qui ne connaissait pas même la marche de ce grand jeu d'échecs qu'on appelle le monde : aussi, soit crainte, soit inhabileté, fit-il sottise sur sottise. Il est vrai de dire que le roi de France eut avec lui des manières auxquelles les Médicis n'étaient pas accoutumés.

Charles VIII le reçut à cheval et lui demanda

d'un ton hautain, comme un maître eût fait à son valet, d'où était venue à lui et à ses concitoyens la hardiesse de vouloir lui disputer le passage à travers la Toscane. Pierre de Médicis répondit que cela tenait à d'anciens traités passés, du consentement même de Louis XI, entre Laurent son père et Ferdinand de Naples; mais il ajouta humblement que, ces engagements lui étant à charge, il était décidé à ne pas pousser plus loin son dévouement à la maison d'Aragon et son opposition à celle de France; et que, par conséquent, il ferait ce que désirerait le roi. Charles VIII, qui ne s'attendait pas à tant de condescendance, demanda que la ville de Sarzane lui fût livrée, que les clefs de Pietra-Santa, de Pise, de Librafatta et de Livourne lui fussent remises; enfin que, pour être sûre de sa protection royale, la magnifique République lui prêtât une somme de deux cent mille florins. Pierre de Médicis consentit à tout, quoique ses instructions ne l'au-

torisassent à rien de tout cela. Alors Charles VIII lui ordonna de monter à cheval, et de commencer l'exécution de ses promesses par la remise des places fortes. Pierre obéit; et l'armée ultramontaine, conduite par l'héritier de Côme, Père de la patrie, et de Laurent le Magnifique, commença sa marche triomphante à travers la Toscane.

Mais, en arrivant à Lucques, Pierre de Médicis apprit que les lâches concessions qu'il avait faites au roi de France avaient soulevé contre lui une terrible opposition; il demanda en conséquence à Charles VIII la permission de le précéder à Florence, en donnant pour prétexte à son départ l'emprunt des deux cent mille florins. Charles avait en sa possession les villes et les forteresses qu'il avait demandées; il ne vit donc aucun inconvénient à laisser partir un homme qui paraissait si dévoué à la cause française, et l'avertit, en le congédiant, que dans deux ou trois jours il serait lui-même à Florence.

Pierre partit de Lucques vers quatre heures du soir, rentra dans la nuit à Florence, et gagna son palais de Via-Larga sans avoir été reconnu de personne.

Le lendemain matin, 9 novembre, après avoir pendant la nuit pris conseil de ses parents et de ses amis, qu'il trouva tout découragés, Pierre voulut tenter un dernier effort, et alla droit au palais de la seigneurie. Mais le palais était fermé; et, en arrivant sur la place, il trouva le gonfalonier Jacob Nerli qui l'attendait pour lui signifier de ne pas aller plus loin, et qui, à l'appui de cette signification, lui montra Lucas Corsini, l'un des prieurs, debout à la porte et l'épée à la main : c'était une réaction complète contre le pouvoir des Médicis.

Pierre se retira sans dire une parole, sans prier, sans menacer, comme un enfant auquel on ordonne et qui obéit; il se retira dans son palais, et écrivit à Paul Orsini, dont il avait épousé la sœur, de venir à son aide avec ses hommes d'armes. La lettre

ayant été interceptée, la seigneurie y vit une tentative de rébellion, et, heureusement pour Pierre, en fit publiquement la lecture en appelant les citoyens aux armes. Prévenu de cette manière, Orsini accourut au secours de son beau-frère, qu'il plaça avec Julien au milieu de ses hommes d'armes, et parvint à gagner la porte San-Gallo, tandis que le cardinal Jean, qui fut depuis Léon X, plus belliqueux que ses frères, voulant tenter un dernier effort, essayait de réunir ses partisans au cri de *Palle! Palle!* mot de guerre de sa maison. Mais ce mot, si magique du temps de Côme l'ancien et de Laurent le Magnifique, avait perdu toute sa puissance.

En arrivant à la rue Calzajoli, le belliqueux cardinal vit qu'elle était barrée par le peuple, et les menaces et les murmures de la multitude lui apprirent qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Il se retira donc; mais, selon son habitude de poursuivre les fuyards, le peuple s'élança sur ses traces. Grâce

à son cheval, Jean gagnait du terrain, lorsqu'il aperçut au bout de la rue une autre troupe armée qui devait infailliblement l'arrêter : il sauta à bas de son cheval, et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte. La maison par bonheur communiquait avec un couvent de franciscains; un des moines prêta sa robe au fugitif, et le cardinal, grâce à cet humble incognito, put gagner la campagne, et, guidé par les indications des paysans, rejoignit ses deux frères dans les Apennins.

Le même jour, les Médicis furent proclamés traîtres à la patrie : un décret les déclara rebelles, confisqua leurs biens, et promit cinq mille ducats à qui les amènerait vivants, et deux mille à celui qui apporterait leur tête. Toutes les familles proscrites lors du retour de Côme l'ancien en 1434, et après la conspiration des Pazzi en 1478, rentrèrent à Florence; et Giovanni et Lorenzo de Médicis, fils de Pierre-François, et neveux des bannis, pour n'avoir

plus rien de commun avec eux, répudièrent leur nom de Médicis pour prendre celui de Popolani, et changeant leur blason, qui était d'or à six globes posés trois, deux et un, dont cinq de gueules, et celui du milieu et du chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or, adoptèrent celui des Guelfes, qui était de gueules à la croix d'argent.

Puis, ces premières mesures prises, on envoya des ambassadeurs à Charles VIII. Ces ambassadeurs étaient : Piero Capponi, Giovanni Cavalcanti, Pandolfo Ruccellai, Tanai des Nerli et le père Jérôme Savonarola, celui-là même qui avait refusé l'absolution à Laurent de Médicis, parce qu'il ne voulait pas rendre la liberté à sa patrie.

Ces ambassadeurs trouvèrent Charles VIII occupé à rendre leur indépendance aux Pisans, qui depuis quatre-vingt-sept ans étaient tombés sous la domination florentine.

Ce fut Savonarola qui porta la parole : il parla

avec ce ton d'enthousiasme prophétique qui lui était habituel, et qui produisait un si grand effet sur ses concitoyens. Mais Charles VIII, qui était tant soit peu barbare, et qui n'avait jamais entendu parler de l'illustre dominicain, écouta les promesses et les menaces de l'ambassadeur comme il eût écouté un sermon, et, lorsque le sermon fut fini, il fit le signe de la croix, et dit qu'il arrangerait toutes choses à Florence. En effet, le 17 novembre au soir, le roi se présenta à la porte de San-Friano, par laquelle on était prévenu qu'il devait faire son entrée : il y trouva la noblesse florentine dans ses habits d'apparat, accompagnée du clergé qui chantait des hymnes, et suivie du peuple qui, toujours avide de changement, croyait retrouver dans la chute des Médicis quelques débris de sa vieille liberté. Charles VIII trouva à la porte un baldaquin d'or sous lequel il s'arrêta un instant pour répondre quelques paroles évasives aux compliments de bienvenue qui

lui furent faits ; puis, ayant pris sa lance des mains de son écuyer, il l'appuya sur sa cuisse, et donna l'ordre d'entrer dans la ville, qu'il traversa presque entière en passant sous le palais Strozzi; et, suivi de son armée qui portait les armes hautes, et de son artillerie qui roulait sourdement, il s'en alla loger au palais de Via-Larga.

Les Florentins avaient cru recevoir un hôte; mais Charles VIII, en portant sa lance à la main, avait donné à entendre qu'il entrait en vainqueur : de sorte que, le lendemain, lorsqu'on en vint aux négociations, chacun se trouva loin de compte. La seigneurie voulait ratifier le traité des Médicis; mais Charles VIII répondit à la seigneurie que le traité n'existait plus, par le fait même de la chute de celui qui l'avait signé; qu'il n'avait, au reste, encore rien décidé à l'égard de ce qu'il ordonnerait de Florence, et qu'ils eussent à revenir le lendemain pour savoir si son bon plaisir était de rétablir les

Médicis ou de déléguer son autorité à la seigneurie.

La réponse était terrible; mais les Florentins étaient trop près encore de leur ancienne vertu pour l'avoir oubliée. Déjà, à tout hasard, chaque maison puissante avait depuis deux jours rassemblé autour d'elle tous ses serviteurs, avec l'intention de ne point commencer les hostilités, mais aussi avec la détermination de se défendre si les Français attaquaient. En effet, lors de son entrée, Charles VIII avait été étonné à la vue de cette population étrange qui se pressait dans les rues, et qui garnissait toutes les ouvertures des maisons, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux terrasses des toits. La seigneurie donna de nouveaux ordres, et la population s'augmenta d'un tiers encore pendant cette nuit d'attente, qui devait décider du sort de Florence.

Le lendemain, à l'heure convenue, les députés furent de nouveau introduits près du roi : ils le trouvèrent assis, la tête couverte, et ayant au pied

de son trône le secrétaire royal, qui tenait à la main les clauses du traité. Lorsque chacun eut pris sa place, il déploya le papier, et commença à lire, article par article, les conditions imposées par le roi de France; mais, à peine au tiers de la lecture, les députés florentins l'interrompirent, et la discussion commença. Comme cette discussion fatiguait Charles VIII :

— Messire, dit-il, puisqu'il en est ainsi, je vais faire sonner mes trompettes.

A ces mots, Pierre Capponi, qui était secrétaire de la République, ne pouvant à son tour se contenir plus longtemps, s'élança vers le secrétaire, lui arracha des mains la capitulation honteuse qu'on proposait, et, la déchirant en morceaux :

— Eh bien, sire, répondit-il, faites sonner vos trompettes; nous ferons sonner nos cloches.

Puis, jetant les morceaux du traité à la figure du lecteur stupéfait, il sortit suivi des autres am-

bassadeurs pour donner l'ordre sanglant qui allait faire de Florence tout entière un champ de bataille.

Cette réponse hardie sauva Florence par sa hardiesse même : soit crainte, soit générosité, Charles VIII rappela Capponi ; on débattit de nouvelles conditions, qui, acceptées et signées par les deux parties, furent publiées le 26 novembre, pendant la messe, dans la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs.

Voici quelles étaient ces conditions :

La seigneurie s'engageait à payer au roi de France, à titre de contribution de guerre, la somme de cent vingt mille florins, en trois termes ;

La seigneurie s'engageait à lever le séquestre mis sur les biens des Médicis, et à révoquer le décret qui mettait leur tête à prix ;

La seigneurie s'engageait à pardonner aux Pisans, moyennant quoi ceux-ci rentreraient sous l'obéissance des Florentins ;

Enfin, la seigneurie reconnaîtrait les droits du duc de Milan sur Sarzane et Pietra-Santa, et ces droits, une fois reconnus, seraient appréciés et jugés par arbitres.

De son côté, le roi de France s'engageait à restituer les forteresses qui lui avaient été remises par Pierre de Médicis, dès qu'il aurait conquis le royaume de Naples, ou qu'il aurait terminé la guerre par une paix, ou par une trêve de deux ans; soit enfin lorsqu'il aurait quitté l'Italie.

Deux jours après, Charles VIII quitta Florence et s'avança vers Rome par la route de Sienne, après avoir très-probablement fait exécuter son portrait par Léonard de Vinci [1].

Mais les onze jours pendant lesquels il était resté au palais de Via-Larga avaient suffi pour mettre au pillage toute cette magnifique collection de tableaux,

[1] Ce portrait est au Musée de Paris.

de statues, de pierres gravées et de médailles, rassemblée à grands frais par Côme et par Laurent : chaque seigneur de la suite du roi en avait emporté ce qui lui avait plu, non pas fixé dans son choix par la valeur des objets, mais entraîné par son caprice ; si bien que, grâce à la barbarie et à l'ignorance même des courtisans, beaucoup de choses précieuses furent cependant sauvées, la valeur desquelles n'était pas dans la matière, mais dans le travail.

Quant à Pierre de Médicis, il usa le reste de sa vie, qui au reste fut courte, à essayer de rentrer dans Florence, soit par surprise, soit par force. Puis un jour on apprit qu'il était mort misérablement comme il avait vécu : pendant qu'il se rendait à Gaëte sur un bâtiment chargé d'artillerie, le bâtiment s'enfonça dans le Garigliano, et Pierre de Médicis fut noyé. Il laissait de sa femme, Alphonsina de Roberto Orsini, un fils nommé Laurent.

Ce fut ce même Laurent, duc d'Urbin, dont toute la célébrité consiste à avoir été le père de Catherine de Médicis, qui fit la Saint-Barthélemy, et d'Alexandre, qui étouffa les derniers restes de la liberté florentine. Ajoutez à cela qu'il dort dans un tombeau sculpté par Michel-Ange : aussi sa statue est-elle plus connue qu'il ne l'est lui-même ; et beaucoup, qui ignorent ce que c'est que le pauvre et lâche duc d'Urbin, savent ce que c'est que le terrible Pensiero.

L'exil des Médicis dura dix-huit ans : en 1512, ils rentrèrent à Florence, ramenés par les Espagnols ; et ils y furent admis, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.

Avant même que les Médicis fussent rentrés, la capitulation qui leur rouvrait les portes de la patrie était violée. Vingt-cinq ou trente conjurés, partisans des Médicis, éblouis par la gloire littéraire du Ma-

gnifique, et qui, pendant les vingt ans de révolution que l'Italie avait subis depuis sa mort, avaient, dans les jardins de Bernardo Ruccellai, fait une espèce d'académie à l'instar de celle d'Athènes, virent dans les successeurs de Laurent les continuateurs de sa gloire, et résolurent de leur remettre aux mains une autorité plus grande encore que celle qu'ils avaient perdue. En conséquence, ils mirent à leur tête Bartolomeo Valori, les Ruccellai, Paolo Vettori, Francesco des Albizzi, Tornabuoni et Vespucci, et le 31 août au matin, le lendemain de la prise de Prato par le vice-roi Raymond de Cardone, ils entrèrent dans le palais de la seigneurie, armés sous leurs manteaux d'épées et de cuirasses, pénétrèrent jusqu'à l'appartement du gonfalonier Soderini, l'enlevèrent de force, et le conduisirent dans la maison de Paul Vettori, située sur le quai de l'Arno. Puis, lorsqu'ils se furent ainsi assurés de lui, ils assemblèrent la seigneurie, les colléges, les

capitaines du parti guelfe, les décemvirs de la liberté, les huit de la bâlie, les conservateurs des lois, et sommèrent cette assemblée générale des représentants de Florence de déposer Soderini ; mais contre leur attente, sur soixante et dix membres, neuf seulement votèrent pour la déposition. Alors François Vettori élevant la voix :

— Ceux, dit-il, qui ont voté pour le maintien de l'ancien gonfalonier ont voté pour sa mort ; car, si on ne peut le déposer, on le tuera.

A un second tour de scrutin, Soderini fut déposé à l'unanimité.

Deux jours après, Julien de Médicis, frère de Pierre qui s'était noyé dans le Garigliano, rentra dans Florence sans même attendre qu'une sentence des nouveaux magistrats vînt abolir le décret de bannissement porté par les anciens, et alla se loger dans le palais des Albizzi. Sous son influence, une nouvelle loi fut présentée : elle réduisait à une

année les fonctions du gonfalonier, et une bâlie remplaçait le grand conseil, qui, sans être supprimé, était réduit à des fonctions inférieures. Jean-Baptiste Ridolfi, proche parent des Médicis, fut élu gonfalonier à la majorité de onze cent trois voix, sur une totalité de quinze cent sept suffrages ; et le cardinal Jean, qui était resté à Prato pour attendre le résultat de toutes ces menées, fit à son tour son entrée dans Florence le 14 septembre, non pas comme légat de Toscane, non pas entouré de prêtres et de moines, mais escorté de fantassins bolonais et d'hommes d'armes romagnols. Puis, avec cette garde, il alla descendre au palais de Via-Larga, recevant comme un souverain pendant deux jours les hommages de ses sujets, et ne pensant à aller offrir les siens à la seigneurie que le troisième.

On comprend que les hommages à rendre n'étaient qu'un prétexte : pour faire plus d'honneur à la seigneurie, qui n'avait pas encore eu le temps de

réorganiser sa garde, le cardinal Jean se rendit au palais avec la sienne. Sur un mot de lui, les soldats s'emparèrent de toutes les issues, tandis que Julien, se présentant au grand conseil, le sommait d'appeler le peuple et de convoquer une bâlie.

Le peuple fut convoqué et fit tout ce qu'on voulut, tant il était déjà prêt pour la servitude. Il abolit toutes les lois portées depuis 1494, c'est-à-dire depuis l'exil de Pierre ; il nomma une bâlie dans laquelle était réunis tous les pouvoirs du gouvernement, depuis celui de gonfalonier jusqu'à ceux des adjoints, avec le droit de prolonger elle-même son autorité d'année en année ; enfin Jean-Baptiste Ridolfi, qui, du temps de Savonarola, s'était montré un peu trop zélé pour la liberté, et un peu trop enclin à des opinions populaires, fut sommé d'abdiquer ses fonctions de gonfalonier, ce qu'il fit le 1er novembre suivant.

Ce fut ainsi que le gouvernement florentin passa

du régime constitutionnel et de la liberté républicaine à une étroite oligarchie : ce furent les chaînes d'argent dont nous avons parlé.

Grâce à cette révolution, les autres Médicis suivirent bientôt Julien et le cardinal Jean, tous deux fils de Laurent le Magnifique. C'était Laurent II, fils de Pierre, qui s'était noyé dans le Garigliano, seul descendant légitime qui restât, avec ses oncles, de la grande race de Côme Père de la patrie; c'était Alexandre, son fils bâtard, qui fut depuis duc de Florence; c'était le bâtard de Julien II, Hippolyte, qui fut depuis cardinal; c'était enfin Jules, chevalier de Rhodes et prieur de Capoue, bâtard de ce Julien assassiné par les Pazzi, et qui fut depuis Clément VII.

Sept ou huit mois après, la puissance des Médicis s'affermit encore par l'exaltation de Léon X au trône pontifical.

A la nouvelle de cette exaltation, Julien, croyant,

voir s'ouvrir devant lui une carrière plus belle et surtout plus sûre à la cour de son frère, remit entre les mains de Laurent, son neveu, le gouvernement de Florence, et partit pour Rome, où Léon X le fit gonfalonier, capitaine général de l'Église, et vicaire de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance. Ce n'était pas tout : Julien étendait déjà une main vers le duché de Milan et l'autre vers le royaume de Naples, lorsque la fièvre le saisit, au moment où, à la tête de son armée, il marchait contre Bayard et La Palisse. Il remit aussitôt le capitanat aux mains de son oncle Laurent et se fit transporter dans l'abbaye de Fiesole, où il mourut après une longue et douloureuse agonie, le 17 mai 1516, quatre ans après son rappel, à l'âge de vingt-sept ans.

A peu près un an avant sa mort, il avait épousé la sœur de Philibert et de Charles, ducs de Savoie, et tante maternelle du roi François Ier; mais, comme il avait été presque toujours séparé d'elle, il n'en

eut point d'enfants : sa seule descendance fut donc Hippolyte, son fils naturel. Quant au duché de Nemours, qui lors de son mariage lui avait été donné par François I^er^, il retourna après sa mort à la couronne de France.

Sous le rapport des arts, c'était le digne fils de Laurent : son amour pour les belles-lettres surtout s'était encore accru par le séjour qu'il avait fait à la cour d'Urbin. Bembo en fait un des interlocuteurs de son discours sur la langue toscane.

Le 18 août, Laurent de Médicis, successeur de son oncle au capitanat, obtint en outre le duché d'Urbin. Ce fut en défendant ce dernier titre qu'il reçut au siége de Mondolfo un coup d'arquebuse à la tête. Florence, qui le crut mort, en tressaillit de joie; et il ne lui fallut pas moins que sa présence, au bout de quarante jours de convalescence passés à Ancône, pour qu'elle se décidât à croire à sa guérison. Encore, au dire de l'historien Giovio Cambi,

beaucoup persistèrent-ils à croire que Laurent était réellement mort, et que le corps qui reparaissait devant eux n'était qu'un spectre ranimé par le démon.

Au reste, ceux qui désiraient sa mort avec tant d'ardeur n'avaient pas longtemps à attendre. Le duc d'Urbin avait épousé Madeleine de la Tour d'Auvergne; et déjà atteint de la maladie que les Français reprochaient aux Napolitains, et que les Napolitains baptisaient du nom de française, il la communiqua à sa femme, qui, affaiblie par elle, mourut le 23 avril 1519, en donnant le jour à Catherine de Médicis, la future épouse de Henri II, laquelle, en échange de sa race éteinte ou prête à s'éteindre, devait donner trois rois à la France et une reine à l'Espagne.

Cinq jours après la naissance de sa fille et la mort de sa femme, c'est-à-dire le 28 avril, Laurent mourut à son tour; et Léon X, seul descendant légitime

qui restât de Côme Père de la patrie, vit la branche aînée des Médicis réduite à trois bâtards : Jules, qui était déjà cardinal, et Hippolyte et Alexandre, qui étaient encore enfants, le premier n'ayant que huit ans et le second neuf.

Si bien qu'on disait tout haut à Florence qu'il fallait raser la maison qu'habitaient le cardinal Jules et ses deux neveux, et en faire une place qui s'appellerait la place des Trois-Mulets.

Mais la même année, pour répondre à cette plaisanterie, le 11 juin 1519, naissait un enfant qui reçut au baptême le nom de Côme, et qui devait, vingt ans après, y ajouter celui de Grand.

Cette année était celle des grands événements : seize jours après la naissance de cet enfant qui devait avoir une si grande influence sur la Toscane, Charles-Quint fut nommé empereur, après que ses compétiteurs, l'électeur de Saxe et François Ier, eurent été écartés.

6*

100857

Florence, qui ne pouvait pas lire dans l'avenir ce que lui réservaient de malheurs cet empereur qu'on venait d'élire, et de servitude cet enfant qui venait de naître, se crut à tout jamais délivrée des Médicis en voyant Léon X sur le trône, et la race de Côme, le Père de la patrie, à demi éteinte; mais déjà le pape avait disposé de la Toscane en faveur du cardinal Jules, son cousin; et Laurent n'était pas encore mort, que déjà Jules était venu de Rome pour réclamer son héritage.

Cependant les Florentins gagnèrent quelque chose à la mort de Laurent : en effet, le cardinal Jules annonça publiquement aux magistrats que son intention n'était pas de leur rendre la liberté perdue, mais de respecter ce qui leur en restait : et, contre l'habitude de ceux qui arrivent au pouvoir, il tint plus qu'il n'avait promis. En cessant de s'arroger la nomination des emplois lucratifs, Jules laissa la pauvre ville reprendre peu à peu dans son gouver-

nement une certaine apparence républicaine, ce qui lui valut une grande popularité. Il est vrai qu'il prit sa revanche dès qu'il s'appela Clément VII, et qu'il reperdit alors au delà de ce qu'il avait gagné.

Mais la mort était dans la famille : le 24 novembre 1521, au bruit du canon du château Saint-Ange, qui lui annonçait la prise de Milan, Léon X se sentit assez gravement indisposé pour se faire transporter de son jardin de Miliana, où il était, au palais du Vatican à Rome : il se souvint alors que la veille son échanson, Bernard Malaspina, lui avait présenté, à souper, un vin d'un goût si étrange, qu'il s'était retourné après l'avoir bu, et lui avait demandé où il avait pris un vin si amer. Les médecins, prévenus de cette circonstance, appliquèrent les contre-poisons ; mais sans doute il était trop tard : l'état de Léon X alla toujours empirant ; et le 1er décembre, après avoir reçu la veille la nouvelle de la prise de Plaisance, et le jour même celle de

la prise de Parme (qu'il désirait tant, que souvent on lui avait entendu dire qu'il la payerait volontiers de sa vie), il mourut vers les onze heures de la nuit.

Le lendemain, au point du jour, l'échanson Bernard Malaspina prit en laisse une couple de chiens, comme s'il voulait aller à la chasse : et il essayait de sortir de Rome, lorsque les gardes, auxquels il parut étrange que, peu d'heures après la mort du pape, un de ses serviteurs les plus intimes pensât à prendre un pareil amusement, l'arrêtèrent et le firent mettre en prison ; mais le cardinal Jules de Médicis, aussitôt son arrivée à Rome, lui rendit la liberté, de peur, disent naïvement Nardi dans son *Histoire florentine*, et Paris de Grassis dans ses *Annales ecclésiastiques*, que le nom de quelque grand prince ne se trouvât mêlé au crime de ce misérable échanson, et qu'on ne rendît ainsi quelque homme puissant l'ennemi implacable de sa famille.

Léon X avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours, et laissait la descendance de Côme l'ancien réduit à trois bâtards.

Il est vrai que, dix-huit mois après la mort de Léon X, l'un de ces trois bâtards monta sur le trône pontifical, non pas sous le nom de Jules III, comme on s'y attendait, mais sous celui de Clément VII, qu'il s'était imposé, assura-t-on, afin de rassurer ses ennemis, en leur annonçant d'avance que son intention était de pratiquer la plus sainte des vertus royales.

A peine l'oncle fut-il sur le trône, tous ses soins et toutes ses affections se tournèrent vers ses deux neveux, Alexandre et Hippolyte; et cela d'autant plus naturellement, disait-on, que le premier, qui était reconnu ostensiblement pour être le fils de Laurent, duc d'Urbin, passait secrètement pour être le résultat d'un des amours de jeunesse du cardinal Jules, au temps où il n'était encore que chevalier

de Rhodes. Toute son influence fut donc d'abord employée à maintenir les restes illégitimes de la branche aînée dans la haute position que les Médicis avaient toujours occupée à Florence.

Malheureusement, celui qu'il leur avait choisi pour tuteur, et qu'en outre il avait donné pour chef provisoire à la République, Silvio Passerini, cardinal de Cortone, ne possédait aucune des qualités qui eussent pu faire oublier aux Florentins les griefs qu'ils avaient contre la maison de Médicis : c'était à la fois un avare et un imprudent, qui aliéna à ses pupilles le peu de cœurs qui étaient restés attachés à leur famille.

De son côté, Clément VII adopta une politique toute contraire à celle de Léon X : au lieu de déclarer comme lui qu'il ne se croirait tranquille et affermi sur le trône que lorsque les Français ne posséderaient plus un pouce de terre en Italie, il avait fait alliance avec eux. Cette alliance amena le sac

de Rome; et le sac de Rome, en renfermant le saint-père dans le château de Saint-Ange, et en brisant momentanément son influence temporelle, permit aux Florentins de se révolter et de chasser une troisième fois les Médicis. Cette dernière révolution eut lieu le 17 mai 1527.

Clément VII, comme on le sait, se tira d'affaire en vendant sept chapeaux de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa rançon, et en mettant cinq autres cardinaux en gage pour répondre du reste; alors, comme moyennant ces garanties, on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour s'échapper de Rome sous l'habit d'un valet, et gagna Orviète. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir, en voyant Charles V vainqueur et le pape fugitif.

Mais ce que l'intérêt divisa, l'intérêt peut le rapprocher. Charle V, élu empereur en 1519, n'était pas encore couronné par le pape, et cependant cette

solennité, au moment du schisme de Luther, de Zwingle et de Henri VIII, était devenue de la plus haute importance aux intérêts du roi catholique: il fut donc convenu que Clément VII couronnerait l'empereur; que l'empereur s'emparerait de Florence et lui donnerait pour duc le bâtard Alexandre, auquel il marierait sa fille bâtarde Marguerite d'Autriche. Quant à l'autre bâtard, Hippolyte, Clément VII avait, deux ans auparavant, pourvu à son avenir en le faisant cardinal.

Les deux promesses furent religieusement tenues: Charles-Quint fut couronné à Bologne; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les ravages que ses troupes avaient faits à la cité sainte: Charles-Quint, disons-nous, fut couronné à Bologne le 24 février 1525, jour doublement anniversaire, et de sa naissance et de sa victoire à Pavie sur le roi très-chrétien; et après un siége terrible, où Florence, défendue par Michel-

Ange, fut livrée par Malatesta, le 31 juillet 1531; le duc Alexandre fit son entrée dans la future capitale de son grand-duché.

Côme avait apporté les chaînes d'or; Laurent, les chaînes d'argent; Alexandre apporta les chaînes de fer.

Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très-peu des vertus de sa race: fils d'une Moresque, il en avait hérité les passions ardentes; constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin, lequel, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable de cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X, et qui donna d'une seule fois quatre mille ducats de rente à François-Marie Molza, noble modénais versé dans l'étude de la grande et bonne littérature, et dans celle des trois belles langues qui

étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan.

Aussi y eut-il, pendant les six ans de son règne, force conspirations contre lui. Philippe Strozzi déposa une somme considérable entre les mains d'un frère dominicain de Naples, qui avait, disait-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtînt de celui-ci la liberté de sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter des amours d'Alexandre avec sa sœur, laquelle, séparée de son mari, habitait le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais : et comme on savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit une jaque de mailles si merveilleusement faite, qu'il était à l'épreuve de l'épée et du poignard, Cibo avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel le duc avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il devait y faire mettre le feu ; mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent découvertes, à l'exception d'une seule.

Mais aussi, dans celle-là, il n'y avait qu'un conjuré qui à lui seul devait tout accomplir. Ce conjuré était Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère de Côme, le Père de la patrie, et qui dans sa marche ascendante s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

Laurent était né, à Florence le 25 mars 1514, de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, et de Naria Soderini, femme d'une sagesse exemplaire et d'une prudence reconnue.

Laurent perdit son père de bonne heure; et, comme il avait neuf ans à peine, sa première éducation se fit alors sous l'inspection de sa mère ; mais comme, à cause de la grande facilité que l'enfant avait à apprendre, cette éducation fut faite très-rapidement, il sortit de cette tutelle féminine pour entrer sous celle de Philippe Strozzi. Là, son caractère étrange

se développa : c'était un mélange de raillerie, d'inquiétude, de désir, de doute, d'impiété, d'humilité et de hauteur, qui faisait que, tant qu'il n'eut pas de motif de dissimuler, ses meilleurs amis ne le virent jamais deux fois de suite sous la même face. Caressant tout le monde, n'estimant personne, aimant tout ce qui était beau sans distinction de sexe, c'était une de ces créatures hermaphrodites comme la nature capricieuse en produit dans les époques de dissolution. De temps en temps, de ce composé d'éléments hétérogènes jaillissait un vœu ardent de gloire et d'immortalité, d'autant plus inattendu qu'il partait d'un corps si frêle et si féminin, qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu ni rire, ni pleurer, mais toujours railler et maudire. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était naturellement brun et mélancolique, prenait une expression si infernale, que, quelque rapide qu'elle fût (puisqu'elle ne passait

jamais sur sa face que comme un éclair), les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans, il avait été étrangement aimé du pape Clément, qui l'avait fait venir à Rome, et qu'il avait eu plusieurs fois l'intention d'assassiner; puis, à son retour à Florence, il s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu, non pas un de ses amis, mais peut-être son seul ami.

Il est vrai qu'avec Lorenzino pour familier, Alexandre pouvait se passer des autres. Lorenzino lui était bon à tout : c'était son bouffon, c'était son complaisant, c'était son valet, c'était son espion, c'était son amant, c'était sa maîtresse; il n'y avait que lorsque le duc Alexandre avait envie de s'exercer aux armes, qu'alors son compagnon éternel lui faisait faute, et se couchait sur quelque lit moelleux ou sur quelque coussin bien doux, en disant que toutes ces cuirasses étaient trop dures pour sa poitrine, et toutes ces dagues et ces épées trop lourdes pour sa

main. Alors lui, tandis qu'Alexandre s'exerçait avec les plus habiles spadassins de l'époque, lui, Lorenzino, jouait avec un petit couteau de femme, aigu et affilé, en essayant la pointe en perçant des florins d'or, en disant que c'était là son épée à lui, et qu'il n'en voulait jamais porter d'autre. Si bien qu'en le voyant si mou, si humble et si lâche, on ne l'appelait plus Lorenzino, mais Lorenzaccio.

Aussi, de son côté, le duc Alexandre avait-il une merveilleuse confiance en lui, et la preuve la plus certaine qu'il lui en donnât, c'est qu'il était l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses. Quel que fût le désir du duc Alexandre, soit que ce désir montât au plus haut, soit qu'il descendît au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout, Lorenzo menait tout à bien : aussi Lorenzo

était-il le plus puissant et le plus détesté à Florence après le duc.

De son côté, Lorenzo avait un homme qui lui était aussi dévoué que lui-même paraissait l'être au duc Alexandre : cet homme était tout bonnement un certain Michel del Tovallaccino, un sbire, un assassin, qu'il avait fait gracier pour un meurtre, et que ses camarades de prison avaient baptisé du nom de Scoronconcolo, nom qui lui était resté à cause de sa bizarrerie même. Dès lors cet homme était entré à son service et faisait partie de sa maison, lui témoignant une reconnaissance extrême; si bien qu'une fois Lorenzo s'étant plaint devant lui de l'ennui que lui donnait un certain intrigant, Scoronconcolo avait répondu : « Maître, dites-moi seulement quel est le nom de cet homme, et je vous promets que demain il ne vous gênera plus. » Et comme Lorenzo s'en plaignait encore un autre jour: « Mais dites-moi donc qui il est, demanda le sbire; fût-ce quelque

favori du duc, je le tuerai. » Enfin comme une troisième fois Lorenzo revenait encore à se plaindre du même homme : « Son nom ? son nom ? s'était écrié Scoronconcolo ; car je le poignarderai, fût-ce le Christ. » Mais pour cette fois Lorenzo ne lui dit rien encore. Le temps n'était pas venu.

Un matin, le duc fit dire à Lorenzo de le venir voir plus tôt que de coutume. Lorenzo accourut, et trouva le duc encore couché. La veille, il avait vu une très-jolie femme, celle de Léonard Ginori, et il la voulait avoir : c'était pour cela qu'il faisait appeler Lorenzo ; et il avait d'autant plus compté sur lui que celle dont il avait envie était sa tante.

Lorenzo écouta la proposition avec la même tranquillité que s'il se fût agi d'une étrangère, et répondit à Alexandre, comme il avait coutume de lui répondre, qu'avec de l'argent toutes choses étaient faciles. Alexandre répliqua qu'il savait bien où était son trésor, et qu'il n'avait qu'à prendre ce dont il

avait besoin. Puis Alexandre passa dans une autre chambre, et Lorenzo sortit; mais, en sortant, il mit sous son manteau, sans être vu du duc, cette merveilleuse jaque de mailles qui faisait la sûreté d'Alexandre, et la jeta dans le puits de Seggio Capovano.

Le lendemain, le duc demanda à Lorenzo où il en était de sa mission; mais Lorenzo lui répondit qu'ayant affaire cette fois à une femme honnête, la chose pourrait bien traîner en quelque longueur; puis il ajouta en riant qu'il n'avait qu'à prendre patience avec ses religieuses. En effet, le duc Alexandre avait un couvent dont il avait séduit d'abord l'abbesse, et ensuite les religieuses et dont il s'était fait un sérail. Alexandre se plaignit aussi ce jour-là d'avoir perdu sa cuirasse; non pas, dit-il, qu'il crût en avoir besoin, mais parce qu'elle s'était si bien assouplie à ses mouvements, qu'il en était arrivé (tant il en avait l'habitude) à ne la plus sentir. Lorenzo

lui donna le conseil d'en commander une autre ; mais le duc lui répondit que l'ouvrier qui l'avait faite n'était plus à Florence, et qu'aucun autre n'était assez habile pour le remplacer.

Quelques semaines se passèrent ainsi, le duc demandant toujours à Lorenzo où il en était près de la signora Ginori, et Lorenzo le payant toujours de belles paroles ; si bien qu'il était arrivé à l'amener, par le retard même, à un désir immodéré de posséder celle qui résistait ainsi.

Enfin un matin, c'était le 6 janvier 1536 (vieux style), Lorenzo fit dire au sbire de venir déjeuner avec lui, ainsi que dans ses jours de bonne humeur il avait déjà fait plusieurs fois ; puis, lorsqu'ils furent attablés, et qu'ils eurent amicalement vidé deux ou trois bouteilles :

— Or çà, dit Lorenzo, revenons à cet ennemi dont je t'ai parlé ; car, maintenant que je le connais, je suis certain que tu ne me manqueras pas

plus dans le danger que je ne te manquerais moi-même. Tu m'as offert de le frapper; eh bien, le moment est venu, et je le conduirai ce soir en un endroit où nous pourrons faire la chose à coup sûr : es-tu toujours dans la même disposition?

Le sbire renouvela ses promesses, en les accompagnant de ces serments impies dont se servent en pareille occasion ces sortes de gens.

Le soir, en soupant avec le duc et plusieurs autres personnes, Lorenzo, ayant comme d'habitude pris sa place près d'Alexandre, se pencha à son oreille, et lui dit qu'il avait enfin, à force de belles promesses, disposé sa tante à le recevoir, mais à la condition expresse qu'il viendrait seul, et dans la chambre de Lorenzo; voulant bien avoir cette faiblesse pour lui, mais voulant néanmoins garder toutes les apparences de la vertu. Lorenzo ajouta qu'il était important que personne ne le vît entrer ni sortir, cette condescendance de la part de sa tante étant à la

condition du plus grand secret. Alexandre était si joyeux, qu'il promit tout. Alors Lorenzo se leva pour aller, disait-il, tout préparer, puis sur la porte il se retourna une dernière fois, et Alexandre lui fit signe de la main qu'il pouvait compter sur lui.

Aussitôt après le souper, le duc se leva et passa dans sa chambre; là, il mit bas l'habit qu'il portait et s'enveloppa d'une longue robe de satin fourrée de zibeline. Alors, demandant ses gants à son valet de chambre :

— Mettrai-je, dit-il, mes gants de guerre ou mes gants d'amour?

Car il avait en effet sur la même table des gants de mailles et des gants parfumés; et comme, avant de lui présenter les uns ou les autres, le valet attendait sa réponse :

— Donnez-moi, lui dit-il, mes gants d'amour.

Et le valet lui présenta ses gants parfumés.

Alors il sortit du palais Médicis avec quatre per-

sonnes seulement : le capitaine Giustiniano de Cesena; un de ses confidents, qui portait comme lui le nom d'Alexandre, et deux autres de ses gardes, dont l'un se nommait Giomo et l'autre le Hongrois; et lorsqu'il fut sur la place Saint-Marc, où il était allé pour détourner tout soupçon du véritable but de sa sortie, il congédia Giustiniano, Alexandre et Giomo, disant qu'il voulait être seul; et ne gardant avec lui que le Hongrois, il prit le chemin de la maison de Lorenzo, et arrivé au palais Sostegni, qui était presque en face de celui de Lorenzo, il ordonna à ce dernier de demeurer là et de l'y attendre jusqu'au jour; et quelque chose qu'il vît ou entendît, quelles que fussent les personnes qui entrassent ou sortissent, de ne parler ni bouger, sous peine de sa colère. Au jour, si le duc n'était point sorti, le Hongrois pouvait retourner au palais; mais le Hongrois, qui était familier avec ces sortes d'aventures, se garda bien d'attendre le jour : dès qu'il vit le duc

entré dans la maison de Lorenzo, qu'il savait être son ami, il s'en revint au palais, se jeta, selon son habitude, sur un matelas qu'on lui étendait chaque soir dans la chambre du duc et s'y endormit.

Pendant ce temps, le duc était monté dans la chambre de Lorenzo, où brûlait un bon feu, et où l'attendait le maître de la maison : alors il détacha son épée et alla s'asseoir sur le lit. Aussitôt Lorenzo prit l'épée, et roulant autour d'elle le ceinturon, qu'il passa deux fois dans la garde, afin que le duc ne la pût pas tirer du fourreau, il la posa au chevet du lit, et, disant au duc de prendre patience, et qu'il allait lui amener celle qu'il attendait, il sortit, tira la porte après lui, et, comme la porte était de celles qui se ferment avec un ressort, le duc sans s'en douter se trouva prisonnier.

Lorenzo avait donné rendez-vous à Scoronconcolo à l'angle de la rue, et Scoronconcolo, fidèle à la consigne, était à son poste. Alors Lorenzo tout

joyeux alla à lui, et, lui frappant sur l'épaule :

— Frère, lui dit-il, l'heure est venue : je tiens enfermé dans ma chambre cet ennemi dont je t'ai parlé; es-tu toujours dans l'intention de m'en défaire?

— Marchons, fut la seule réponse du sbire.

Et tous deux rentrèrent dans la maison.

Arrivé à moitié de l'escalier, Lorenzo s'arrêta.

— Ne fais pas attention, dit-il en se retournant vers Scoronconcolo, si cet homme est l'ami du duc, et ne m'abandonne pas, quel qu'il soit.

— Soyez tranquille, dit le sbire.

Sur le palier, Lorenzo s'arrêta de nouveau.

— Quel qu'il soit, entends-tu bien? ajouta-t-il en s'adressant une dernière fois à son acolyte.

— Quel qu'il soit, répondit avec impatience Scoronconcolo, fût-ce le duc lui-même.

— Bien, bien, murmura Lorenzo en tirant son épée et en la mettant nue sous son manteau.

Et il ouvrit doucement la porte, et entra suivi du sbire. Alexandre était couché sur le lit, le visage tourné contre le mur, et probablement à moitié assoupi, car il ne se retourna pas au bruit; si bien que Lorenzo s'avança tout proche de lui, et tout en lui disant : « Seigneur, dormez-vous? » lui donna un si terrible coup d'épée, que la pointe, qui lui entra d'un côté au-dessus de l'épaule, lui sortit de l'autre au-dessous du sein, lui traversant le diaphragme, et par conséquent lui faisant une blessure mortelle.

Mais, quoique frappé mortellement, le duc Alexandre, qui était puissamment fort, s'élança d'un seul bond au milieu de la chambre, et allait gagner la porte restée ouverte, lorsque Scoronconcolo, d'un coup du taillant de son épée, lui ouvrit la tempe et lui abattit presque entièrement la joue gauche. Le duc s'arrêta chancelant, et Lorenzo, profitant de ce moment, le saisit à bras-le-corps, le repoussa sur

le lit, et le renversa en arrière en pesant sur lui de tout le poids de son corps. Alors Alexandre, qui, comme une bête fauve prise au piége, n'avait encore rien dit, poussa un cri en appelant à l'aide. Aussitôt Lorenzo lui mit si violemment la main gauche sur la bouche, que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Or, par un mouvement instinctif, Alexandre serra les dents avec tant de force, que les os qu'il broyait craquèrent, et que ce fut Lorenzo à son tour qui, vaincu par la douleur, se renversa en arrière en jetant un cri terrible. Quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire, et le pliant sous lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer avec ses deux mains. Alors il y eut un instant terrible : car le sbire voulait en vain venir au secours de son maître, les deux lutteurs se tenant tellement enlacés, qu'il ne pouvait frapper l'un sans risquer de frapper l'autre. Il donna

bien quelques coups de pointe à travers les jambes de Lorenzo ; mais il n'avait rien fait autre chose que percer la robe et la fourrure du duc, sans autrement atteindre son corps, quand tout à coup il se souvint qu'il avait sur lui un couteau Il jeta sa grande épée, qui lui devenait inutile, et, saisissant à son tour le duc dans ses bras, il se mêla à ce groupe informe, qui luttait dans la demi-obscurité des feux de la cheminée, cherchant un endroit où frapper ; enfin il trouva la gorge d'Alexandre, y enfonça de toute sa longueur la lame de son couteau, et, comme il vit que le duc ne tombait point encore, il la tourna et retourna tellement, qu'à force de *chicoter*, dit l'historien Varchi, il lui coupa l'artère, et lui sépara presque la tête des épaules. Le duc tomba en poussant un dernier râlement. Scoronconcolo et Lorenzo, qui étaient tombés avec lui, se retirèrent et firent chacun un pas en arrière ; puis, s'étant regardés l'un l'autre, effrayés eux-mêmes du sang qui

couvrait leurs habits et de la pâleur qui couvrait leurs visages :

— Je crois qu'il est enfin mort, dit le sbire.

Et, comme Lorenzo secouait la tête en signe de doute, il alla ramasser son épée, et revint en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement : ce n'était plus qu'un cadavre.

Alors tous deux le prirent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, tout souillé de sang, ils le mirent sur le lit, et jetèrent sur lui la couverture ; puis, comme il était tout haletant de la lutte et prêt à se trouver mal de douleur, Lorenzo s'en alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur Via-Larga, afin de respirer et de se remettre, et pour voir aussi en même temps si le bruit qu'ils avaient fait n'avait attiré personne. Ce bruit avait bien été entendu par quelques voisins, et surtout par madame Marie Salviati, veuve de Jean des Bandes-Noires et mère de Côme, laquelle s'était étonnée de ce long et ob-

stiné trépignement; mais comme, dans la prévision de ce qui venait d'arriver, vingt fois Lorenzo, pour y accoutumer les voisins, avait fait un bruit pareil, en l'accompagnant de cris et de malédictions, chacun crut reconnaître dans cette rumeur le train habituel que menait celui que les uns regardaient comme un insensé, et les autres comme un lâche : de sorte que personne, à tout prendre, n'y avait fait attention, et que dans la rue et dans les maisons attenantes tout paraissait tranquille.

Alors Lorenzo et Scoronconcolo un peu remis sortirent de la chambre, qu'ils fermèrent non-seulement au ressort, mais encore à la clef; et Lorenzo, étant descendu chez son intendant, Francesco Zeffi, prit tout l'argent comptant qu'il y avait pour le moment à la maison, ordonna à un de ses domestiques, nommé Freccia, de le suivre, et, sans autre suite que le sbire et lui, il s'en alla, grâce à une licence qu'il avait demandée d'avance dans la journée à

l'évêque de Marzi, prendre des chevaux à la poste; et sans s'arrêter, et tout d'une haleine, il courut jusqu'à Bologne, où seulement il s'arrêta pour panser sa main, dont deux doigts étaient presque détachés, et qui cependant reprirent, mais en laissant une cicatrice éternelle; puis, remontant à cheval, il gagna Venise, où il arriva dans la nuit du lundi. Aussitôt arrivé, il fit appeler Philippe Strozzi, qui, exilé depuis quatre ou cinq ans, était à cette heure à Venise; puis, lui montrant la clef de sa chambre :

— Tenez, lui dit-il, vous voyez cette clef? Eh bien, elle ferme la porte d'une chambre où est le cadavre du duc Alexandre, assassiné par moi.

Philippe Strozzi ne voulait pas croire une pareille nouvelle; mais Lorenzo tira de sa valise ses vêtements tout ensanglantés, et, lui montrant sa main mutilée :

— Tenez, dit-il, voici la preuve.

Alors Philippe Strozzi se jeta à son cou en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils.

Ainsi fut assassiné Alexandre de Médicis, premier duc de Florence et dernier descendant de Côme, le Père de la patrie ; car Clément VII était mort en 1534 et le cardinal Hippolyte en 1535. Et à l'occasion de cet assassinat, on remarqua une chose étrange, qui était la sextuple combinaison du nombre 6 : Alexandre ayant été assassiné en l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois de janvier, à six heures de nuit, de six blessures, après avoir régné six ans.

Cependant la journée du dimanche matin était arrivée ; et vers midi Giomo et le Hongrois, voyant que le duc ne reparaissait pas, commencèrent à prendre une sérieuse inquiétude : et, courant chez le cardinal Cibo, ils lui dirent quel soupçon les amenait devant lui, et lui racontèrent tout ce qu'ils sa-

voient. Aussitôt le cardinal envoya chez l'évêque, pour lui faire demander, sans lui dire encore dans quel but il faisait cette question, si personne n'était sorti de la ville pendant la nuit; et l'évêque ayant répondu que Lorenzo de Médicis, avec deux de ses familiers, était venu demander des chevaux de poste, et avait pris la route de Bologne, le cardinal ne douta plus du meurtre. Mais se trouvant isolé et presque sans soldats, dans une ville où le duc était généralement détesté, il craignit quelque émeute; et, quoique le peuple fût désarmé, il connaissait tellement l'esprit public, qu'il pensa que, si de fermes précautions n'étaient pas prises, ce peuple pourrait bien, rien qu'à coups de pierre, chasser tous ceux qui avaient pris part à la tyrannie d'Alexandre. En conséquence, sans même faire ouvrir la chambre, sans même s'assurer que le duc était bien mort, le cardinal écrivit à Pise, à Lorenzo son frère, de venir le trouver avec le plus d'hommes

d'armes qu'il pourrait réunir ; à Alexandre Vitelli, qu'il quittât Città di Castello, et qu'il accourût à Florence avec sa garnison ; au capitaine qui commandait les bandes du Mugello, qu'il en fît autant avec ses hommes ; et enfin à Jacques de Médicis, gouverneur d'Arezzo, qu'il fît bonne garde. Pendant ce temps, et pour tenir les esprits occupés et loin de la vérité, on fit jeter du sable devant le palais ; et lorsque, selon l'usage, les courtisans vinrent pour se présenter au lever du duc, on leur répondit que celui-ci ayant passé joyeusement toute la nuit à jouer, il dormait encore et avait recommandé qu'on ne le réveillât point, devant la nuit suivante faire une mascarade. La journée passa ainsi sans qu'on se doutât de rien ; puis, le soir venu, on fit enfin ouvrir la chambre de Lorenzino, et, comme on s'y attendait, le duc fut trouvé mort et dans la même position où les assassins l'avaient laissé, personne n'étant entré dans la chambre. Aussitôt, à la faveur de

l'obscurité, on le transporta, roulé dans un tapis, à Saint-Jean, et de là dans la vieille sacristie de Saint-Laurent, où on le laissa. Au reste, pendant la nuit les troupes demandées entrèrent à Florence par différentes portes, de sorte que le lundi au matin le cardinal se trouva en mesure de faire à peu près face à tous les événements.

Il était temps : avec la rapidité ordinaire aux nouvelles terribles, l'annonce de la mort du duc s'était répandue par la ville ; mais, tout en y causant une joie que personne ne se donnait la peine de cacher, elle n'y occasionnait aucun mouvement offensif. Il est vrai que cela tenait à une chose : c'est que déjà pareille nouvelle s'était deux fois répandue, produisant semblable joie, et qu'elle avait été démentie ; si bien que tous craignaient de se laisser prendre à un piége, où d'autres avaient déjà laissé, les uns la liberté et les autres la vie. Mais, lorsque le jour commença à baisser et que les citoyens

virent que la bienheureuse nouvelle ne se démentait pas, ils s'enhardirent à quitter le pas de leurs portes et à sortir sur les places; et là, se réunissant en groupes plus ou moins animés, chacun se mit à discuter sur la forme de gouvernement qu'on devait substituer à celui qui était tombé avec le duc, et sur celui qui était le plus digne d'être nommé gonfalonier, soit à temps, soit à vie; puis venaient les noms de ceux qui devaient être récompensés ou punis, selon qu'ils étaient restés fidèles à la République ou qu'ils avaient trahi la liberté. Et comme tous bavardaient ainsi, les frères dominicains de Saint-Marc vinrent se mêler au peuple, disant que les temps prédits par le bienheureux martyr Savonarola étaient arrivés, et que maintenant on pouvait reconnaître si les prophéties étaient vraies ou fausses; et que Florence allait enfin recouvrer sa vieille et sainte liberté, et tous ces biens, toutes ces félicités et toutes ces grâces qui avaient été prédits

par la bouche du martyr à la ville bien-aimée de Dieu : et il y en avait beaucoup qui avaient réellement foi en ces paroles, et beaucoup qui n'y croyaient pas, mais qui feignaient d'y croire.

Tout cela se disait et se faisait tandis que les Quarante-huit, appelés par les massiers, se réunissaient au palais Médicis, appelé aujourd'hui palais Riccardi, chez le cardinal Cibo, pour aviser à ce qu'on allait faire ; mais ceux-là aussi, qui avaient vu l'agitation du peuple, et qui partageaient ses espérances, ses craintes et ses passions, si ce n'eût été la peur des émigrés qui étaient hors de la ville, et la peur du peuple qui était dedans, ne se seraient peut-être jamais accordés en rien, tant les vœux de chacun étaient différents. Enfin l'un d'eux, Dominique Canigiani, demanda la parole, obtint le silence, et proposa, au lieu du duc Alexandre, d'élire son fils naturel Jules. Mais à cette motion chacun se mit à rire ; car celui que l'on proposait n'avait que

cinq ans, et c'était trop ostensiblement remettre, non pas la tutelle, mais la toute-puissance aux mains du cardinal : aussi chacun se mit-il à rire en secouant la tête, si bien que le cardinal, voyant le mauvais effet qu'avait produit cette ouverture, fut le premier à la retirer. Alors un autre se leva, qui proposa le jeune Côme de Médicis, le même dont nous avons constaté la naissance en l'année 1519, et qui pour lors se trouvait avoir dix-sept ans; et à cette proposition chacun cessa de rire, et regarda son voisin en faisant de la tête un signe approbatif, qui voulait dire que c'était peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire, d'autant plus qu'à la sympathie se réunissait le droit, puisque, après Lorenzo, qui avait pris la fuite, c'était Côme qui était le plus proche parent du duc Alexandre, et par conséquent l'héritier du principat. Mais alors Palla Ruccellai, qui avait vu avec quelle faveur le nom de Côme avait été accueilli, et qui avait à proposer celui de Phi-

lippe Strozzi, dont il était le partisan, n'osa point exposer son patron à la lutte, mais s'opposa de toute sa force à ce qu'on allât plus avant dans la délibération, tant qu'un si grand nombre d'illustres bannis étaient absents. Cette espèce d'amendement fut repoussé à la fois par François Guicciardini et François Vettori; néanmoins Palla Ruccellai tint bon, et fit si bien, que la séance se termina sans qu'on eût rien décidé, sinon qu'on remettait pour trois jours l'autorité entre les mains du cardinal.

Mais ce mezzo-termine, qui ne remédiait à rien, qui n'allait au-devant de rien, et qui laissait toute chose en suspens, ne satisfit personne, et le peuple donna hautement des marques de son mécontentement; car chaque fois que passaient devant les boutiques quelques-uns de ceux qui avaient pris part à cette délibération, les ouvriers frappaient avec leurs instruments sur leurs tables, leurs établis ou leurs enclumes, disant à haute voix :

— Si vous ne savez pas, si vous ne voulez pas ou si vous ne pouvez pas faire la besogne publique, appelez-nous, nous autres, et nous la ferons.

Et d'un bout à l'autre de la ville on était dans cette agitation, depuis si longtemps inconnue à Florence, lorsque tout à coup on entendit de grands cris de joie, et que chacun se précipita vers la porte San-Gallo au-devant d'un beau jeune homme qui s'avançait à cheval, à la tête d'une nombreuse compagnie, avec une majesté si royale, qu'il semblait, dit Varchi, bien plutôt mériter l'empire que le désirer. Le jeune homme, c'était Côme de Médicis, qui, averti par ses amis à son palais de Trebbio, où il était, venait jeter dans la balance, où l'on pesait à cette heure les affaires publiques, le poids de sa présence et de sa popularité.

C'est qu'en effet Côme était merveilleusement aimé, aimé pour lui, aimé pour son aïeul; car son aïeul était Laurent, fils d'Avérard et frère de Côme

Père de la patrie, et son père était le fameux capitaine Jean de Médicis. Voici en deux mots ce qu'était cet illustre condottiere :

C'était le fils d'un autre Jean de Médicis et de Catherine, fille de Galéas, duc de Milan : son père mourut jeune; et sa mère, restée veuve dans ses belles années, changea son nom de baptême, qui était Louis, en celui de Jean, afin de faire, autant qu'il était en elle, revivre dans son fils son époux mort. Bientôt elle eut de telles craintes pour ce fils si cher, et il y avait de si grands intérêts à ce que la branche dont il était le seul rejeton ne s'éteignit pas, que, pour le sauver du danger qui le menaçait, elle le revêtit d'habits de fille et le cacha dans le monastère d'Annalena. Ainsi avait fait Thétis pour son fils Achille : mais ni la déesse ni la femme ne purent tromper le destin ; les deux enfants étaient destinés à devenir des héros et à mourir jeunes.

Lorsque l'enfant eut douze ans, il fut impossible

de le laisser plus longtemps chez ses jeunes compagnes : chaque parole, chaque geste trahissait le mensonge de ses habits ; il rentra donc dans la maison maternelle, et fit bientôt ses premières armes en Lombardie, où il acquit de bonne heure le surnom d'invincible. Peu de temps après, il fut créé capitaine de la République, à propos des mouvements faits entre le duc d'Urbin et Malatesta Baglioni ; enfin il venait de retourner en Lombardie comme capitaine de la ligue pour le roi de France, lorsqu'en s'approchant de Borgoforte, il fut blessé au-dessus du genou par un coup de fauconneau à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie était si grave, qu'il fallut lui couper la cuisse : et, comme c'était la nuit, Jean ne voulut pas qu'aucun autre que lui tînt la torche pour éclairer les chirurgiens ; et il la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois pendant sa durée sa main tremblât assez fort pour faire

vaciller la flamme. Mais, soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Jean de Médicis expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guicciardini, l'infanterie italienne était nulle et ignorée; ce fut lui qui l'organisa et la rendit célèbre : aussi aimait-il tant cette troupe, qui était sa fille, qu'il lui abandonnait toujours sa part de butin, ne se réservant jamais que sa part de gloire; et de leur côté ses soldats l'aimaient si tendrement, qu'ils ne l'appelaient que leur maître et leur père. Si bien qu'à sa mort ils prirent tous le deuil, et déclarèrent qu'ils ne quitteraient jamais cette couleur : serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité, que Jean de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé *Jean des Bandes-Noires;* surnom sous lequel il est plus connu que sous le nom paternel.

Tels étaient les antécédents avec lesquels Côme se présentait à la succession d'Alexandre: aussi avait-il été reçu, comme nous l'avons dit, avec de grandes démonstrations de joie; et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de vieux soldats qui avaient servi sous Jean des Bandes-Noires, l'accompagna-t-il jusqu'au palais de sa mère, joyeux et pleurant tout à la fois, criant : « Vive Côme! » et « Vive Jean! » Vive le père, et vive le fils!

Le lendemain du jour où Côme avait fait son entrée dans la ville, c'est-à-dire le mardi, le cardinal lui fit dire qu'il l'attendait au palais. Mais alors sa mère, dont il était le fils unique, et qui avait perdu son mari si jeune, voyant tant de peuple et entendant tant de cris, commença, quoiqu'elle fût d'un grand et noble cœur, à prier son fils de rester près d'elle; mais Côme l'interrompit aussitôt en lui disant :

— Plus la fortune de ce malheureux pays est

tombée bas, et plus les périls que je cours sont grands, plus franchement je dois me dévouer à lui et m'exposer à eux ; et je le fais d'autant plus volontiers, que je me rappelle en ce moment avoir eu pour père monseigneur Jean, à qui le danger, si grand qu'il fût, n'a jamais fait baisser les yeux, ni faire un pas en arrière, et pour mère la fille de Jacques Salviati et de madame Lucrèce de Médicis, qui m'a toujours dit que, tant que je craindrais et que j'honorerais Dieu, je n'avais pas autre chose à craindre.

A ces mots, il embrassa sa mère et sortit à pied : et à peine eût-il mis le pied dans la rue, qu'il fut entouré par le peuple, soulevé dans les bras et porté en triomphe au palais.

Il y trouva le cardinal, qui, aussitôt qu'il l'eut aperçu, le tira à part et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre, l'accueillit avec force bonnes paroles et lui demanda si, dans le cas où il serait

élu duc, il observerait quatre choses, qui étaient :

1° De rendre également la justice, aux riches comme aux pauvres ;

2° De ne jamais consentir à relever de l'autorité de Charles-Quint ;

3° De venger la mort du duc Alexandre ;

4° De bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants.

Côme répondit que les quatre choses étaient justes, et que par conséquent il s'engageait sur l'honneur à les observer. Alors le cardinal entra dans la salle du conseil en disant ces deux vers de Virgile, dont le premier devint plus tard la devise de Côme :

. . . . . Primo avulso, non deficit alter
Aureus ; et simili frondescit virga metallo.
ÆN., lib. VI.

L'allusion était visible ; aussi une imposante majorité l'accueillit-elle par ses applaudissements, et,

à l'instant même les conditions suivantes furent arrêtées :

1° Que le seigneur Côme, fils du seigneur Jean de Médicis, était élu, non pas comme duc, mais comme chef et gouverneur de la République;

2° Que le seigneur Côme devait, quand il sortirait de la ville, laisser à sa place un lieutenant, et que ce lieutenant serait toujours Florentin et jamais étranger;

3° Qu'il serait payé au seigneur Côme, à titre de traitement, comme chef et gouverneur de la République, la somme de douze mille florins d'or, sans que jamais cette somme pût s'élever plus haut.

En outre, huit citoyens furent élus pour former un conseil avec lequel Côme aurait à débattre les affaires de l'État. Ces huit citoyens furent : messire François Guicciardini, messire Mathieu Nicollini, messire Robert Accianoli, Mathieu Strozzi, Fran-

çois Vettori, Julien Capponi, Jacques Gianfigliazzi et Raphaël de Médicis.

Côme accepta ces conditions avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme.

Puis, le 28 février 1537, arriva un privilége de l'empereur Charles-Quint, qui disait que le principat de la ville de Florence appartenait au seigneur Côme, en sa qualité de fils de Jean de Médicis, et à ses successeurs descendant légitimement de lui, attendu qu'il était l'héritier le plus proche du feu duc Alexandre.

Voilà comment cessa de régner la branche aînée des Médicis, et comment monta sur le trône la branche cadette.

II

BRANCHE CADETTE

Il arriva pour Côme ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir : sur le premier degré du trône, ils reçoivent des conditions ; sur le dernier, ils en imposent.

La position était difficile : il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et les ennemis du dehors ; il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable à tous ces gouvernements flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés les uns aux autres, et par

conséquent destructifs les uns des autres, et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie ou de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide ou de durable; et cependant, avec tout cela, il fallait ménager les libertés de tout ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni artisans, ne sentissent le maître; il fallait gouverner enfin ce cheval encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était bien de tout point l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre; dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa famille fut-elle malheureuse et son peuple fut-il heureux.

Voici pour le côté sombre : Côme avait cinq fils et quatre filles.

Les fils étaient François, qui régna après lui ; Ferdinand, qui régna après François ; don Pierre, Jean et Garcias. Je ne parle pas d'un autre Pierre qui ne vécut qu'un an.

Les quatre filles étaient Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette riche lignée, où elle entra comme dans la famille primitive : par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les Maremmes. Jean, qui n'avait que dix-neuf ans, était déjà cardinal ; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère Éléonore de Tolède. Le reste de la cour était à Pise, où Côme, qui avait institué, un mois auparavant, l'ordre de Saint-Étienne, était venu se faire reconnaître grand maître.

Les deux frères, qui depuis longtemps gardaient

l'un contre l'autre une certaine inimitié (Garcias contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père ; Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère), se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendait avoir tué. Au milieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère ; Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant au secours. Les gens de la suite des deux princes arrivèrent, trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le grand-duc de l'accident qui venait d'arriver. Il accourut à Livourne, pansa lui-même son fils, car le grand-duc avait des connaissances médicales ; mais, malgré ces soins paternels, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise : à voir ce masque de bronze

dont il avait l'habitude de recouvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias l'y avait précédé, et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère, où celle-ci le tenait caché : cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de se trouver en face de son juge ; pour le rassurer, sa mère l'accompagna. Côme était assis et pensif dans un des appartements les plus reculés de son palais.

Le fils et la mère entrèrent : Côme se leva à leur vue ; aussitôt le fils courut à ses pieds, embrassant ses genoux, pleurant et demandant pardon. La mère resta à la porte, étendant les bras vers son mari : Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint, il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter

sur sa poitrine, et en frappa don Garcias en disant :

— Je ne veux pas de Caïn dans ma famille.

La pauvre mère avait vu briller la lame, et elle s'était élancée vers Côme ; mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils, qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant et en criant :

— Ma mère ! ma mère !

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira.

Et à compter de l'instant où il était trépassé, Éléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux, et ne voulut plus les rouvrir ; huit jours après, elle expira elle-même, les uns disent de sa seule douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence ; et l'on dit que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des Maremmes.

Le nom d'Éléonore de Tolède était un nom qui

portait malheur; la fille de don Garcias, parrain de cette autre Éléonore de Tolède dont nous venons de raconter la mort, était venue toute jeune à la cour de sa tante, et là elle avait fleuri, au soleil de Toscane, comme une de ces belles fleurs qui ont donné leur nom à Florence. On disait tout bas à la cour que le grand-duc Côme s'était pris d'un violent amour pour elle, et, comme on connaissait les amours de Côme, on ajoutait qu'il avait séduit par l'or ou effrayé par les menaces les domestiques de la jeune princesse, avait pénétré dans sa chambre, et n'en était sorti que le lendemain matin; puis, que les nuits suivantes il était revenu, et que le commerce adultère avait fini par faire un tel bruit, qu'il avait marié sa jeune et belle maîtresse à son fils Pierre. Ce qu'il y avait de plus sûr dans tout cela, c'est qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans que don Pierre eût même été consulté, l'union avait été décidée et le mariage avait eu lieu.

Mais, soit l'effet des bruits étranges qui avaient couru sur le compte de sa femme, soit que le plaisir que don Pierre éprouvait dans la compagnie des beaux jeunes gens l'emportât sur les sentiments d'amour que pouvait lui inspirer une belle femme, les nouveaux époux étaient tristes et vivaient à peu près séparés. Éléonore était jeune, elle était belle, elle était de ce sang espagnol qui brûle jusqu'au pied des autels dans les veines où il coule, si bien que, délaissée par son mari, elle se prit d'amour pour un jeune homme nommé Alexandre, lequel était fils d'un célèbre capitaine florentin nommé François Gagi ; mais ce premier amour n'eut pas d'autre suite : le jeune homme, prévenu que sa passion était connue du mari de celle qu'il aimait, et pouvait causer à la belle Éléonore de grandes douleurs, se retira dans un couvent de capucins, et étouffa ou du moins cacha son amour sous un cilice, et, tandis qu'il priait pour Éléonore, Éléonore l'oublia.

Celui qui le lui fit oublier, en lui succédant, était un jeune chevalier de Saint-Étienne qui, plus indiscret que le pauvre Alexandre, ne laissa bientôt plus aucun doute à toute la ville qu'il ne fût aimé ; aussi, peut-être plus encore pour cet amour que pour la mort de François Ginori, qu'il venait de tuer en duel entre le palais Strozzi et la porte Rouge, avait-il été exilé à l'île d'Elbe ; mais l'exil n'avait point tué l'amour, et, ne pouvant plus se voir, les deux amants s'écrivaient ; une lettre tomba entre les mains du grand-duc François ; l'amant fut ramené secrètement de l'île d'Elbe dans la prison de Bargello ; la nuit même de son arrivée, on fit entrer dans sa prison un confesseur et un bourreau ; puis, lorsque le confesseur eut fini, le bourreau étrangla le prisonnier. Le lendemain Éléonore apprit de la bouche même de son beau-frère l'exécution de son amant.

Elle pleurait depuis onze jours, tremblant pour elle-même, lorsqu'elle reçut, le 10 juillet, l'ordre de

se rendre au palais de Cafaggiodo, que depuis plusieurs mois son mari habitait : dès lors, elle se douta que tout était fini pour elle ; mais elle ne résolut pas moins d'obéir, car elle ne savait ni où ni de qui obtenir un refuge ; elle demanda jusqu'au lendemain, voilà tout, puis elle alla s'asseoir près du berceau de son fils Côme, et passa la nuit à pleurer et à soupirer, couchée sur son enfant.

Les préparatifs du départ occupèrent une partie de la journée, de sorte qu'Éléonore ne partit que vers les trois heures de l'après-midi ; et encore, comme instinctivement, à chaque minute, elle retenait les chevaux, n'arriva-t-elle qu'à la nuit tombante à Cafaggiodo. A son grand étonnement, la maison était déserte.

Le cocher dételа ses chevaux ; et, tandis que les valets et les femmes qui l'avaient accompagnée enlevaient les paquets de la voiture, Éléonore de Tolède entra seule dans la belle villa, qui, privée de toute lu-

mière, lui semblait à cette heure triste et sombre comme un tombeau. Elle monta l'escalier silencieuse comme une ombre, et toute tremblante elle s'avança, toutes portes ouvertes devant elle, vers sa chambre à coucher; mais, en arrivant sur le seuil, elle vit de derrière la portière sortir un bras et un poignard; elle se sentit frappée, poussa un cri et tomba : elle était morte. Don Pierre, ne s'en rapportant à personne du soin de sa vengeance, l'avait assassinée lui-même.

Alors, la voyant étendue dans son sang et immobile, il sortit du rideau, qui retomba derrière lui, regarda attentivement celle qu'il venait de frapper, et voyant qu'elle était déjà expirée, tant le coup avait été donné d'une main sûre et habile, il se mit à genoux près du cadavre, leva au ciel ses mains sanglantes, demanda pardon à Dieu du crime qu'il venait de commettre, et jura en expiation de ne jamais se remarier : étrange serment, que, si l'on en croit

les bruits scandaleux de l'époque, sa répugnance pour les femmes lui permettait de tenir plus facilement que tout autre.

Puis le bourreau devint ensevelisseur : il mit dans un cercueil tout préparé le corps dont il venait de chasser l'âme, ferma la bière, et l'expédia à Florence, où elle fut enterrée la même nuit et en secret dans l'église de Saint-Laurent.

Au reste, don Pierre ne tint pas même son serment : il épousa, en 1593, Béatrix de Menesser ; il est vrai que c'était dix-sept ans après l'assassinat d'Éléonore, et que Pierre de Médicis, avec son caractère, devait avoir oublié non-seulement le serment fait, mais la cause même qui le lui avait fait faire.

Laissons les hommes, auxquels l'empoisonnement de François et de Bianca Capello nous forcera de revenir plus tard, et passons aux femmes.

Marie était l'aînée : c'était à dix-sept ans, comme le dit Shakspeare de Juliette, une des plus belles

fleurs du printemps de Florence. Le jeune Malatesti, page du grand-duc Côme, en devint amoureux ; la pauvre enfant, de son côté, l'aima de ce premier amour qui ne sait rien refuser : un vieil Espagnol, surprit les deux amants dans un tête-à-tête, et rapporta à Côme ce qu'il avait vu.

Marie mourut empoisonnée à l'âge de dix-sept ans ; Malatesti fut jeté en prison, et, étant parvenu à s'échapper au bout de dix ou douze ans, gagna l'île de Candie, où son père commandait pour les Vénitiens : deux mois après, on le trouva un matin assassiné au coin d'une rue.

Lucrèce était la seconde : elle avait dix-neuf ans lorsqu'elle épousa le duc de Ferrare ; un jour arriva à la cour de Toscane un courrier annonçant que la jeune princesse était morte subitement. On dit, à la cour, qu'elle avait été enlevée par une fièvre putride : on dit, dans le peuple, que son mari l'avait assassinée dans un moment de jalousie.

Isabelle était la troisième : celle-là était la bien-aimée de son père.

Un jour que George Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer Isabelle dans cette salle : c'était vers le midi, l'air était ardent ; ignorant que quelqu'un se trouvait dans la même pièce qu'elle, elle tira les rideaux, se coucha sur un divan, et s'endormit, Côme entra à son tour, et aperçut sa fille ; bientôt Isabelle jeta un cri ; mais, à ce cri, Vasari ne vit plus rien, car, à son tour, il ferma les yeux et fit semblant de dormir.

En ouvrant les rideaux, Côme se rappela que cette salle devait être celle où peignait Vasari : il leva les yeux au plafond et vit l'échafaudage ; une idée lui vint. Il monta doucement à l'échelle ; arrivé à la plate-forme, il trouva Vasari, qui, le nez tourné au mur, dormait dans un coin de son échafaudage ; il marcha vers lui, tira son poignard, et le lui ap-

procha lentement de la poitrine, pour s'assurer s'il dormait réellement ou s'il feignait de dormir. Vasari ne fit pas un mouvement, sa respiration resta calme et égale ; et Côme, convaincu que son peintre favori dormait, remit son poignard au fourreau, et descendit de l'échafaudage.

A l'heure où il avait l'habitude de sortir, Vasari sortit, et revint le lendemain à l'heure à laquelle il avait l'habitude de revenir ; ce sang-froid le sauva ; s'il s'était enfui, il était perdu : partout où il eût fui, le poignard ou le poison des Médicis fût allé le chercher.

Cela se passait vers l'année 1557.

L'année d'ensuite, comme Isabelle avait seize ans, il fallut songer à la marier ; parmi les prétendants à sa main, Côme fit choix de Paul Giordano Orsini, duc de Bracciano ; mais une des conditions du mariage fut, dit-on, qu'Isabelle continuerait de demeurer en Toscane au moins six mois de l'année.

Le mariage, contre toute attente, fut visiblement froid et contraint : on ne savait comment expliquer cette étrange indifférence d'un jeune mari envers une femme jeune et belle ; mais enfin, quelle qu'en fût la cause, cette répugnance existait, et Paul Giordano Orsini se tenait la plus grande partie de l'année à Rome, laissant, quelles que fussent ses plaintes, sa femme rester de son côté à la cour de Toscane. Jeune, belle, passionnée, au milieu d'une des cours les plus galantes du monde, Isabelle ne tarda point à faire oublier, sous des accusations nouvelles, la vieille accusation qui l'avait tachée. Cependant Paul Giordano Orsini se taisait, car Côme vivait toujours et, tant que Côme était vivant, il n'eût point osé se venger de sa fille ; mais Côme mourut en 1574.

Paul Giordano Orsini avait laissé en quelque sorte sa femme sous la garde d'un de ses proches parents nommé Troilo Orsini, et, depuis quelque temps, ce

gardien de son honneur lui écrivait qu'Isabelle menait une conduite régulière et telle qu'il la pouvait désirer; de sorte qu'il avait presque renoncé à ses projets de vengeance, lorsque, dans une querelle particulière et sans témoins, Troilo Orsini tua d'un coup de poignard Lelio Torello, page du grand-duc François, ce qui le força de fuir.

Alors on sût pourquoi Troilo avait tué Lelio; ils étaient tous deux amants d'Isabelle, et Troilo voulait être seul. Paul Giordano Orsini apprit à la fois la double trahison de son parent et de sa femme : il partit aussitôt pour Florence, et y arriva comme Isabelle (qui craignait le sort de sa belle-sœur Éléonore de Tolède, assassinée il y avait cinq jours) se préparait à la quitter Toscane, et à s'enfuir près de Catherine de Médicis, reine de France; mais cette apparition inattendue l'arrêta court au milieu de ses dispositions.

Cependant, à la première vue, Isabelle se rassura;

son mari paraissait revenir à elle plutôt comme un coupable que comme un juge ; il lui dit qu'il avait compris que tous les torts étaient de son côté, et que, désireux de vivre désormais d'une vie plus heureuse et plus régulière, il venait lui proposer d'oublier les torts qu'il avait eus, comme de son côté il oublierait ceux qu'elle avait pu avoir. Le marché, dans la situation où Isabelle se trouvait; était trop avantageux pour qu'elle n'acceptât point; cependant, il n'y eut pour ce jour aucun rapprochement entre les deux époux.

Le lendemain, 16 juillet 1576, Orsini invita sa femme à une grande chasse qu'il devait faire à sa villa di Cerreto ; Isabelle accepta, et y arriva le soir avec ses femmes ; à peine entrée, elle vit venir à elle son mari conduisant en laisse deux magnifiques lévriers qu'il la pria d'accepter, et dont il l'invita à faire usage le lendemain ; puis on se mit à table.

Au souper, Orsini fut plus gai qu'on ne l'avait

jamais vu, accablant sa femme de prévenances et de petits soins, comme un amant aurait pu le faire pour sa maîtresse; si bien que, quelque habituée qu'elle fût à avoir autour d'elle des cœurs dissimulés, Isabelle y fut presque trompée. Cependant, lorsque, après le souper, son mari l'eut invitée à passer dans sa chambre, et, lui donnant l'exemple, l'y eut précédée, elle se sentit instinctivement frissonner et pâlir, et, se retournant vers la Frescobaldi, sa première dame d'honneur:

—Madame Lucrèce, lui demanda-t-elle, irai-je ou n'irai-je pas?

Cependant, à la voix de son mari, qui, revenant sur le seuil, lui demandait en riant si elle ne voulait pas revenir, elle reprit courage et le suivit.

Entrée dans la chambre, elle n'y trouva aucun changement; son mari avait toujours le même visage, et le tête-à-tête parut même augmenter sa tendresse: Isabelle, trompée, s'y abandonna, et

lorsqu'elle fut dans une situation à ne pouvoir plus se défendre, Orsini tira de dessous l'oreiller une corde toute préparée, la passa autour du cou d'Isabelle, et, changeant tout à coup ses embrassements en une étreinte mortelle, il l'étrangla, malgré ses efforts pour se défendre, sans qu'elle eût le temps de jeter un cri.

Ce fut ainsi que mourut Isabelle.

Reste Virginie : celle-là fut mariée à César d'Este, duc de Modène ; voilà tout ce qu'on sait d'elle. Sans doute elle eut un meilleur sort que ses trois sœurs, l'histoire n'oublie que les heureux.

Voilà le côté sombre de la vie de Côme : maintenant voici le côté brillant.

Côme était un des hommes les plus savants de l'époque; entre autres choses, dit Baccio Baldini, il connaissait une grande quantité de plantes, savait les lieux où elles naissaient, où elles vivaient le plus longtemps, où elles avaient le plus de goût, où

elles ouvraient les plus belles fleurs, où elles portaient les plus beaux fruits, et quelle était la vertu de ces fleurs ou de ces fruits pour guérir les maladies ou les blessures des hommes et des animaux ; puis, comme il était excellent chimiste, il en faisait des eaux, des essences, des huiles, des médicaments, des baumes, qu'il donnait à ceux qui lui en demandaient, qu'ils fussent riches ou pauvres, qu'ils fussent sujets toscans ou citoyens étrangers, qu'ils habitassent Florence ou toute autre partie de l'Europe.

Côme aimait et protégeait les lettres : en 1541, il fonda l'Académie florentine, qu'il nommait son académie très-chère et très-heureuse ; on devait y lire et commenter Dante et Pétrarque; ses séances se tenaient d'abord au palais de Via-Larga; puis, pour qu'elle fût plus libre et plus à l'aise, il lui donna la grande salle du conseil au Palais-Vieux, qui, depuis la chute de la République, était devenue inutile.

L'université de Pise, déjà protégée par Laurent de Médicis, avait brillé alors d'un certain éclat; mais, abandonnée par les successeurs du Magnifique, elle était fermée ; Côme la fit rouvrir, lui accorda de grands priviléges pour assurer son existence, et y adjoignit un collége dans lequel il voulut que quarante jeunes gens pauvres, mais ayant des dispositions, fussent élevés à ses propres frais.

Il fit mettre en ordre, et livrer aux savants tous les manuscrits et tous les livres de la bibliothèque Laurenziana que le pape Clément VII avait commencé de réunir.

Il assura, par un fonds destiné à son entretien, l'existence de l'université de Florence et de celle de Sienne.

Il ouvrit une imprimerie, fit venir d'Allemagne Laurent Torrentino, et fit exécuter les plus belles éditions qui portent le nom de ce célèbre typographe.

Il accueillit Paul Jove, qui était errant, et Scipion Ammanato (l'ancien), qui était proscrit : et le premier étant mort à sa cour, il lui fit élever un tombeau avec sa statue.

Il voulait que chacun écrivît librement, selon son goût, son opinion et sa capacité, et il encouragea à faire ainsi Benoît Varchi, Philippe de Nerli, Vincent Borghini, et tant d'autres, que des seuls volumes qui lui furent dédiés par la reconnaissance des historiens, des poëtes, ou des savants contemporains, on pourrait fonder une bibliothèque.

Enfin, il obtint que le Décaméron de Boccace, défendu par le concile de Trente, fût revisé par Pie V, qui mourut en le revisant, et par Grégoire XIII, qui lui succéda : la belle édition de 1573 est le résultat de la censure pontificale. Il poursuivit la même restitution pour les œuvres de Machiavel ; mais il mourut avant de l'avoir obtenue.

Côme était artiste ; ce ne fut pas sa faute s'il ar-

riva au moment où les grands hommes s'en allaient : de toute cette brillante pléiade qui avait éclairé les règnes de Jules II et de Léon X, il ne restait plus que Michel-Ange.

Côme fit tout ce qu'il put pour l'avoir : il lui envoya un cardinal en ambassade, lui offrit une somme d'argent qu'il fixerait lui-même, le titre de sénateur et une charge à son choix ; mais Paul III le tenait, et ne le voulut point céder : alors, à défaut du géant florentin, il rassembla tout ce qu'il put trouver de mieux ; l'Ammanato, son ingénieur, lui bâtit, sur les dessins de Michel-Ange, le beau pont de la Trinité, et lui tailla le Neptune en marbre de la place du Grand-Duc.

Il fit faire à Baccio Bandinelli l'*Hercule*, le *Cacus*, la statue du pape Léon X, la statue du pape Clément VII, la statue du duc Alexandre, la statue de Jean de Médicis son père, sa propre statue à lui-même, la loge du Marché-Neuf et le chœur du Dôme.

Il rappela de France Benvenuto Cellini, pour lui fondre son *Persée* en bronze, pour lui tailler des coupes d'agate, et pour lui graver des médailles d'or; et comme on avait retrouvé dans les environs d'Arezzo, dit Benvenuto dans ses Mémoires, une foule de petites figures de bronze auxquelles il manquait, à celle-ci la tête, à celle-là les mains, et aux autres les pieds, Côme les nettoyait lui-même, et en faisait tomber la rouille avec précaution, pour qu'elles ne fussent pas endommagées ; si bien qu'un jour Benvenuto Cellini, entrant pour lui faire visite, le trouva avec des marteaux et des ciseaux : après avoir donné le marteau à Cellini, il lui ordonna de frapper, tandis qu'il conduisait le ciseau lui-même ; et ainsi ils n'avaient plus l'air, l'un d'un souverain, l'autre d'un artiste, mais tout simplement de deux ouvriers orfèvres qui travaillaient au même établi.

A force de recherches chimiques, il retrouva avec François Ferrucci, de Fiesole, l'art de tailler le por-

phyre, perdu depuis les Romains ; il en profita à l'instant pour faire tailler la belle vasque du palais Pitti, et la statue de la Justice, qu'il dressa sur la place de la Sainte-Trinité, au haut de la colonne de granit qui lui avait été donnée par le pape Pie IV, et à l'endroit même où il apprit la victoire que ses capitaines venaient de remporter sur Pierre Strozzi.

Il accueillit et employa Jean de Boulogne, qui fit pour lui le *Mercure* et l'*Enlèvement des Sabines*, puis devint l'architecte de son fils François.

Il fit élever Bernard Buontalenti, qu'il donna ensuite pour maître de dessin au jeune grand-duc.

Il donna à l'architecte Tribolo la direction des bâtisses et des jardins de Castello.

Il acheta le palais Pitti, auquel il laissa son nom, et dans lequel il fit faire une belle cour.

Il fit venir George Vasari, architecte, peintre et historien, et commanda à l'historien une histoire de l'art, donna au peintre le Palais-Vieux à peindre, et

fit bâtir par l'architecte le corridor qui joint le palais Pitti au Palais-Vieux, et la fameuse galerie des Offices, qui ainsi que l'indique son nom, fut d'abord destinée à réunir en une seule résidence les différents tribunaux des magistrats, qui étaient épars dans toute la ville; cette bâtisse plut tant à Pignatelli, lorsqu'il n'était encore que nonce à Florence, que, devenu pape sous le nom d'Innocent XII, il fit faire sur le même modèle la Curia Innocenziana de Rome.

Enfin, il plaça dans le palais de Via-Larga, dans le Palais-Vieux et dans le palais Pitti, tous les tableaux qu'il put réunir, toutes les statues, toutes les médailles, antiques et modernes, qui avaient été sculptées, frappées ou retrouvées dans les fouilles par Côme l'ancien, par Laurent le Magnifique et par le duc Alexandre, et qui deux fois avaient été dispersées et pillées ; la première lors du passage de Charles VIII, et la seconde lors de l'assassinat du même duc par Lorenzino : si bien que la louange

contemporaine l'emporta sur le blâme de la postérité, et que la partie sombre de la vie du monarque se perdit dans la partie éclatante du protecteur des arts, des sciences et des lettres.

Il est à remarquer que les contemporains de Côme Ier furent Henri VIII, Philippe II, Charles IX, Christian II, Paul III !...

Côme mourut le 21 avril 1574, laissant le trône à son fils François Ier, qu'il avait associé au pouvoir depuis plusieurs années : au reste, il lui avait fait la route facile ; et Louis XIV ne trouva pas le chemin mieux déblayé par Richelieu, que le nouveau grand-duc par l'homme de génie qui venait de mourir à cinquante-quatre ans, après un règne de trente-huit.

En effet, les dix premières années du règne de Côme s'étaient passées à calmer ce vieil orage florentin qui soulevait des flots de peuple chaque fois que soufflait le vent de la liberté : l'année même de son

avénement, il avait rendu une loi qui ordonnait, sous peine de vingt-cinq florins d'amende, à tout citoyen, d'éclairer la nuit le devant de sa maison, et qui défendait, à quiconque n'en avait pas permission expresse, de sortir passé minuit dans les rues de Florence, sous peine d'être dépouillé de tous ses vêtements et d'avoir le poignet coupé.

Une autre loi succéda à celle-ci, laquelle portait défense, en cas d'émeute, à tout citoyen de sortir de sa maison, sous peine d'une amende de cinq cents florins; en outre, si le contrevenant était tué, sa famille n'avait rien à dire, et toute poursuite judiciaire lui était interdite.

Puis vint une autre loi contre les homicides, loi qui mettait le coupable hors de toutes les autres lois, qui accordait une récompense à qui tuerait celui qui avait tué, et le double à qui le livrerait vivant; en outre, le meurtrier (eût-il échappé à la mort publique ou à la mort secrète) était condamné, sans

amnistie, sans miséricorde, à ne jamais plus rentrer dans sa patrie, à moins qu'il n'eût tué un rebelle ou un banni : ce qui lui rouvrait les portes de Florence.

Ce n'était pas tout que de punir la rébellion ou l'homicide, il fallait les prévenir. Côme divisa la ville (qu'il avait désarmée par une loi précédente) en cinquante quartiers, attacha à chaque quartier deux dénonciateurs en titre, renouvelés tous les ans, et tirés au sort parmi les plus habiles espions : ils n'avaient point d'appointements fixes, mais recevaient des récompenses proportionnées à la grandeur des services qu'ils rendaient; puis, en outre, ils étaient exempts de toute contrainte par corps.

Enfin, après la politique, la religion ; après l'obéissance au grand-duc, le respect à Dieu : une loi fut rendue qui condamnait tout blasphémateur à avoir la langue percée avec un clou.

François Ier trouva donc Florence calme; la forte-

resse de San-Miniato la tenait en bride : il trouva les côtes de la Toscane purgées de corsaires turcs et barbaresques : les chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne, institué par son père, les avaient chassés ; il trouva les deux places de Livourne et de Porto-Ferraio à l'abri de toute attaque extérieure et intérieure : Côme les avait fortifiées ; enfin, il trouva les bannis lassés de leur exil, car Laurent (leur Brutus) avait été assassiné à Venise par Bebo et Riccio de Volterra, et Philippe Strozzi (leur Caton) s'était poignardé dans sa prison en évoquant avec son sang un vengeur qui ne vint pas.

Quant au commerce florentin, de pauvre et ruiné qu'il était, Côme l'avait fait brillant et riche ; en montant sur le trône, il ne trouva dans Florence, si merveilleusement approvisionnée de marchés, de fabriques et de manufactures au temps de Charles VIII, ni fabrique de verres, ni manufacture de cire ; et, lors de son mariage avec Éléonore de To-

lède, il fut forcé de commander à Naples toutes les argenteries nécessaires à l'établissement qu'il voulait avoir ; car la patrie de Benvenuto Cellini manquait d'ouvriers pour fondre, et d'artistes pour ciseler ! Bien plus, l'art de tisser la laine (cette antique source des richesses florentines) était tombé si bas, que, vers la même époque, où toutes les autres choses manquaient, il n'y avait plus que soixante-trois maisons qui fissent ce commerce ; tandis qu'en 1551, c'est-à-dire dix ans après, on en comptait jusqu'à cent trente-six.

Enfin, malgré ces lois si sévères, promulguées vers le commencement de son règne, Côme, en mourant, laissa le peuple plus affectionné qu'il n'avait jamais été peut-être, à la maison des Médicis ; car, pendant la longue disette de 1550 à 1551, il avait nourri de ses propres deniers, et avec les approvisionnements qu'il avait fait faire, jusqu'à neuf mille pauvres par jour, générosité qui ne l'empê-

cha point de laisser à son fils six millions et demi de Toscane, c'est-à-dire plus de trente millions de francs, tant en lingots d'or et d'argent qu'en piastres et en florins.

La machine gouvernementale était donc remontée pour de longues années, et François, en arrivant au trône, n'eut à s'occuper que de plaisirs et d'amour : aussi, à part la Camilla Martelli, maîtresse de son père, qu'il fit emprisonner ; sa belle-sœur, Éléonore de Tolède, qu'il excita son frère à assassiner; sa sœur Isabelle, dont il toléra l'étranglement, et Girolami, qu'il fit assassiner en France avec un couteau empoisonné, son règne fut assez tranquille. Un événement inattendu fit de son histoire un long roman.

Un jour que François passait à cheval sur la place Saint-Marc, une fleur tomba à ses pieds; il leva les yeux et vit, sous une jalousie soulevée, la tête blonde et fraîche d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans : la tête se retira aussitôt, mais pas si

vite cependant que le prince ne fût frappé de sa beauté.

François n'avait lui-même alors que vingt-deux ans : c'est l'âge des amours sympathiques et des passions romanesques ; il ne voulait pas voir dans cette fleur tombée à ses pieds un simple accident du hasard ; il était beau, et, comme il est facile de l'imaginer, passablement gâté par les femmes de la cour : il crut à une avance, et se promit bien d'en profiter si celle qui la lui avait faite en valait la peine.

Le lendemain, à la même heure, le prince repassa au même endroit : cette fois la jalousie était fermée, mais il lui sembla voir briller au travers les beaux yeux noirs de la jeune fille.

Les jours suivants, il passa encore ; mais la jalousie resta constamment fermée. Alors François fit venir un de ses valets et lui ordonna de prendre des informations sur les gens qui habitaient la maison de la place Saint-Marc, et de lui venir dire,

aussitôt qu'il le saurait, quelles étaient ces gens. Le valet remplit la commission dont il était chargé, et s'en revint dire au prince que la maison qu'il lui avait désignée était habitée par deux vieux époux nommés Bonaventuri, lesquels, depuis quelque temps, avaient recueilli chez eux un jeune homme et une jeune fille ; mais nul ne savait si ce jeune homme et cette jeune fille étaient frère et sœur, ou mari et femme, ni comment ils s'appelaient. Le prince vit qu'il n'en tirerait pas davantage de son valet, et résolut de s'adresser à un plus habile que lui.

François n'eut pas longtemps à chercher l'homme qu'il lui fallait; cet homme était près de lui; c'était un grand seigneur, moitié Espagnol, moitié Napolitain, né dans la Terre de Labour d'une famille aragonaise, et qui se nommait don Fabio Arazola, marquis de Mont-Dragone. Le prince le fit venir, lui dit que depuis une semaine il était fou d'amour, que celle qu'il aimait habitait une petite maison de

la place Saint-Marc qu'il lui désigna, et il ajouta que, de quelque façon que ce fût, il voulait avoir une entrevue avec cette femme. Mont-Dragone lui demanda quinze jours, le prince voulait débattre ; mais le marquis répondit qu'il ne se chargeait de rien si on ne lui accordait pas ce temps, qu'il regardait comme nécessaire : François était habitué à céder à Mont-Dragone, qui était son ancien gouverneur; il accorda donc les quinze jours, et promit (jusqu'à ce qu'ils fussent écoulés) de ne faire de son côté aucune tentative pour voir la belle inconnue.

Mont-Dragone revint tout pensif au beau palais qu'il avait fait bâtir par l'Ammanato, raconta à sa femme tout ce qui venait de se passer entre lui et le jeune prince, lui fit sentir le profit et la faveur qu'ils pourraient tirer d'une pareille intrigue, et l'invita à s'introduire dans la maison et à se lier avec la vieille Bonaventuri.

Dès le lendemain, la marquise alla se placer,

dans son coche et avec un coureur à cheval, à un angle de la place Saint-Marc, presque au point du jour. Vers les huit heures, la bonne femme sortit, un panier au bras, pour aller au marché ; la Mont-Dragone la suivit. Au coin de la rue du Cocomero et de celle des Pucci, le coureur de la marquise passa au galop si près de la bonne femme, qu'elle jeta les hauts cris ; la marquise, qui suivait, descendit aussitôt de sa voiture, prétendit qu'elle était blessée, se désola d'être cause de cet accident, et, quelque chose que la pauvre Bonaventuri pût lui dire, la força de monter près d'elle, la reconduisit, et ne la quitta que dans sa chambre en lui faisant toutes les offres de service possibles. Les vieux époux ne pouvaient pas revenir de ce qu'une si grande dame fût en même temps une si bonne dame.

Le lendemain, la Mont-Dragone revint : c'était tout simple, elle venait demander des nouvelles de celle qu'elle avait failli blesser la veille : car elle

savait que la peur de l'accident est quelquefois pire que l'accident lui-même. Cette fois elle s'assit, resta quelques instants, et laissa échapper qu'elle était dame de la cour, et que son mari était précepteur du jeune prince François. Les deux vieux époux se regardèrent en échangeant un signe qui ne put être caché à la vue de la Mont-Dragone ; en quittant la maison, celle-ci renouvela aux Bonaventuri ses offres de service, en les prévenant qu'elle reviendrait encore pour savoir des nouvelles de sa vieille amie.

Elle revint en effet le jour suivant. Le marquis, de son côté, avait appris que les Bonaventuri avaient un fils à Venise, et que ce fils, accusé d'avoir enlevé une jeune fille noble, avait été mis au ban de la République : dès lors, il n'y avait plus de doute, la jeune fille qui avait laissé tomber la fleur aux pieds du prince François, la belle inconnue que l'on cachait avec tant de soin, était la noble Vénitienne.

Dans la conversation, la marquise demanda sans

affectation à la bonne femme s'il y avait longtemps qu'elle n'avait reçu des nouvelles de son fils Pierre. La bonne femme pâlit et s'écria :

— Vous savez donc tout?

La Mont-Dragone répondit qu'elle ne savait rien, mais que, s'il y avait quelque chose, il fallait le lui dire, attendu qu'elle était en position (de quelque genre qu'ils fussent) de rendre à la pauvre famille, près du prince François, tous les bons offices qu'elle en pourrait désirer. Alors, la Bonaventuri raconta à la marquise une histoire si étrange, qu'elle eût paru à celle-ci un roman sans l'air de parfaite bonne foi qu'avait celle qui la racontait; cette histoire, la voici:

Il y avait dix-huit mois, à peu près, que Pierre Bonaventuri, cherchant fortune, et craignant de ne pas la trouver à Florence, était parti pour Venise. Là, grâce à un oncle qu'il avait, nommé Baptiste Bonaventuri, il était entré comme caissier dans la banque des Salviati, l'une des meilleures et des

plus riches maisons de la sérénissime République.

Cette banque était en face du palais de Barthélemi Cappello, gentilhomme vénitien des plus nobles et des plus estimés; ce gentilhomme avait une fille d'une beauté merveilleuse, qui s'appelait Blanche. Or, le hasard fit que la mansarde de Pierre Bonaventuri plongeât dans la chambre de Blanche Cappello, et que la jeune fille, curieuse et imprudente comme on l'est à quinze ans, ne tînt pas la fenêtre exactement fermée.

Comment la fière et belle héritière des nobles Cappello se prit-elle d'amour pour le pauvre Bonaventuri, c'est là un de ces mystères du cœur que le cœur sent et que la raison n'explique pas. Mais, soit qu'elle le prît pour un Salviati, soit qu'elle connût son humble condition, le fait est que Blanche l'aima et de cet amour ardent comme celui de Juliette, qui lui faisait dire en voyant Roméo : « Je serai à lui, ou à la tombe. » Elle fut à lui.

Il n'y avait aucun moyen pour Bonaventuri de pénétrer dans le palais des Cappello, qui était gardé à la fois comme une forteresse et comme un harem. Ce fut Blanche qui vint le trouver. Toutes les nuits, elle quittait sa chambre, descendait pieds nus les escaliers, ouvrait la porte qui se fermait en dedans, traversait la rue comme une ombre, venait trouver son amant dans sa mansarde; puis, une heure avant le jour, elle rentrait par la porte qu'elle avait laissée entre-bâillée.

Cela dura ainsi plusieurs mois; mais, un matin que les jeunes gens n'avaient point calculé aussi exactement l'heure du départ, un garçon boulanger vint demander au palais Cappello à quel moment de la journée il devait cuire le pain, et, en s'en allant, il tira la porte. Blanche arriva un instant après pour rentrer à son tour, et trouva la porte fermée. Appeler, c'était se perdre. Blanche prit son parti avec cette rapidité de résolution qui était le côté dominant de

son caractère. Elle remonta chez son amant, en lui disant qu'elle était perdue, et lui aussi, s'ils ne s'enfuyaient à l'instant même. Bonaventuri, qui connaissait l'orgueil des Cappello, comprit au premier mot tout le danger de la situation : le jour n'était point encore venu ; il s'habilla à la hâte, prit le peu d'argent qu'il avait, redescendit avec Blanche, qui n'était vêtue que d'une simple robe de serge noire pardessus sa chemise (robe qu'elle s'était fait faire afin de n'être point aperçue dans les escaliers ni dans la rue), sortit par une porte de derrière qui donnait sur le canal, appela un gondolier, se fit conduire chez le podestat (qu'il connaissait pour l'avoir vu souvent chez son patron), le fit réveiller, et lui dit qu'il avait besoin d'une permission de sortie du port, attendu qu'il était forcé de se rendre immédiatement à Ferrare, pour une affaire qui pouvait porter un grave préjudice à la maison Salviati, si elle éprouvait le moindre retard. Le podestat, sans aucun

soupçon, et reconnaissant le solliciteur pour un des premiers commis de cette maison, lui donna la permission qu'il demandait. Bonaventuri revint tout joyeux auprès de Blanche, qu'il trouva toute tremblante dans la cabine de sa gondole. Les deux jeunes amants passaient devant Saint-George-Majeur comme l'horloge de la place sonnait cinq heures du matin; c'était au mois de décembre; ils avaient donc encore une heure de nuit, et il ne leur en fallait pas davantage pour être sur la route de Ferrare. Quatre autres heures devaient s'écouler à peu près avant qu'on s'aperçût de la fuite de Blanche. Quand on commencerait à la chercher, ils seraient donc déjà loin; en effet, ils dépassèrent bientôt Piovega et atteignirent Chiozza; là, Pierre congédia son gondolier, prit une barque plus commode, poursuivit son chemin, sortit sans difficulté du port, et, en employant presque tout ce qu'il avait d'argent à se procurer des chevaux, il arriva le soir même à Fer-

rare. Les deux amants étaient sauvés; car, en supposant qu'ils eussent été poursuivis, les émissaires du conseil des Dix n'auraient point osé les venir chercher dans cette ville, avec laquelle la République était en ce moment en discussion à cause de certaines terres de la Polésine, dont chacune d'elles se disputait la possession. Blanche se reposa donc la nuit à Ferrare; puis, au point du jour, les deux amants repartirent, et arrivèrent quatre jours après sans accident à Florence. Ils se présentèrent aussitôt chez les vieux parents de Bonaventuri, qui n'avaient point besoin de ce surcroît de dépense, et qui cependant les reçurent comme un père et une mère reçoivent leurs enfants. On renvoya la seule servante qu'il y eût à la maison, la vieille femme se chargea du ménage, et, du reste de leur argent, Blanche se fit acheter de la soie et du fil d'or et d'argent pour faire des broderies. Quant aux deux hommes, ils trouvèrent des écritures à faire; de

sorte que Pierre put travailler sans sortir de la maison : quelques jours après, un prêtre, ami de la famille, vint les y marier.

Au reste, Blanche ne s'était pas trompée dans ses prévisions : toute la police de Venise était à leurs trousses. Barthelemi Cappello, qui (non-seulement par lui-même, mais aussi par sa seconde femme, la belle-mère de Blanche, laquelle était de la maison Grimani et sœur du patriarche d'Aquilée) tenait un des premiers rangs dans la République, avait demandé justice à grands cris de l'enlèvement de sa fille ; le patriarche d'Aquilée avait fait rage, déclarant que le corps de la noblesse tout entier était insulté en sa personne et en celle de son beau-frère; si bien, qu'ils firent arrêter le pauvre Baptiste Bonaventuri, comme s'il eût dû répondre des actions de son neveu, et mettre celui-ci au ban de la République, avec condamnation à une amende de deux mille ducats, moitié payable dans la caisse des Dix,

moitié payable à la maison Cappello; en outre, des sbires furent envoyés partout où les amants pouvaient se trouver, avec promesse d'une récompense de cinq cents ducats à ceux qui livreraient Bonaventuri mort, et de mille ducats à ceux qui l'amèneraient vivant.

Voilà où en étaient les choses lorsque par accident Blanche avait laissé tomber son bouquet aux pieds du cheval du prince, et que la Mont-Dragone, envoyée par son mari, avait trouvé moyen de s'introduire dans la maison. Comme on le voit, la protection du jeune grand-duc était on ne peut plus instante; aussi la Mont-Dragone vit-elle du premier coup tout le parti qu'elle pouvait tirer de la position. Elle parut profondément touchée des malheurs de la belle Blanche, et demanda si elle ne pourrait pas voir la charmante, enfant à laquelle elle s'intéressait de tout son cœur : on ne pouvait rien refuser à la femme du favori du prince. Blanche

fut appelée. Au premier coup d'œil, la Mont-Dragone jugea celle qu'elle avait sous les yeux, et décida qu'elle serait la maîtresse du prince.

En conséquence, elle fit force amitiés à Blanche, l'invitant fort à la venir voir à son tour; mais Blanche lui répondit que la chose était impossible, attendu qu'elle n'osait sortir de peur d'être reconnue, et que d'ailleurs, noble et Vénitienne, et par conséquent fière comme il convenait que fût une Cappello, elle ne voulait pas, sous les pauvres habits qui la couvraient, entrer dans un palais qui lui rappellerait celui de son père. La Mont-Dragone se paya en souriant de ces réponses, et le lendemain elle envoya son carrosse avec une de ses plus belles robes à la jeune femme; le carrosse était pour qu'elle ne fût pas vue, la robe pour qu'elle n'eût point à rougir; elle y ajoutait une lettre dans laquelle elle disait avoir parlé à son mari d'un sauf-conduit pour Pierre, que son mari était merveil-

leusement disposé à obtenir ce sauf-conduit du prince, mais qu'il désirait voir celle à qui sa femme s'intéressait, et entendre de sa propre bouche le récit de ses aventures; la vieille mère était invitée à accompagner sa belle-fille.

Blanche avait grande envie d'aller chez la Mont-Dragone; la société bourgeoise des bonnes gens avec lesquels elle vivait commençait à lui paraître bien lourde, comparée à la société qu'elle voyait chez son père. Puis peut-être dans cette âme ardente y avait-il ce besoin de l'inconnu qui, chez les hommes, est la source des grandes actions, et chez les femmes, celle des grandes fautes : le sauf-conduit lui servait de prétexte pour mentir à sa propre conscience : elle s'habilla des riches habits que lui avait envoyés la Mont-Dragone, se regarda dans un miroir, se trouva mille fois plus belle qu'avec ses pauvres vêtements; de ce jour elle fut perdue, la fille d'Ève avait mordu dans la pomme.

Les deux femmes montèrent dans le carrosse et se rendirent via dei Carnesecchi, près de Sainte-Marie-Nouvelle, où était situé le palais Mont-Dragone ; elles trouvèrent la marquise qui les attendait dans un petit salon, et qui leur dit qu'elle allait faire prévenir son mari que quelqu'un le demandait : le mari fit répondre qu'il ne pouvait venir en ce moment, parce qu'il était attendu chez le prince et par le prince ; la marquise ordonna au domestique de retourner dire à son mari que les personnes qui le demandaient étaient la signora Blanche Cappello et sa belle-mère ; un instant après, Mont-Dragone entra.

Le marquis parut frappé de la beauté de Blanche, et en effet Blanche, à l'âge de dix-huit ans, était admirablement belle ; le marquis connaissait sa cour, et savait qu'à tout hasard l'admiration ne gâterait rien.

Blanche se leva, et voulut raconter au marquis ce que sa belle-mère avait déjà raconté à la marquise ;

mais, à ses premières paroles, Mont-Dragone répondit qu'il n'était besoin que de la voir pour croire à sa vertu ; qu'une si jolie bouche ne pouvait mentir et que de si beaux yeux ne pouvaient tromper. En conséquence, il promit à Blanche de parler le jour même au prince, et s'engagea presque positivement à rapporter le sauf-conduit le lendemain ; puis, s'excusant auprès de ces dames sur ce que le jeune grand-duc l'attendait, il prit aussitôt congé d'elles avec force compliments et courut au palais prévenir François que Blanche était chez lui. Blanche pleurait de reconnaissance, la vieille Bonaventuri était folle d'orgueil et de joie de se voir accueillie et choyée par de si grands personnages.

Les femmes voulurent se lever ; mais la marquise les retint en leur disant que, si elles partaient ainsi, elle croirait qu'elles n'étaient venues que pour son mari, et non pour elle : cette raison fit rasseoir Blanche ; et comme la belle-mère réglait tous ses

mouvements sur ceux de sa fille, elle se rassit de son côté. Au bout d'un instant, la Mont-Dragone prit la jeune femme par la main.

— A propos, lui dit-elle, il faut que je vous fasse voir ma maison dans tous ses détails, et que vous me disiez si elle approche de vos magnifiques palais de Venise. Votre mère, que la course fatiguerait, nous attendra ici ; dans un instant nous la rejoindrons.

Alors les deux femmes sortirent, se tenant embrassées comme deux anciennes amies, tandis que la bonne vieille rendait grâce à Dieu du bonheur inespéré qui lui arrivait.

Elles traversèrent une multitude de chambres plus riches les unes que les autres, et s'arrêtèrent enfin dans un délicieux petit boudoir dont la marquise ouvrit les fenêtres, qui donnaient sur un jardin plein de fleurs; car du mois de décembre, où les fugitifs avaient quitté Venise, on était arrivé au com-

mencement du printemps ; aussitôt qu'il fit jour dans le charmant réduit, la marquise tira d'une armoire un écrin, et de l'écrin une foule de bijoux : diadèmes, colliers, bagues, pendants d'oreilles, le tout en diamants, en émeraudes et en saphirs ; elle s'amusa à en parer Blanche, qui, comme une enfant vaniteuse, se laissa faire ; puis tout à coup :

— Continuez de vous parer vous-même, lui dit-elle, je vais vous chercher des habits faits à la mode de votre pays, avec lesquels, je suis sûre, vous serez charmante. Attendez-moi ici, je reviens.

Et elle sortit à ces mots, laissant Blanche seule et sans défiance aucune.

Blanche continua de se parer ; elle se regardait dans une glace, la plus grande qu'elle eût jamais vue quoiqu'elle fût de Venise, lorsque tout à coup elle aperçut dans la glace un homme debout derrière elle : elle se retourna ; c'était le jeune prince. Blanche jeta un cri et voulut courir à la porte, mais

François la retint; alors elle se douta de tout, et mettant un genou en terre :

— Monseigneur, lui dit-elle, puisqu'il a plu à Dieu de m'éloigner de mes parents, qui ne peuvent plus me protéger; de m'enlever ma position, mes biens, ma fortune et ma patrie; puisqu'il ne me reste plus rien que l'honneur, je le mets sous la sauvegarde de Votre Altesse.

— Ne craignez rien, madame, répondit François en la relevant, je ne suis point venu ici en de lâches desseins; mais attiré par l'intérêt que m'inspire votre position, me voici : puis-je vous être utile ? Regardez-moi comme un protecteur et comme un frère, et à ce double titre demandez-moi ce que vous voudrez, et, ce que vous m'aurez demandé, vous l'obtiendrez, s'il est au pouvoir d'un homme, d'un prince ou d'un roi de vous l'accorder.

Puis, pour ne point effrayer Blanche par une plus longue visite, il s'inclina respectueusement et sortit.

La jeune fille était encore tout étourdie de cette apparition lorsque la marquise reparut. Elle trouva Blanche debout, mais si pâle et si tremblante, qu'elle était près de tomber; elle courut à elle et lui demanda ce qu'elle avait; celle-ci ne put lui répondre autre chose sinon :

— Le prince ! le prince !

La marquise sourit.

— Ah ! le prince est venu? dit-elle. Mon Dieu, ne vous étonnez pas, il vient souvent ainsi pour conférer avec mon mari des affaires de l'État, et il entre par cette porte secrète afin de n'être point aperçu. Il aura vu que Mont-Dragone tardait à l'aller joindre et il sera venu le chercher : il vous a vue, tant mieux ! L'intérêt qu'il vous portera, à vous et à votre mari, n'en sera que plus grand.

Blanche regarda la marquise de ce regard triste et profond que le Bronzino lui a donné, et qui semblait aller chercher les plus secrètes pensées au

fond des cœurs. Puis, s'interrogeant elle-même, elle se couvrit le visage de ses deux mains, et se renversant dans un fauteuil :

— Ah ! madame, dit-elle, vous me perdez !...

— J'en prends d'avance le péché sur moi, lui répondit la Mont-Dragone en l'enveloppant de ses bras et en la baisant au front.

Blanche tressaillit comme si elle eût senti l'étreinte d'un serpent.

La jeune femme revint dans la pauvre maison de la place Saint-Marc ; et cette misère, à laquelle elle faisait à peine attention la veille, ce soir-là lui serra le cœur. Elle était partie du palais Mont-Dragone résolue à tout dire à son mari : son mari rentra et elle ne lui dit rien. Huit jours après, Pierre Bonaventuri n'avait plus rien à craindre ; mais aussi Blanche Cappello n'avait plus rien à perdre.

A partir de ce moment, le prince trouva mille moyens de venir au secours de la pauvre famille ;

le premier qu'il employa fut de donner à Pierre Bonaventuri un emploi de valet de chambre. Pierre ne s'en étonna point, car, à l'exception des entrevues de sa femme avec le prince, il savait tout ; et comme chacun connaissait l'influence des Mont-Dragone sur le jeune grand-duc, il trouva tout naturel que François, ayant trouvé une occasion de faire le bien, l'eût saisie avec empressement. Le pauvre Bonaventuri en était à l'âge où l'on croit encore que les hommes font le bien pour le seul plaisir de le faire.

Une grande douleur attendait Blanche. Le jeune grand-duc avait vingt-trois ans, et, avant même qu'elle arrivât à Florence, son mariage était arrêté avec la princesse Jeanne d'Autriche. L'époque fixée pour la célébration de ce mariage était arrivée ; il fallait obéir aux lois de la politique. D'ailleurs, Côme I^er^ vivait toujours, et les choses qu'il décidait étaient au même instant écrites sur le livre de fer du destin ; or, il avait décidé que le mariage de son

fils avec Jeanne d'Autriche aurait lieu, et le mariage se fit.

Le jeune grand-duc consola Blanche comme il put; il lui assura que si le titre de grande-duchesse était à une autre, son amour était à elle. Blanche était ambitieuse : elle sentit pour la première fois que ce n'était pas assez de l'amour d'un prince, à elle qui avait cru pouvoir se contenter de celui d'un simple commis; mais elle renferma ce sentiment en elle-même, une première faute lui avait appris à dissimuler.

François lui tint parole; car, tandis que, par la charge qu'il occupait, Pierre Bonaventuri était retenu au palais, le prince sortait à peu près toutes les nuits, et toutes les nuits voyait Blanche au palais Mont-Dragone. Ces sorties devinrent si fréquentes, que Côme en fut averti, et qu'il lui écrivit le 25 février 1569 :

« Les promenades solitaires et nocturnes par les

rues de Florence ne sont bonnes ni pour l'honneur ni pour la sûreté, surtout lorsqu'on se fait de ces promenades une habitude de chaque nuit ; et je ne puis vous dire quels sont les mauvais résultats qu'une pareille conduite peut produire. »

Sans doute François trouva que Côme avait raison, car quelques semaines après son mariage, sans se donner la peine de dissimuler plus longtemps, il fit préparer pour Blanche un charmant palais, via Maggio. Restait Bonaventuri ; mais on le trouva sur ce chapitre plus accommodant qu'on ne s'y était attendu : il avait de son côté un amour par la ville.

En effet, l'air de la cour l'avait rendu présomptueux et insolent ; soutenu comme il se sentait être par le jeune grand-duc, qui ne le laissait jamais manquer d'argent, il passait ses journées en parties de plaisirs et ses nuits en débauches : au milieu de tout cela, il arriva qu'il devint amoureux d'une des premières dames de Florence dont l'histoire ne dit

point le nom, mais qui est la même qu'on peut voir peinte dans la Madeleine de la chapelle des Cavalcanti au Saint-Esprit. Les parents ne trouvaient point mauvais que la dame eût un amant, mais ils ne voulaient point un amant de pareille condition : aussi s'opposèrent-ils de tout leur pouvoir aux amours de Bonaventuri. Celui-ci s'était vite habitué à ne pas être contrarié; et comme il s'était pris chez lui de querelle avec un des neveux de la dame, il le frappa au visage, et, prenant un pistolet qui se trouvait sur une table, il le menaça de lui brûler la cervelle s'il se mêlait davantage de ce qui le regardait. Le neveu, qui ne voulait pas se battre avec un homme de si vulgaire condition, alla porter plainte au grand-duc Côme; le grand-duc écouta avec son calme et sa froideur habituels, et, sans rien répondre, fit signe au plaignant que c'était bien et qu'il pouvait se retirer : huit jours après, Bonaventuri, revenant de nuit à la maison, fut attaqué par une

troupe de gens armés et frappé de vingt-cinq blessures; si bien que le matin on le trouva mort dans un cul-de-sac près du pont de la Trinité, à l'entrée de via Maggio.

Il y avait déjà longtemps que cet amour juvénile, qui unissait les deux fugitifs de Venise, était éteint. Blanche fut donc bientôt consolée de la mort de Bonaventuri : ou si elle le regrettait au fond du cœur, eut-elle la force de cacher ce sentiment à François ; d'autant plus qu'elle connaissait le besoin qu'il avait d'un visage riant après les longs travaux du gouvernement, auquel son père l'avait associé. Le jeune grand-duc n'aimait point sa femme; cette répugnance était venue, non pas d'un défaut physique, la princesse Jeanne était au contraire fort belle, mais d'une différence complète de caractère. Élevée à la cour sévère d'Autriche, ayant reçu cette éducation pieuse des princesses allemandes, elle avait vu avec horreur les mœurs dissolues des villes d'Ita-

lie, et elle ne pouvait comprendre ces folles joies et ces plaisirs éternels qui sont un besoin pour les cœurs méridionaux. François n'avait donc point eu de peine à tenir parole à Blanche; ses relations avec sa femme s'étaient bornées aux seuls devoirs de la bienséance, et c'était elle seule qui était de fait la grande-duchesse de Toscane. Jeanne se plaignait éternellement; ses plaintes, au lieu de lui ramener son mari, l'aliénaient encore; elle alla jusqu'à s'adresser au grand-duc Côme, qui avait eu, avec Éléonore de Tolède et Camilla Martelli, ses deux femmes, plus d'un péché du même genre à se reprocher; il se contenta de répondre à sa belle-fille qu'il ne fallait pas croire tout ce qu'on lui disait, et que, d'ailleurs, la jeunesse devait avoir son cours, ajoutant qu'il était bien sûr que son fils n'aurait jamais de mauvais procédés pour elle; de pareilles raisons, comme on le comprend bien, calmèrent mal la colère de l'épouse délaissée : elle eût mieux aimé que

son mari fût emporté avec elle et l'aimât : le désir de la vengeance s'amassa donc lentement dans le cœur de la hautaine fille des Césars; et comme il ne put pas avoir son effet, il l'étouffa.

Jeanne d'Autriche mourut en couches, après avoir donné à son mari trois filles et un fils; mais, au moment de mourir, elle avait fait venir son mari à son lit de mort, et là, le regardant les yeux brûlants des dernières flammes de tout l'amour qui l'avait dévorée, et voyant qu'il pleurait :

—Il n'y a point de remède à mon mal, lui dit-elle, et, d'ailleurs, je suis heureuse de mourir. Je vous recommande mes enfants, et tous ceux qui m'ont suivie de la cour de mon père ; quant à vous, au nom du Ciel ! vivez plus chrétiennement que vous n'avez fait jusqu'aujourd'hui, et souvenez-vous toujours que j'ai été votre seule épouse devant Dieu et devant les hommes et que je vous ai tendrement aimé.

A ces mots, elle embrassa et bénit ses enfants, et, faisant un dernier mouvement pour rapprocher ses lèvres de celles de son mari, elle expira les bras passés autour de son cou : c'était le 10 avril 1578.

Cette mort fit sur François une impression profonde ; son premier mouvement fut de suivre les derniers désirs de sa femme ; en conséquence, il s'éloigna de Florence, et s'enferma dans un de ses châteaux. Mais le passage de sa vie d'autrefois à sa vie présente était trop brusque ; sa résolution, par cela même qu'elle était exagérée, ne put tenir longtemps ; les lettres de Blanche commencèrent à battre en brèche ses projets de retraite, sa présence fit le reste : à peine l'eut-il revue, qu'elle reprit sur lui son empire habituel. Cependant sa conscience le tourmentait ; il consulta un religieux en qui il avait toute confiance ; le religieux, qui était prévenu, lui donna un excellent moyen d'apaiser ses scrupules : c'était d'épouser Blanche. En effet, le 18 juin 1579, c'est-

à-dire quinze mois à peine après la mort de Jeanne d'Autriche, il épousa secrètement, dans la chapelle du palais Pitti, celle qu'il avait promis de ne jamais revoir. Depuis cinq ans, Côme était mort.

Ce mariage fut pour le grand-duc une cause de désaffection dans son peuple, et de dissension dans sa famille. On s'était affectionné par pitié à cette pieuse princesse d'Autriche, sur laquelle, au milieu d'une des cours le plus dissolues, la calomnie même des plus plats courtisans du prince n'avait rien trouvé à dire; on l'avait vue pâlir et s'incliner, pauvre fleur du Nord, sous un soleil trop brûlant pour elle, et beaucoup de larmes silencieuses et reconnaissantes avaient coulé sur son tombeau; ce complet oubli, non-seulement des convenances, mais encore de son serment, parut donc au peuple comme un sacrilége.

C'était quelque chose de plus encore pour le cardinal Ferdinand, qui ne voyait entre lui et le trône

qu'un enfant malingre et débile, qui ne devait pas vivre, et qui, selon les prévisions générales, mourut à l'âge de quatre ou cinq ans. Cette mort réveilla toutes les ambitions de Blanche, qui s'était fait reconnaître publiquement comme grande-duchesse le 1er septembre 1579, et qui déjà, dans la probabilité de cette mort, avait voulu, à quelque prix que ce fût, donner un héritier à la couronne.

Une femme juive, qui ne la quittait presque jamais, y épuisa ses enchantements, ses philtres et ses maléfices, sans réussir à rien ; Blanche résolut donc de recourir à des moyens plus efficaces, et de prendre tout fait cet héritier qu'elle ne pouvait pas faire elle-même. Aussi, vers le commencement de l'année 1576, c'est-à-dire treize ans après ses premières relations avec le duc, se prétendit-elle atteinte de tous les accidents qui accompagnent d'ordinaire les commencements de grossesse. Le duc, au comble de la joie, ne douta point un instant

de la réalité de ces symptômes, et fit part de son bonheur à tout le monde.

Pendant neuf mois, avec la même persistance et la même adresse, Blanche joua patiemment la même comédie, feignant des indispositions presque continuelles, et restant des semaines entières au lit, si bien que les plus incrédules finirent par croire. Enfin la nuit du 29 août fut choisie pour l'accouchement.

Dès le matin, Blanche avait paru commencer de souffrir; et à peine les souffrances avaient-elles commencé, que le grand-duc était accouru vers elle, déclarant qu'il ne la voulait pas quitter tant qu'elle serait en travail. Ce n'était point là l'affaire de Blanche; aussi les douleurs se prolongèrent-elles jusqu'à trois heures du matin, moment auquel on obtint enfin du grand-duc qu'il allât prendre quelque repos. A peine avait-il eu le temps de se mettre au lit, que Blanche était accouchée. On cou-

rut à la chambre du duc lui faire part de cette heureuse nouvelle. On s'en doute bien, le nouveau-né était un garçon; on le nomma don Antoine, Blanche attribuant à l'intercession de ce bienheureux cénobite la faveur inespérée qu'elle avait obtenue du Ciel.

Voici comment le secret fut révélé : une gouvernante bolonaise avait conduit toute cette intrigue; mais, au bout d'un an à peu près, ayant donné quelque sujet de défiance à sa maîtresse, celle-ci lui donna une certaine somme d'argent et la renvoya chez elle. Dans la montagne elle fut attaquée; quatre coups de fusil furent tirés sur elle, dont deux la blessèrent mortellement, sans cependant la tuer sur le coup. Transférée à Bologne, interrogée sur l'accident dont elle avait été victime, elle déclara avoir reconnu les meurtriers, non point pour des voleurs, comme on pouvait le croire, mais pour des soldats florentins; et, comme elle se doutait de quelle part les soldats étaient envoyés, elle déclara tout : c'est-à-

dire que la grande-duchesse n'avait jamais été enceinte, mais avait feint une grossesse ; que l'enfant qui passait pour l'héritier du trône était le fils d'une pauvre femme accouchée la veille au soir, et qui avait été acheté mille ducats et apporté au palais caché dans un luth, si bien que personne ne l'avait vu ; mais que, quant à elle, au moment de paraître devant Dieu, elle affirmait que cet enfant n'était celui ni du grand-duc François, ni de la grande-duchesse Blanche. La déclaration fut envoyée à Rome au cardinal Ferdinand, qui se promit bien d'en faire son profit.

Cette révélation, que le cardinal communiqua au grand-duc, mais que le grand-duc n'avait pas voulu croire, amena, comme on le pense bien, un refroidissement entre les deux frères ; des lettres amères furent échangées ; on parla de protestation publique que le cardinal devait faire. Blanche jugea qu'elle était perdue si toute cette affaire était mise au jour ;

elle résolut de réconcilier les deux frères : le cardinal lui-même lui en fournit les moyens.

Ferdinand était prodigue jusqu'à la magnificence : il en résultait que, ne pouvant pas vivre de ses revenus avec la splendeur qu'il croyait convenable à son rang, il avait plusieurs fois demandé à François des avances sur ses rentes. Tant que les deux frères avaient été bien ensemble, François avait fourni ces avances sans observation aucune ; mais, après l'éclat fait par son frère, il avait brutalement refusé de l'aider en rien, de sorte que le cardinal se tenait à Rome fort gêné et ne sachant où donner de la tête, lorsqu'il reçut de Blanche une lettre où elle lui proposait d'être intermédiaire entre lui et son mari, demandant pour prix de sa médiation que le cardinal vînt les voir à l'automne. Le cardinal, qui avait besoin d'argent, promit tout ce qu'on voulut. Blanche, qui n'avait qu'à demander pour obtenir, lui envoya le double de la somme qu'il désirait.

A l'automne, le cardinal vint; la grande-duchesse était avec son mari à sa villa de Poggio-Cajano ; le cardinal alla les y joindre, et il fut reçu par François et par Blanche comme si aucun nuage ne s'était jamais élevé entre eux. Blanche avait poussé l'attention jusqu'à s'informer des mets que préférait son beau-frère, et elle avait appris qu'entre autres choses, il aimait surtout une certaine tourte à la crème que par hasard elle se trouva savoir admirablement faire.

L'heure du dîner arriva; le grand-duc, la grande-duchesse et le cardinal étaient seuls à table ; c'était un dîner de famille, aussi fut-il des plus gais. Blanche le servait elle-même ; le cardinal mangeait de tout avec une confiance qui faisait plaisir à voir.

Ferdinand avait au doigt une très-belle opale : c'était un don que lui avait fait Côme son père : cette opale, grâce à certaines préparations chimiques qu'elle avait subies, avait la faculté de se ternir en

s'approchant d'une chose empoisonnée. L'opale demeurait brillante, le dîner continuait d'être gai, et le cardinal mangeait toujours.

Le dessert vint et avec lui la tourte, mets favori du cardinal. François, malgré les signes de Blanche, raconta à son frère que c'était l'ouvrage de la grande-duchesse, qui, connaissant son goût pour cette pâtisserie, avait voulu la confectionner elle-même, Ferdinand s'inclina, se récria sur la gracieuseté de sa sœur, mais déclara qu'il était désolé de ne pouvoir lui faire honneur; il n'avait plus faim.

Ferdinand avait approché l'opale de la tourte, et l'opale avait pâli.

— Eh bien, dit François, puisque tu ne veux pas de ton mets favori, il ne sera pas dit que Blanche l'aura fait pour rien : c'est moi qui le mangerai.

Et il en coupa un quartier qu'il posa sur son assiette.

Blanche était prise à son propre piége : si elle ar-

rêtait son mari, et qu'elle avouât tout, elle était perdue; si elle lui laissait manger la tourte, et qu'il mourût, elle était perdue encore, car elle connaissait la haine que lui portait Ferdinand. Elle prit, avec sa résolution ordinaire, le seul parti noble et généreux qu'il y eût à prendre : elle se servit un morceau de la tourte et le mangea.

Le lendemain, François et Blanche étaient morts.

Le cardinal Ferdinand annonça à Florence que son frère et sa belle-sœur étaient morts d'un mauvair air qui courait, jeta le chapeau rouge aux orties et monta sur le trône.

François fut un pauvre prince, sans tête et sans courage; il avait hérité de son père l'amour des sciences chimiques, et presque tout le temps qu'il ne donnait pas à ses plaisirs, il le passait dans son laboratoire: c'était là qu'il travaillait avec ses ministres, dirigeant son grand-duché tout en inventant un procédé pour fondre le cristal de roche, et tout en retrouvant la

manière de fabriquer de la porcelaine presque aussi belle que celle de la Chine et du Japon ; il avait, en outre, inventé les bombes et la manière de les faire éclater à temps, et avait communiqué ce secret à Philippe II et à don Juan d'Autriche, qui n'osèrent point s'en servir, de peur qu'il n'arrivât un plus grand dommage à ceux qui employaient cette nouvelle invention qu'à ceux contre lesquels elle était employée ; ce fut encore lui qui introduisit à Florence l'art des incrustations en pierres dures, et il en faisait des tables qu'il donnait à ses amis; en outre, il montait très-bien les bijoux, et (à la manière de Benvenuto Cellini, qui lui avait, tout jeune, donné des leçons) il imitait les pierres véritables avec de fausses pierres, et, comme son père, il composait (grâce à une connaissance approfondie de la botanique) des baumes, des essences, des huiles, des poisons et des contre-poisons.

Quant aux arts, François était d'une époque où il

n'était pas permis à un prince d'y être étranger; jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, il avait même fait des progrès rapides dans le dessin et dans les lettres; frère Ignace Danti l'avait instruit dans les lettres et dans la cosmographie; Pierre Vettori lui avait appris, assez pour qu'il pût les parler couramment, les langues grecque et latine; enfin, Jean de Bologne, après lui avoir donné des leçons de dessin et de statuaire (grâce auxquelles il faisait de ses propres mains des vases de verre d'un goût assez riche), était devenu son architecte favori, et avait dessiné pour lui le palais et les jardins de Pratolino. La statue de l'Apennin, qu'on y peut voir encore aujourd'hui, est un échantillon de la décadence du goût de l'époque : quand les colosses arrivent, l'art s'en va. Le colosse de Rhodes, le colosse de Néron et le colosse de Pratolino appartiennent aux trois époques de décadence de l'art grec, de l'art romain et de l'art toscan.

François fit poursuivre avec activité la galerie des Offices, commencée par son père, et il y ajouta, sur les dessins de Buontalenti, son architecte, cette belle salle de la Tribune, que la Vénus de Médicis, la Vénus du Titien et le portrait de la Fornarine ont changée en un sanctuaire.

Si François fût mort seul, peut-être, en se rappelant quelques-unes des bonnes qualités de sa jeunesse, eût-il été regretté des Florentins; mais il mourut en même temps que Blanche, et, grâce à cette circonstance, sa mort devint pour eux presque une fête.

Quant à don Antoine, nous savons qu'il ne fut pas même question de lui comme héritier à la couronne : le pauvre enfant, qui n'avait point demandé à être ce qu'on l'avait fait, souffrit la peine de l'ambition de sa mère. Son apanage lui fut conservé, il est vrai, mais à la condition qu'il renoncerait à toute prétention au trône, et entrerait dans l'ordre

de Malte : il mourut à l'âge de vingt-cinq ans des suites de ses débauches.

Nous avons oublié de dire que le grand-duc François Ier était le père de la fameuse Marie de Médicis, qui fut la femme de Henri IV, la mère de Louis XIII, et par conséquent l'aïeule maternelle de la famille d'Orléans.

Le règne de Ferdinand fut tranquille; il va sans dire que les Florentins se façonnaient de plus en plus à l'obéissance, et que les derniers restes de l'opposition républicaine, frappés par Côme, agonisants sous François, expirèrent enfin sous Ferdinand; ses seules expéditions guerrières furent donc la prise du château d'If, l'incendie dans le port d'Alger de quelques vaisseaux corsaires, et le siége de Chypre. Il eut donc, pendant son long règne de vingt et un ans, tout le temps de s'occuper d'agriculture, de commerce et d'art.

En agriculture, ce fut lui qui entreprit le premier

de dessécher les Maremmes : au sortir d'une disette et d'une épidémie, il attaqua de face cet éternel ennemi de la Toscane, qui, couché sur son rivage, lui souffle chaque été ses mortelles exhalaisons. Les trésors amassés par les exactions du grand-duc François furent mis au jour pour cette grande œuvre, à laquelle tous les citoyens furent appelés à concourir; des lois agraires furent publiées, et ces nouveaux champs de Lerne furent donnés à ceux-là qui les tireraient de l'eau. En même temps qu'il essayait de dessécher les Maremmes, Ferdinand assainissait les territoires de Fucecchio et de Pistoia, détournait l'embouchure de l'Arno, et faisait élever ces grands aqueducs qui, avec leurs eaux fraîches et vives, encore en honneur aujourd'hui par toute l'Italie, apportaient la salubrité à Pise.

En commerce, il s'occupa spécialement de Livourne; cette ville, dont les Médicis avaient de tout temps compris l'importance, avait été successive-

ment protégée et agrandie par Clément VII, par le duc Alexandre, et par le grand-duc Côme, qui en sondant son port, malheureusement trop peu profond pour de grands bâtiments, y avait rêvé des travaux dignes des anciens Romains, lorsque la mort vint le surprendre comme il en posait les premières pierres. La courte vue, la nonchalance et l'avarice de François avaient fait que, pendant tout le cours de son règne, ce port était resté dans l'état où l'avait laissé Côme. Ferdinand reprit l'œuvre de son père, il résolut de faire de Livourne une place non-seulement forte pour la guerre, mais encore sûre pour le commerce, une station pour les vaisseaux, un magasin dont Pise fût l'entrepôt; tous ces travaux furent suivis avec une persistance admirable, et Livourne commença d'être, sous Ferdinand, cette cité commerçante qui est aujourd'hui une des reines de la Méditerranée.

En art, Ferdinand fut le digne successeur de son

père : savant et homme de lettres lui-même, il protégea les sciences et les lettres, non-seulement de son argent, mais encore de sa familiarité; moyen le plus puissant pour un prince de les faire éclore. A Rome, n'étant encore que cardinal, il avait déjà fondé son imprimerie des langues orientales, et envoyé Baptiste Vecchietti en Égypte, en Éthiopie et en Perse pour recueillir les beaux et précieux manuscrits orientaux qui forment encore aujourd'hui, à la bibliothèque des Médicis, une des plus riches collections qui existent au monde. Ostilio Ricci, qui fut le premier maître de mathématiques du célèbre Galilée, obtint pour le grand homme la chaire de Pise, qu'il illustra de 1589 à 1592, époque à laquelle l'envie de ses confrères et ses dissentiments avec Jean de Médicis le forcèrent de s'exiler à Padoue, où il fut recommandé à la République par le grand-duc, qui, reconnaissant la sublimité de son génie, le rappela en Toscane en 1608. Les premiers musées

de botanique et d'histoire naturelle datent de cette époque; et celui de Pise, ouvert sous les auspices du grand-duc et enrichi par lui de tout ce qu'il put trouver à acheter qui se rapportait aux différentes parties de cette science, fut le modèle que durent suivre les autres institutions du même genre.

Ce fut aussi à Ferdinand que la musique, et la musique dramatique surtout, dut son progrès : passionné, comme tous les Médicis, pour les représentations théâtrales que Laurent le Magnifique avait introduites en Toscane sous la forme de mystères, et qui du temps de Côme, grâce à Machiavel, s'élevèrent au rang de comédie et de drame, il s'était fait bâtir, grâce au génie imaginatif de Jean de Bologne et de Buontalenti, un théâtre où toutes les ressources de la décoration et tous les secrets de la mécanique étaient employés : ce fut alors que revint au grand-duc le souvenir de ces tragé-

dies antiques qui se chantaient avec un chœur représentant le peuple, et une mélodie continue qui accompagnait ou le dialogue ou le monologue. Il voulut que l'on fît ainsi pour son théâtre : de là, la naissance de l'opéra, avec son récitatif, ses airs, ses duos et ses chœurs. Le premier essai d'un ouvrage de ce genre fut fait en 1594 ; c'était la *Daphné*, opéra pastoral d'Ottavio Rinuccini ; et le second, qui était l'*Eurydice*, du même auteur, eut lieu en 1600, à l'occasion des noces de la reine Marie de Médicis : ce dernier excita un tel enthousiasme et une telle curiosité, qu'il fut imprimé avec les notes musicales, et avec une préface de Jacques Péri qui contenait l'histoire du récitatif, l'histoire du poëme, et jusqu'à l'histoire des acteurs qui l'avaient joué. Cette représentation fit tant de bruit, que tous les souverains voulurent avoir des musiciens à l'instar de la Toscane ; et comme Ferdinand en payait près de trois cents pour sa musique particulière,

il en envoya, sur les demandes d'Henri IV et de Philippe III, à la cour de France et à la cour d'Espagne.

Enfin, comme cet athlète qui soutenait à lui seul le plafond près de tomber, Ferdinand fit tout ce qu'il put pour arrêter l'art de la peinture et de la sculpture dans sa décadence : sous ses auspices, Jean de Bologne et Buontalenti ouvrirent des écoles; sur les dessins de Jean de Médicis, on refit à neuf la chapelle déjà restaurée près de trois cents ans auparavant par Éverard ; les pierres les plus précieuses, les plus beaux marbres furent achetés en Orient, et apportés à grands frais à Florence : puis, de ses aïeux descendant à son père et passant de la vénération à l'amour, il fit faire par Jean de Bologne la statue de bronze de Côme Ier, qui excita un si grand enthousiasme, au moment où elle fut livrée aux regards du public sur la place du Vieux-Palais, que Henri IV, jaloux, voulut en avoir une pareille

du même artiste sur le pont Neuf, qui venait alors d'être achevé.

Ce fut Ferdinand qui changea la destination de la galerie des Offices, et qui y fonda un musée en y faisant transporter tout ce qu'il avait recueilli de statues, de médailles et de tableaux pendant son cardinalat à Rome.

Comme son père et comme son frère, Ferdinand ne vécut pas l'âge entier de l'homme : mais son père était mort redouté, son frère était mort méprisé et haï ; il mourut, lui, regretté de tous, car sa magnificence, sa bonté et sa justice lui avaient fait de ceux qui l'entouraient des amis respectueux, et de ses sujets des enfants fidèles. Aussi n'eut-il pas une seule fois à craindre, pendant son long règne de vingt et un ans, ni pour sa vie ni pour sa puissance. Côme II, l'aîné des neuf enfants qu'il avait eus de Christine de Lorraine, lui succéda.

Côme II hérita de son père les trois vertus qui,

réunies dans un souverain, font le bonheur de son peuple : la générosité, la justice et la clémence. Il est vrai que tout cela était chez lui simple et sans élévation, et plutôt le résultat d'un bon naturel que d'une grande idée; une admiration suprême pour son père le portait à l'imiter en tout : il fit ce qu'il put, mais en imitateur, et, par conséquent, en homme qui, marchant derrière, ne peut aller ni aussi loin ni monter aussi haut que celui qu'il suit.

Le règne de Côme II, comme celui de son père, fut donc une époque de bonheur et de tranquillité pour le peuple, quoiqu'il fût facile de voir que le nouvel arbre des Médicis avait cédé la plus riche partie de sa sève pour produire Côme Ier, et allait toujours en s'affaiblissant. Tout fut, pendant l'espace de huit ans que Côme II demeura sur le trône, une pâle copie de ce que pendant vingt et un ans avait été le règne de son père. Il travailla à Livourne comme son père y avait travaillé ; il encouragea les

sciences et les arts comme son père les avait encouragés ; il continua d'assainir les Maremmes comme son père les avait assainies ; il envoya à Henri IV et à Philippe III les statues que ces deux souverains avaient commandées à Jean de Bologne. Il envoya enfin au roi de Perse Constantin dei Servi, qui était à la fois peintre, ingénieur et architecte. Au reste, comme son père Ferdinand et comme son grand-père Côme Ier, Côme II fit tout ce qu'il put pour soutenir l'art : dessinant lui-même d'une manière distinguée, il affectionnait surtout chez les autres l'art dont il s'était occupé ; ce qui ne le rendait injuste cependant ni pour la sculpture, ni pour l'architecture, qu'il honorait, au contraire, d'un façon toute visible, puisque chaque fois qu'il passait devant la loge d'Orcagna, ou devant le *Centaure* et l'*Hercule* de Jean de Bologne (groupe qui était à cette époque placé sur le coin des Carnesecchi), il faisait aller sa voiture au pas pour les mieux voir,

disant qu'il ne pouvait pas rassasier ses yeux de ces deux chefs-d'œuvre. Aussi Pierre Tacca, élève de Jean de Bologne (qui avait fini les statues d'Henri IV et de Philippe III, que son maître n'avait pas eu le temps d'achever), était-il en grand honneur à sa cour, ainsi que l'architecte Jules Parigi : mais cependant, comme nous l'avons dit, sa plus grande sympathie était pour les peintres; et il faisait sa société la plus intime et la plus habituelle de Cigoli, de Dominique Passignani, de Christophe Allori et de Mathieu Rosselli, dont les meilleurs tableaux furent placés par lui dans la galerie des Offices. Il encouragea fort aussi Jacques Callot, à qui il fit faire une partie de ses gravures ; Gaspar Mola, qui excellait à frapper les monnaies, et Jacques Antelli, célèbre pour ses merveilleuses incrustations en pierres dures.

La devise de Côme II était une couronne de laurier avec cette exergue : NON JUVAT EX FACILI.

Et cependant, malgré les encouragements qu'il donna aux arts et aux sciences, comme on le voit, tout ce qui fut fait sous son règne, en peinture et en sculpture, fut fait par des peintres et des statuaires de second ordre ; et en science, la seule découverte un peu importante qui signala son époque, fut la découverte par Galilée des satellites de Jupiter, auxquels ce grand homme, en reconnaissance de son rappel en Toscane, donna le nom d'étoiles des Médicis : c'est que la terre qui avait produit tant de grands hommes de toutes sortes commençait à s'épuiser !

Quoique souffrant déjà de la maladie dont il mourut, le grand-duc Côme II n'en voulut pas moins poser la première pierre de l'aile qu'il faisait ajouter au palais Pitti. On apporta cette pierre dans sa chambre, elle y fut bénite en sa présence ; puis le malade, avec une truelle d'argent, la couvrit de chaux, et elle fut déposée au plus profond des fondations creusées, avec une cassette contenant des

médailles et des pièces d'or et d'argent frappées à l'effigie du mourant, et trois inscriptions latines, les deux premières composées par André Salvadori, et la troisième par Pierre Vittori, le jeune. A peine le mur qui les recouvrait était-il sorti de terre, que Côme II mourut, à l'âge de trente-deux ans, plus généralement et plus profondément regretté peut-être qu'aucun prince ne l'a jamais été.

Côme laissa cinq fils et deux filles : l'aîné lui succéda sous le nom de Ferdinand II ; mais, comme il n'avait que onze ans, on lui donna pour régentes, pendant sa minorité qui devait durer jusqu'à dix-huit ans, la grande-duchesse Christine de Lorraine, sa grand'mère, et l'archiduchesse Marie-Madeleine d'Autriche, sa mère. Il était adjoint aux deux tutrices un conseil, composé de quatre personnes, et auquel pouvaient être admis les princes du sang, mais sans voix délibérative, à l'exclusion de ceux qui auraient pris service chez quelque prince étran-

ger, ou qui recevraient de ce prince soit une solde, soit une pension. Le princes qui restaient encore de la maison de Médicis étaient le cardinal Charles, le prince don Laurent, la princesse Claude et la princesse Madeleine, frères et sœurs de Côme Ier ; don Juan, son fils, et don Antoine, cet enfant supposé de François et de Blanche, qui, au reste, allait mourir.

Le premier soin de Ferdinand II sortant de tutelle fut, en sa qualité de prince chrétien, et comme fils pieux, d'aller reconnaître à Rome Urbain VIII[1] pour chef de l'Église catholique, et en Allemagne demander la bénédiction de son oncle maternel Ferdinand II ; il s'en revint ensuite prendre le gouvernement de ses États.

C'était chose facile, au reste, à cette époque, de régner sur les Toscans ; la cité turbulente de

1 Urbain VIII était Florentin et de la famille Barberini.

Farinata des Uberti et de Renaud des Albizzi avait disparu à l'instar de ces villes qui sont ensevelies sous la cendre et sur lesquelles on en bâtit une nouvelle, sans que, du fond de leur tombe, elles fassent un seul mouvement, poussent un seul soupir; aussi, à partir de Ferdinand Ier, la Toscane n'a-t-elle pour ainsi dire plus d'histoire. C'est le Rhin qui, après avoir pris sa source au milieu des glaces et des volcans, après avoir bondi à Schaffouse, après avoir roulé sombre, terrible et bondissant sur les gouffres de Bingen et entre les montagnes de Lore-Ley et du Drakenfels, s'élargit, se calme, s'épure dans les plaines de Wesel et de Nimègue, et va, sans même se jeter à la mer, se perdre dans les sables de Gorkum et de Vondrichem : dans la dernière partie de sa course, il est sans doute plus utile et plus bienfaisant, et cependant on ne le visite qu'à sa source, à sa chute, et dans cette partie de son cours, située entre Mayence et Cologne, où il

déploie toute l'énergie de sa lutte contre la tyrannique oppression de ses rivages.

Aussi le long règne du grand-duc Ferdinand se passe-t-il à maintenir la paix, non pas dans ses propres États, mais dans les États de ses voisins : il se place entre la colère de Ferdinand et le duc de Nevers, qu'elle menace ; il s'efforce de conserver les États au duc Odoard de Parme ; il protége la république de Lucques contre les attentats d'Urbain VIII et de ses neveux ; il s'interpose pour réconcilier le duc Farnèse avec le pape ; enfin il est déclaré médiateur entre Alexandre VII et Louis XIV ; de sorte que, si quelquefois il se prépare pour la guerre, c'est qu'il veut la paix, et c'est pour cette cause qu'il rétablit la marine, qu'il fait faire des marches et des contre-marches à ses troupes, et enfin qu'il achève les fortifications de Livourne et de Porto-Ferraio.

Tout le reste de son temps est aux sciences, aux

lettres et aux arts. Galilée est son maître, Charles Dati est son oracle, Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone sont ses favoris, le cardinal Léopold est son émule. De toutes parts, savants, littérateurs et peintres sont appelés ; et ce n'est pas la faute des deux frères, qui règnent pour ainsi dire ensemble, si l'Italie commence à s'épuiser parce qu'elle est trop vieille, et si les autres États répondent pauvrement à l'appel qui leur est fait, parce qu'ils sont trop jeunes.

Voici ce que Ferdinand et Léopold firent pour les sciences :

Ils fondèrent l'académie del Cimento, firent des pensions au Danois Nicolas Stenon et au Flamand Tilman Trutuvin ; ils enrichirent Évangéliste Toricelli, le successeur de Galilée, et lui donnèrent une chaîne d'or à laquelle pendait une médaille avec cette exergue : VIRTUTIS PRÆMIA ; ils aidèrent, dans l'impression de ses œuvres, le mécanicien Jean-Al-

phonse Borelli; il firent François Redi leur premier médecin; ils assurèrent une pension à Vincent Viviani, pour qu'il pût poursuivre librement ses calculs mathématiques sans en être distrait par les misères de la vie; enfin ils établirent des congrès de savants à Pise et à Sienne, afin que la Toscane, condamnée par sa faiblesse à ne jouer qu'un rôle secondaire dans les affaires européennes, devînt par compensation la capitale scientifique du monde.

Voici ce qu'ils firent pour les lettres :

Ils admirent dans leur intimité (ce qui, pour la race désintéressée mais vaniteuse des poëtes, est à la fois un encouragement et une récompense) Gabriel Chiabrera; Benoît Fioretti, l'auteur des *Progymnasmi poetici*; Alexandre Adimari, l'auteur des *Paraphrases sur Pindare*; Jérôme Bartolommei, l'auteur du poëme de *l'Amérique*; François Rovai, l'auteur d'un volume de *canzoni*; Laurent Lippi, l'auteur du *Malmantile*. Enfin, Antoine Malatesti,

Jacques Gaddi, Laurent Panciatichi, Ferdinand del Maestro, que le cardinal Léopold fit ses chambellans ; Laurent Franceschi et Charles Strozzi, que Ferdinand fit sénateurs, formaient la société habituelle des deux princes, qui les appelaient souvent, même pendant qu'ils étaient à table, pour se nourrir, disaient-ils, l'esprit et le corps. Ce qui fit dire à Louis Rucellai dans son Oraison funèbre de Ferdinand : « C'était certainement une belle et merveilleuse chose que de voir le cercle choisi de poëtes qui, jusqu'à sa table, l'entourait comme une splendide couronne. Et c'était une chose encore non moins merveilleuse et non moins belle, que de le voir lui-même, déposant le poids de sa grandeur présente, certain qu'il était de son immortalité future, mêlé à cette foule d'hommes de génie, sans autre distinction parmi eux que l'excellence de sa mémoire, la clarté de son esprit et la promptitude de son jugement, suivant les discours les plus sublimes, s'élevant aux calculs

les plus abstraits, et éclairant de la vive lumière de l'expérience la vérité perdue ou obscurcie au milieu de tant de fausses ou douteuses opinions. »

Voici ce qu'ils firent pour les arts :

Ils firent élever, sur la place de l'Annonciade, la statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, commencée par Jean de Bologne et achevée par son élève Pierre Tacca.

Ils firent faire par ce dernier une statue de Philippe IV, roi d'Espagne, qu'ils envoyèrent en présent à ce prince.

Ils firent travailler, pour la galerie des Offices, Curradi, Mathieu Rosselli, Marius Balassi, Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone ; ils chargèrent, en outre, ces deux derniers de peindre à fresque les salles du rez-de-chaussée du palais Pitti.

Ils firent recueillir dans toutes les villes où ils se trouvaient, et au prix que les possesseurs en voulurent, plus de deux cents portraits de peintres

peints par eux-mêmes, et commencèrent ainsi cette collection originale que Florence possède seule au monde.

Enfin ils firent acheter à Bologne, Rome, Venise, et jusque dans l'ancienne Mauritanie, tout ce qu'ils purent y trouver de statues antiques et de tableaux modernes, et, entre autres, la belle tête qu'on croyait être celle de Cicéron, l'*Hermaphrodite*, l'*Idole* en bronze, et le chef-d'œuvre qui est encore aujourd'hui un des principaux ornements de la Tribune, sous le nom de la Vénus du Titien.

Puis, comme ils avaient régné ensemble, tous deux moururent presque en même temps et au même âge : le grand-duc Ferdinand, en 1670, âgé de soixante ans, et le cardinal Léopold, en 1675, âgé de cinquante-huit ans.

Côme III succéda à Ferdinand : c'était le temps des longs règnes ; le sien dura cinquante-trois ans, c'est-à-dire presque autant que celui de Louis XIV :

c'est la grande époque de la décadence des Médicis ; le vieil arbre de Côme, qui avait produit onze rejetons, sèche sur sa tige, et va mourir faute de séve.

A partir du règne de Côme III, il semble que Dieu a marqué la fin de la race des Médicis : ce n'est plus la foudre publique et populaire qui la menace ; ce sont ses orages intérieurs et privés qui la secouent et la déracinent : il y a une fatalité qui les frappe les uns après les autres de faiblesse ; les hommes sont impuissants, ou les femmes sont stériles.

Côme III épousa Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston. Le fiancé, élevé par sa mère, Victoire de la Rovère, aussi altière, aussi inquiète et aussi superstitieuse que Ferdinand II était affable, franc et libéral, avait tous les défauts de son institutrice, et bien peu des vertus de son père ; aussi, depuis dix-huit ans, le grand-duc Ferdinand ne vivait-il plus avec sa femme, à laquelle, dans son indolence naturelle, il avait, comme nous l'avons dit, abandonné

l'éducation de son fils ; il en était résulté que le jeune grand-duc Côme, élevé dans la solitude et la contemplation, avait (grâce à Côme Volumnio Bandinelli, de Sienne, son précepteur) reçu une éducation de théologien, et non de prince.

La fiancée était une belle et joyeuse jeune fille de quatorze à quinze ans, de cette race bourbonienne ravivée par Henri IV, dont elle était la petite-fille; elle avait été élevée au milieu des rumeurs de deux guerres civiles, l'une qui venait de s'éteindre, l'autre qui allait naître : tout ce qui avait entouré son berceau, noblesse et peuple, était plein de cette force juvénile, particulière aux États qui s'élèvent, et qui, depuis Côme Ier, avait fait place en Toscane à la raison de l'âge viril, puis à la décadence de la vieillesse; c'était le grand-duc Ferdinand qui avait désiré ce mariage, et c'était Gaston, père de la fiancée, qui l'avait conclu avec joie; car, ainsi qu'il le disait lui-même, il était de la maison des Médicis, et, malgré

la goutte qu'il tenait d'elle, il s'en regardait comme fort honoré [1].

Mademoiselle de Montpensier avait accompagné sa sœur jusqu'à Marseille; là, elle avait trouvé le prince Mathias, qui l'attendait avec les galères toscanes, et, après les présents de fiançailles reçus et force fêtes d'adieux données, elle était montée sur la galère capitane, et, après trois jours d'heureuse navigation, était débarquée à Livourne, où l'attendait, sous des arcs de triomphe dressés de cent pas en cent pas, la duchesse de Parme avec un nombreux cortége, dans lequel la jeune princesse chercha inutilement son fiancé : Côme avait été forcé de rester à Florence, retenu qu'il était par la rougeole.

Marguerite-Louise d'Orléans continua donc seule

[1] En effet, depuis Côme, le Père de la patrie, la goutte était héréditaire dans la double branche des Médicis; et peut-être n'y eut-il pas un de ses membres, ayant dépassé quarante ans, qui n'en eût été attaqué.

sa route vers Pise, et elle entra dans cette ville au milieu des devises, des illuminations et des fleurs; puis elle se remit en route, et enfin rencontra la grande-duchesse et le jeune prince, qui venaient au-devant d'elle, et un peu plus loin le grand-duc, le cardinal Jean-Charles et le prince Léopold. L'entrevue fut une véritable entrevue de famille, pleine de souvenirs du passé, de joie dans le présent, et d'espérance pour l'avenir; le mariage, qui devait se rompre d'une si étrange façon, fut donc célébré sous les plus heureux auspices.

Mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés, que la princesse manifesta une répugnance étrange pour son jeune époux : cela tenait à une inclination antérieure qu'elle avait eue à la cour de France, où elle s'était prise d'amour pour Charles de Lorraine, qui était un beau et noble prince, mais sans patrimoine et sans apanage; de sorte que les deux pauvres jeunes gens avaient avoué leur secret à la du-

chesse d'Orléans, et voilà tout. Or, la duchesse d'Orléans était un faible appui contre la faiblesse de Gaston et la fermeté de Louis XIV. Le mariage décidé, il avait fallu qu'il s'accomplît; et Côme porta la peine de toutes les illusions de bonheur que sa femme avait perdues.

En effet, cette espèce de voile de gaieté, jeté par l'orgueil sur le visage de la fiancée, disparut bientôt; bientôt elle prit en haine l'Italie et les Italiens, raillant tous les usages, méprisant toutes les habitudes, dédaignant toutes les convenances; elle n'avait d'amitié et de confiance que pour ceux-là qui l'avaient suivie de France, et qui, dans sa langue maternelle, pouvaient lui parler des souvenirs de la patrie. Au reste, Côme était peu propre, il faut le dire, à ramener sa femme à des sentiments meilleurs; ascétique, altier, dédaigneux, il n'avait aucune de ces douces paroles qui éteignent la haine et font naître l'amour.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine arriva à Florence; c'était vers le mois de février 1662. L'aversion de la jeune duchesse parut s'augmenter de la présence de celui qu'elle aimait; et comme tout le monde, au reste, ignorait cet amour, personne (pas même Côme) ne conçut aucun soupçon. Il y eut plus : vers la fin de l'année, la princesse s'étant déclarée grosse, la joie la plus vive succéda à cette tristesse continuelle qui, depuis l'arrivée de Marguerite-Louise d'Orléans, s'était répandue sur la cour de Toscane. Il est vrai qu'en même temps sa haine pour son mari s'était augmentée; mais Ferdinand répondit aux plaintes de son fils que sans doute cette antipathie tenait à l'état même où sa femme se trouvait; si bien que, quoique cette humeur sombre et presque haineuse fût encore plus visible après le départ de Charles de Lorraine, Côme prit patience; et l'on gagna ainsi le 9 août 1663, époque à laquelle la princesse donna heureusement

naissance à un fils qui, du nom de son grand-père, fût appelé Ferdinand.

Comme on le pense, la joie fut grande; mais cette joie fut bientôt contre-balancée par les dissensions domestiques qui ne faisaient qu'augmenter entre les deux époux : enfin les choses en arrivèrent au point que le grand-duc, attribuant toutes ces querelles à la présence et à l'influence des femmes françaises que la princesse Marguerite-Louise avait amenées avec elle, les renvoya toutes en France avec leur suite et des présents convenables, mais enfin les renvoya. Cet acte d'autorité porta au plus haut degré la colère de la princesse : sa douleur approcha du désespoir; il y eut rupture ouverte entre les deux époux. Alors Ferdinand, pour colorer cette séparation, conseilla à son fils un voyage en Lombardie, et écrivit à Louis XIV.

De près comme de loin, Louis XIV avait l'habitude d'être obéi : il ordonna, et l'épouse rebelle eut l'air

de se soumettre; si bien que, vers la fin de 1666, on annonça officiellement une nouvelle grossesse; mais en même temps on parla d'intrigue avec un Français de basse classe, et le bruit se répandit que la princesse devait fuir avec lui. Il résulta de ce bruit qu'on l'observa plus attentivement, et, une nuit, on l'entendit par une de ses fenêtres nouer avec un bohémien un plan d'évasion; perdue dans sa troupe, revêtue d'un costume de gitana, elle devait fuir avec ces misérables.

Une pareille aberration étonna d'autant plus le grand-duc que la jeune princesse était enceinte de quatre mois à peu près : on redoubla donc de surveillance; mais alors un autre désir la prit, désir étrange pour une mère : c'était celui de se faire avorter. D'abord, ce fut en montant à cheval et en choisissant les chevaux les plus durs au trot; puis, quand on les lui ôtait, ce fut en marchant à pied, et un jour elle fit sept milles dans les terres labourées;

puis enfin, quand tous les moyens de nuire à son enfant furent épuisés, elle tourna sa haine contre elle-même, et se voulut laisser mourir de faim; il fallut la prudence et la douce persuasion du grand-duc Ferdinand pour la faire renoncer à ce projet et pour la conduire à la fin de sa grossesse, où elle accoucha de la princesse Anne-Marie-Louise.

Alors le grand-duc employa un moyen qui lui avait déjà réussi : c'était un second voyage et une autre lettre à Louis XIV. En conséquence, vers le mois d'octobre, lorsqu'il se fut bien assuré que la répulsion de sa femme pour lui était la même, il partit pour faire un voyage incognito en Allemagne et en Hollande. Il visite Inspruck, descend le Rhin, parle, à leur grande stupéfaction, le latin le plus pur avec les savants hollandais et allemands, trouve à Hambourg la reine Christine de Suède, la félicite sur son abjuration, et revient en Toscane, où tout le monde le reçoit bien, excepté la grande-duchesse.

Il repart de nouveau pour l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France; reste un an dehors, ne revient que rappelé par l'agonie de son père, monte sur le trône que la mort de celui-ci laisse vacant; mais alors l'absence et les ordres de Louis XIV ont produit leur effet, un rapprochement s'opère entre les deux époux, et, le 24 mai 1671, anniversaire du jour où Côme est monté sur le trône, la princesse accouche d'un second fils, qui reçoit au baptême le nom de Jean-Gaston, son aïeul maternel.

Après la naissance de cet enfant, les dissensions recommencent; mais Côme, qui alors a deux fils et qui ne craint plus que sa race ne s'éteigne, perd l'espoir de voir la grande-duchesse changer de sentiments à son égard; et, lassé d'elle enfin, comme depuis longtemps elle est lassée de lui, il lui permet de retourner en France à la condition qu'elle entrera dans un couvent : celui de Montmartre, dont Madeleine de Guise est abbesse, est choisi d'un commun

accord. Le 14 juin 1676, la grande-duchesse quitte la Toscane, et, à peine de retour en France, déclare que son mari l'a chassée, et qu'elle ne se croit pas obligée de tenir envers lui la promesse de reclusion qu'elle lui a faite; si bien que tout l'odieux de cette affaire retombe sur Côme, que les princes voisins finissent par mépriser à cause de sa faiblesse, et que ses sujets commencent à haïr à cause de son orgueil.

Dès lors toutes choses tournent d'une manière fatale pour Côme; il est évident qu'un mauvais génie pèse sur la race des Médicis, et que cette race, en lutte avec lui, succombera dans la lutte. A peine Ferdinand est-il nubile, qu'il le marie à Violante de Bavière, princesse vertueuse mais stérile : si bien que cette stérilité devient un prétexte pour le jeune duc à des débauches, au milieu desquelles la mort vient bientôt le surprendre.

A l'annonce de cette stérilité, Côme se hâte de

fiancer Jean-Gaston, son second fils, et celui-ci part pour Dusseldorf, où il doit épouser la jeune princesse Anne-Marie de Saxe-Lauenbourg; mais, en arrivant, son désappointement est grand : au lieu d'une femme douce, gracieuse et élégante, comme il se la figurait dans ses espérances, il trouve une espèce d'Amazone du temps d'Homère, rude de voix et de manières, habituée à vivre dans les bois de Prague et dans les solitudes de la Bohême, dont les seuls plaisirs sont les cavalcades et la chasse, et qui avait contracté dans les écuries, où elle passait le meilleur temps de sa vie à parler avec les chevaux, un langage inconnu à la cour de Toscane. N'importe, Jean-Gaston est bon, ses sympathies à lui ne doivent compter pour rien lorsqu'il s'agit du bonheur de son pays; il se sacrifie donc, il épouse la nouvelle Antiope. Mais celle-ci, qui sans doute prend sa douceur pour de la faiblesse et sa courtoisie pour de l'humilité, n'accorde que le mépris à

un homme qu'elle regarde comme au-dessous d'elle; si Jean-Gaston, humilié, commande, la fière princesse allemande refuse d'obéir; toutes les dissensions qui ont attristé le mariage du père viennent assaillir l'union du fils, qui, lassé de ne s'être fait esclave de son père que pour devenir le martyr de sa femme, se jette, pour faire diversion à ses chagrins, dans le jeu et la débauche, mange à l'un son apanage, ruine à l'autre sa santé, et bientôt Côme reçoit avis des médecins que l'état de faiblesse où est tombé son fils leur ôte tout espoir qu'il puisse jamais donner un héritier à la couronne.

Alors le malheureux Côme tourne les yeux vers le cardinal François-Marie, son frère, qui n'a que quarante-huit ans, et qui, par conséquent, est dans la force de l'âge; celui-ci fera reverdir le rameau des Médicis. Le cardinal renonce à ses honneurs ecclésiastiques, consent à se marier, et bientôt ses fiançailles avec la princesse Éléonore de Gonzague

sont célébrées. La joie renaît dans la famille, mais la famille est condamnée : les refus que l'ex-cardinal a pris, dans les premiers jours de son mariage, pour les derniers combats de la pudeur, se prolongent au delà des termes ordinaires ; François-Marie commence à s'apercevoir que sa femme est décidée à n'accomplir du mariage que les cérémonies extérieures ; il emploie l'autorité paternelle, il appelle à son secours l'influence des prêtres, il prie, conjure, menace lui-même, tout est inutile ; et tandis que Ferdinand pleure la stérilité forcée de sa femme, François-Marie écrit à son frère pour lui annoncer la stérilité volontaire de la sienne. Côme incline sa tête blanchie, reconnaît la volonté de Dieu, qui ordonne que les plus grandes choses humaines aient leur fin, voit la Toscane placée entre l'avidité d'une puissance et les prétentions d'une autre, veut rendre à Florence, pour la sauver de cette double prétention étrangère, son ancienne liberté, trouve appui

dans la Hollande et dans l'Angleterre, mais rencontre des obstacles dans les autres puissances, et surtout dans la Toscane; voit mourir son fils Ferdinand et son frère François-Marie, et meurt lui-même, le 21 octobre 1723, après avoir, comme Charles-Quint, assisté non-seulement à ses propres funérailles, mais encore, comme Louis XIV, à celles de sa race.

Tout ce qui avait commencé de pencher sous le règne de Ferdinand II croula sous celui de Côme III : altier, superstitieux et prodigue, ce grand-duc s'aliéna le peuple par son orgueil, par l'influence qu'il donna aux prêtres, et par les impôts excessifs dont il chargea ses sujets pour enrichir les courtisans, doter les églises, et faire face à ses propres dépenses. Sous Côme III tout devint vénal : qui avait de l'argent achetait les places; qui avait de l'argent, achetait les honneurs; qui avait de l'argent, enfin, achetait ce que les Médicis n'avaient jamais vendu, la justice.

Quant aux arts, il arriva d'eux comme des autres choses, ils subirent l'influence du caractère de Côme III; en effet, pour ce dernier grand-duc, sciences, lettres, statuaire et peinture n'étaient quelque chose qu'autant qu'elles pouvaient flatter son immense orgueil et sa méprisable vanité : voilà pourquoi rien de grand ne se produisit sous son règne. Mais, à défaut de productions contemporaines, Paul Falconieri et Laurent Magalotti intéressèrent heureusement son amour-propre à continuer, pour la galerie des Offices, l'œuvre de Ferdinand et du cardinal Léopold : en conséquence, Côme réunit tout ce que son père et son oncle avaient déjà disposé à cet effet, y ajouta tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles dont il avait hérité des ducs d'Urbin et de la maison de la Rovère (chefs-d'œuvre parmi lesquels se trouvait le buste colossal d'Antinoüs), et fit tout porter en grande pompe dans ce magnifique musée, à l'enrichis-

sement duquel chacun applaudissait toujours, quoique les trésors qu'il amassait successivement y fussent versés par la générosité ou par l'orgueil.

Les savants qui fleurirent sous le règne de Côme III furent :

Le physicien Magalotti, l'anatomiste Bellini, le mathématicien Viviani, le médecin Redi, l'antiquaire Noris, et le bibliomane Magliabechi.

Les hommes de lettres furent :

Le père Bandieri, le docteur Antoine Cochi, et le poëte-sénateur Filicaia.

Les peintres furent :

Dominique Gabiani, Pierre Dandini, Joseph Nanni, et Thomas Redi.

Enfin les sculpteurs furent :

Maximilian Soldani, Jean-Baptiste Fogini, et Charles Marcellini.

De tous ces hommes, Filicaia est peut-être le seul qui ait conservé une certaine célébrité; elle lui

fut acquise par le chant funéraire dont il salua la chute de l'Italie.

Le grand-duc Côme avait pour devise un navire en mer, guidé par les étoiles des Médicis, avec cet exergue : CERTA FULGENT SIDERA. Il est étrange que cette devise ait été choisie au moment où les étoiles allaient s'éteindre, et où le navire allait sombrer.

Les Toscans voyaient avec quelque crainte Jean-Gaston arriver à la toute-puissance : les débauches du jeune prince, si bien cachées qu'elles fussent dans les salles basses du palais Pitti, avaient débordé au dehors, et l'on parlait de voluptés monstrueuses qui rappelaient à la fois celles de Tibère à Caprée et celles de Henri III au Louvre ; comme le tyran antique et comme l'Héliogabale moderne, Jean-Gaston avait à la fois un troupeau de courtisanes et un monde de mignons, pris les uns et les autres dans les plus basses classes de la société. Tout cela recevait un traitement fixe, mais qui pouvait s'aug-

menter ou se restreindre selon les voluptés plus ou moins satisfaites de leur maître. Il y avait un nom nouveau créé pour cette chose nouvelle : les femmes s'appelaient *ruspante* et les hommes *ruspanti*, de la monnaie d'or dont ils étaient payés, et qui se nommait *ruspone*. Tout cela est si inouï et si antihumain, que tout cela devient incroyable; mais les mémoires du temps sont là, tous uniformes, tous accusateurs, tous enfin constatant, dans le style cynique de l'époque, les mille épisodes de ces saturnales que l'on croirait les caprices de la force et qui n'étaient que le dévergondage de l'épuisement.

Aussi, lorsque Jean-Gaston monta sur le trône, tout était mort autour de lui, et il était mourant lui-même; cependant, pareil à un flambeau qui va s'éteindre et qui reprend toute sa force pour s'épuiser dans un dernier éclat, il rappela toute sa vie pour réagir contre les fautes paternelles : à peine nommé

grand-duc, il chassa de sa cour les vendeurs de places, les prévaricateurs et les espions; la peine de mort, si fréquente sous son père, mais qui n'était terrible qu'aux pauvres, vu qu'à prix d'argent les riches pouvaient s'en racheter, fut à peu près abolie. Forcé de renoncer au trône pour une descendance qu'il avait perdu tout espoir d'obtenir, il fit tout ce qu'il put au moins pour que la Toscane (ainsi que c'était son droit réservé vis-à-vis de Charles V et de Clément VII) pût lui choisir un successeur élu dans son propre sein, et par conséquent se soustraire à la triple domination étrangère qui la menaçait; mais les ministres de France, d'Espagne et d'Autriche brisèrent ce reste de volonté, et, Gaston vivant, lui donnèrent pour successeur, comme s'il était déjà mort, le prince don Carlos, fils aîné de Philippe V, roi d'Espagne, qui semblait effectivement, par son aïeule Marie de Médicis, avoir des droits au trône de Toscane. En vertu de cette déci-

sion, le 22 octobre 1731, Jean-Gaston reçut de l'empereur une lettre qui lui annonçait le choix du prince espagnol, et qui mettait le prince don Carlos sous sa tutelle. Jean-Gaston froissa la lettre, et la jeta loin de lui en murmurant :

— Oui, oui, ils me font la grâce de me nommer tuteur, et ils me traitent comme si j'étais leur pupille.

Mais, quelle que fût la douleur de Jean-Gaston, il lui fallait se soumettre; il courba la tête et attendit son successeur, qui, protégé par la flotte anglo-espagnole, entra dans le port de Livourne le soir du 27 décembre 1731. Jean-Gaston avait lutté neuf ans : c'était tout ce qu'on pouvait demander de lui.

Jean-Gaston reçut le jeune grand-duc dans le palais Pitti, et sans quitter son lit, plus encore pour s'épargner les formalités d'étiquette qu'à cause de souffrances réelles. Don Carlos était un jeune homme de seize ans, beau comme un Bour-

bon, généreux comme un Médicis, franc comme un descendant de Henri IV. Jean-Gaston, que depuis longtemps personne n'aimait et qui n'avait personne à aimer, s'attacha bientôt à cet enfant, qu'il avait repoussé d'abord : de sorte que, lorsqu'il fut appelé par la conquête de Naples au royaume des Deux-Siciles, Jean-Gaston vit partir avec des larmes de douleur celui qu'il avait vu arriver avec des larmes de honte.

Le successeur nommé à don Carlos fut le prince François de Lorraine; le grand-duché de Toscane lui était accordé comme dédommagement de la perte de ses États, définitivement réunis à la France. Jean-Gaston connut cette décision lorsqu'elle était prise; on ne l'avait pas même consulté sur le choix de son héritier, tant on le considérait comme rayé déjà de la liste des princes; et, en effet, on avait raison, car, courbé par toutes ces douleurs, brisé par toutes ces humiliations, dévoré par son impuissance, Jean-

Gaston s'en allait mourant : depuis longtemps déjà ses infirmités ne lui permettaient plus de marcher ; mais, pour retarder autant qu'il était en lui le moment où il devait se coucher pour ne se relever jamais, il se faisait porter dans un fauteuil d'appartement en appartement.

Cependant, quelques jours avant sa mort, Jean-Gaston se sentit mieux, et, par un phénomène particulier à certaines maladies, ses forces lui revinrent au moment où elles semblaient devoir l'abandonner tout à fait. Jean-Gaston en profita pour se montrer, aux fenêtres du palais Pitti, à ce peuple dont il s'était fait aimer et qui s'amassait chaque jour sur la place pour avoir de ses nouvelles ; à son aspect inattendu, de grands cris de joie éclatèrent : ces cris étaient un baume au cœur navré du pauvre mourant ; il tendit au peuple, qui lui donnait cette preuve d'amour, ses mains pleines d'or et d'argent, ne pensant pas qu'il pût jamais payer assez cher le

moment de bonheur que la Providence lui accordait en récompense de sa bonté. Mais ses ministres, qui déjà économisaient pour son successeur, le réprimandèrent de ces folles dépenses; et alors, ne pouvant plus donner sous peine d'être appelé prodigue, Jean-Gaston dit au peuple qu'il achèterait tout ce qu'on voudrait bien lui apporter. En conséquence, un marché étrange, une foire inconnue s'établit sur la noble place Pitti : le matin, Jean-Gaston montait à grand'peine le double escalier qui conduit aux fenêtres du rez-de-chaussée, et achetait à prix d'or tout ce qu'on lui apportait, tableaux, médailles, objets d'art, livres, meubles, tout enfin; car c'était un moyen que son cœur lui avait suggéré, de rendre au peuple une petite portion de cet argent qui lui avait été arraché par les exactions de son père. Enfin, le 8 juillet 1737, il cessa de paraître à cette fenêtre si bien connue, et le lendemain on annonça au peuple que Jean-Gaston venait de rendre le der-

nier soupir : dans ce dernier soupir s'était éteinte la grande race des Médicis, dont les vices furent de leur époque, mais dont les vertus furent de tous les temps.

François Ier de Lorraine était grand-duc de Toscane.

Au milieu de toutes les douleurs de famille et de toutes les tracasseries politiques qui avaient incessamment tourmenté sa vie, Jean-Gaston avait eu cependant quelques instants pour penser à l'art : il avait déposé dans la galerie des Offices une collection de plus de trois cents pierres précieuses admirablement bien gravées, et il avait donné l'idée de cette belle publication qui fut achevée en 1762 sous le titre de *Museum florentinum*, et qui fut dédiée à son successeur.

Peut-être paraîtra-t-il étonnant que nous nous soyons si largement étendu sur l'histoire d'une famille. Mais c'est que, il faut le dire, l'art a grandi et

est tombé avec cette famille, et, chose étrange! a subi toutes les variations de grandeur et d'abaissement que les Médicis ont subies eux-mêmes.

Ainsi, avec la grandeur ascendante d'Avérard, de Jean de Bicci et de Côme, le Père de la patrie, l'art monte avec Cimabué, Giotto et Masaccio; avec Laurent le Magnifique, l'art fait une pause pour reprendre des forces: Léonard de Vinci, frère Bartholomée, Michel-Ange, Titien, Raphaël et André del Sarto naissent; sous Léon X, tout ce qui promettait tient, tout ce qui était fleur devient fruit; sous Côme Ier, arrivé au sommet de la puissance, l'art arrive à son apogée, et l'art et les Médicis, ne pouvant plus monter, commencent à descendre: les Médicis avec Ferdinand Ier, Côme II et Ferdinand II; l'art avec Vasari, le Barroccio, l'Allori, Jean de San-Giovanni et Mathieu Rosselli; jusqu'à ce qu'enfin ils tombent ensemble, l'art avec les Gabbiani et les Dandini, les Médicis avec Côme III et Jean-Gaston.

Mais que les Médicis dorment en paix dans leurs tombeaux de marbre et de porphyre; car ils ont plus fait pour la gloire du monde que n'avaient jamais fait avant eux, et que ne firent jamais depuis, ni princes, ni rois, ni empereurs.

FIN

Paris.— Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8

TABLE

BRANCHE AÎNÉE. . . . . .

BRANCHE CADETTE. 145

FIN DE LA TABLE

00100857

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016